

GREGSKI

POUSSIÈRE D'ANGE

Histoire vraie d'une renaissance





Éditions Récits

20 Les Yeux des Rays Langast
22150 Plouguenast-Langast

Tel. : 02 96 26 86 59
www.vosrecits.com

© Éditions Récits. Tous droits réservés.

ISBN 978-2-918945-87-01
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2024

POUSSIÈRE D'ANGE

Histoire vraie d'une renaissance

GREGSKY

Préface

J'ai rencontré Grégory alias « Gregsky » car il enseigne aujourd'hui le saxophone - entre autres activités - et il apprend notamment à mon mari à improviser, « à laisser le souffle trouver son propre chemin vers l'harmonie ». J'ai été frappée par notre première rencontre car je n'ai jamais senti quelqu'un d'aussi avide à évoluer et à transcender la réalité. Il est là, très présent mais il veut plus, plus grand, plus beau, plus loin... il est déjà dans la suite de l'histoire. Et quelle histoire.

Suite à cette première rencontre, j'ai lu avec beaucoup de curiosité puis beaucoup d'empathie, son premier livre « Voyage au pays d'un souffleur » en une seule traite, comme suspendue à l'enchaînement des événements de son enfance hors des clous et pleine de clous...

Je l'ai eu ensuite en consultation astrologique au moment où il cherchait un éditeur pour ce deuxième livre, deuxième tranche de sa vie. Il m'a fait lire ce manuscrit tout de suite après notre échange sur ce que les astres « disent » de lui et de cette vie si violente. Comme pour me donner les réponses et pour illustrer le sens que je cherchais pour lui.

On y découvre une vie digne d'un thriller, un Grégory totalement malmené par le sort, et cette incroyable volonté de vivre malgré tout. Mauvais à l'école, incasable, il écrit, quelle revanche ! Il écrit ici comme on raconte un film. Il y a l'image, le son, les sensations. C'est brut, direct. C'est du vécu, livré sans filtre, dans un style qui ne cherche pas à être un style.

On dit que l'écriture est thérapeutique. Pour lui bien sûr c'est évident. Mais pour nous aussi. Lire ce livre, c'est comme voir un film dramatique qui nous fait réaliser ce qu'est la quête de soi et la puissance de l'amour. On en ressort complètement connectés.

Et pour moi, astrologue chercheuse depuis 30 ans, obsédée par le sens qu'ont les épreuves dans chacune de nos vies, j'ai trouvé ici des réponses. Grégory a traversé les épreuves de l'abandon, du rejet, de la solitude, de la perte d'êtres aimés, de la marginalité, de la violence physique, de l'emprise et de la folie... et tel l'ermite, il avait en lui une petite lanterne qui ne l'a jamais lâché et qui le poussait à dépasser le réel tel qu'il se présentait à lui. Hostile et trompeur. D'où vient cette confiance intérieure ? D'où vient cette capacité à mourir et renaître sans cesse ? A se réinventer en permanence pour s'adapter aux flux contraires ? Il aurait pu mourir 10 fois. Par instinct puis par amour il a remonté toutes les pentes. Du noir il y en a eu, mais jamais la petite lampe ne s'est éteinte.

C'est un chemin qui a mené Grégory à dépasser ses manques, à faire mourir ses illusions, son ego et ce mental qui nous ment tellement sur ce que nous sommes. Aller à l'essence des choses, c'est parfois un chemin de douleurs et de rédemption. Mais que de joie à être aujourd'hui un autre homme, aimant et aimé, toujours à la recherche de sa vraie place, mais en harmonie enfin avec le monde.

Valérie de la Peschardière, Astrologue

Paris, 11 juillet 2023

Grégory est né le 25 Juillet 1972 à 19h30 à Paris.

Il est Lion ascendant Capricorne, avec un chemin de vie marqué par le couple Soleil-Lune et un T-carré tenu par Pluton.

Introduction

La réalité dépasse souvent la fiction. Ma grande sœur me l'a toujours dit.

Paix à son âme qui vagabonde par-delà les mondes...

Je lui dédie ce récit par « ange postal ».

Depuis mon premier livre autobiographique « Voyage aux pays d'un souffleur » (France Europe édition), quinze ans se sont écoulés.

Je le répète souvent : « On n'est jamais à l'abri d'un succès ! ».

Aujourd'hui, pour moi, le succès est indiscutablement synonyme d'équilibre, de plénitude et de bienveillance envers soi et les autres.

Qui ne chute pas ne saura jamais marcher ! La vie est une succession d'expériences. Même des pires on tire un apprentissage. L'important est la manière dont on se relève.

Je vous propose cette histoire vraie et très intime qui a bouleversé ma vie à jamais.

J'espère que vous la recevrez avec beaucoup de bienveillance et sans jugement.

GregSky

1

Claire obscure

J'entends ce cliquetis incessant dans ma tête, comme un écho répétitif et obsessionnel... Les clefs, toujours ces clefs, qui frappent inlassablement la cuisse de mes accompagnateurs vêtus de blanc. Ces trousseaux de métal qui s'entrechoquent sont synonymes d'une autorisation de passer vers un autre monde, sorte de cheminement censé être rédempteur, un parcours ouvrant une porte puis une autre afin de peut-être caresser un vent de liberté. Hélas, pour le moment ma petite voix m'indique très clairement que je marche vers un cheminement inverse.

Devant moi, un couloir uniformément clair. J'y distingue quelques personnes en blouse blanche sous une voûte de lumière jaunâtre et douce. Ma camisole chimique prise quelques heures avant, aux urgences dans une pièce miteuse d'un hôpital de la région parisienne, me joue probablement un sale tour. Je perçois vaguement un groupe de personnes qui chante, qui rigole, qui s'esclaffe bruyamment. L'une d'elles tournoie et danse la tête fixée sur un plafond désuet, elle doit peser 100 kg avec une tête d'ange posée sur de larges épaules rondes. Putain, mais je suis où déjà ? J'interroge ma petite voix... Rien. Elle se tait.

J'entends un autre bruit répétitif et violent qui paraît faire partie intégrante de ce lieu, une cadence de frappe inouïe accompagnée de hurlements, une voix déchirante par sa tonalité implorante et plaintive. Mes oreilles étant déjà assaillies par le son des clefs ainsi que par mon ange de 100 kg qui chante de plus en plus fort, je dois impérativement faire cesser ce « melting pot » auditif de toute urgence sous peine d'implosion du cerveau. Fuyant cette situation agressive, je me mets à courir dans le premier long couloir obscur à ma droite pour fuir ces sons qui déjà me cinglent de toute part. Le cliquetis des clefs me rattrape. Je sens une piqure profonde qui me tétanise puis m'apaise, je pars instantanément dans les limbes d'un univers sombre, énigmatique et froid.

Bienvenue en service de psychiatrie, étage 3, en milieu fermé.

Ouvrir mes lourdes paupières, voir ou percevoir mon environnement proche, où suis-je ? Et dans quel état ? Pourquoi ? Comment ? J'essaye coûte que coûte d'ouvrir mes yeux, de retrouver mes esprits partis en balade hors de mon corps endolori par la vie. Je lutte, encore, encore... et puis non. Retrouvant mon asile nocturne, je me laisse partir, je lâche prise. Qui peut lutter contre de puissants psychotropes ?

Cette fois, mes yeux sont grand ouverts. Allongé sur un lit peu confortable, plongé dans le noir, je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est. Je perçois à quelques mètres de moi un ronflement masculin. Mes idées se replacent une à une, comme un puzzle géant, ma mémoire se recolle dans un foutu désordre, les petits et grands morceaux d'un passé proche et imparfait.

Courses poursuivies en moto, police, ministère de l'Intérieur, plaintes, fuites, divorce, impossibilité de revoir mes enfants, soleil, perte d'emploi, enregistrement vidéo d'un groupuscule d'extrême droite, haine, vie dans la rue, mer, saxophones, trahisons, concerts, vols, baston, sexe, voyages, ateliers d'artistes, suicide, rage, boxe, survivre, foyers africains, faim, drogue, mosquée, fiestas, rencontres

de bonnes et de très mauvaises personnes, sont d'autant d'images, de situations et de sentiments qui reviennent en boucle et se mêlent, se heurtent dans ma tête et mon corps fatigués, usés. Putain, mais que s'est-il vraiment passé pour moi durant cette dernière année ?

KO technique, je suis allongé, je flotte au pays des « médocs », plongé dans une prison déguisée où les psychotropes sont rois pour la tranquillité du service de soins, je suppose. Je n'ai plus rien, je ne suis plus rien.

J'ai appris qu'ici les médicaments sont une des réponses thérapeutiques aux troubles psychiques, en complément d'autres moyens, comme la psychothérapie et l'accompagnement social par une « pseudo-assistante ». On appelle ces médicaments psychotropes. Les groupes de médicaments utilisés pour traiter les troubles psychiques sont en général : antidépresseurs, anxiolytiques (tranquillisants), hypnotiques (somnifères), stabilisants de l'humeur et neuroleptiques (dits aussi antipsychotiques) et plus si affinités... Pourquoi pas ?

Comment réfléchir correctement avec ce cocktail ? Tous les matins, à 7 heures tapantes, vous êtes gavé de pilules rouges, jaunes, vertes, bleues, voire même bicolores. Comment arriver à faire fonctionner de nouveau correctement vos neurones quand à midi pile cela recommence. Et puis, pour bien vous achever, nouveau passage à 18 heures. Ici, les journées sont monotones, uniquement rythmées par des repas sans saveur et les prises des pilules du bonheur qui sont censées vous aider, vous calmer et vous soigner.

Et nous voilà tous en file indienne vers le tipi de la grande prêtresse des psychotropes. Sous ces néons à la lumière oblique et froide, nous attendons notre dose de bien-être, paraît-il...

Dès le deuxième jour d'hospitalisation, je ne contrôle plus ma mâchoire, je bave et j'ai du mal à m'exprimer. « Ne vous inquiétez pas, ce sont les effets secondaires... On va vous donner un autre médicament pour les calmer ». Pas la peine de contester, de refuser

ou de recracher le traitement. Ils sont prêts à vous l'administrer par injection s'il le faut, après avoir appelé, si besoin, « l'équipe de renfort » qui se fait une joie de vous attacher, de vous déshabiller et de vous piquer le fessier.

— Aïe ! Dans le cul !

La première semaine, je reste le plus souvent prostré dans ma chambre à essayer de m'adapter à cet environnement dans lequel la privation est un sentiment permanent, à commencer par ma liberté. Je suis dans l'ancre d'un vide et d'une noirceur que je ne peux comprendre. Les doses de cheval prévues pour mon cas n'ont aucun effet, à part m'assommer puissamment et brouiller mes idées. Alors je lutte, je lutte pour rassembler ces idées complètement éparpillées aux quatre coins de ma caboche... façon puzzle ? Oui, je confirme.

Je dors 15 heures sur 24, et le reste du temps, je fais les cent pas. Il n'y a rien à faire ici, je marche, je marche, mais pas comme Jacobi de midi à minuit. Je rase les murs, je compte les carreaux du sol, du plafond. Comment combler ce vide intersidéral qui me compose en ce moment ? À chaque passage devant le bocal, les blouses blanches bienveillantes me scrutent, m'observent. Ils perçoivent bien que le traitement n'est pas adapté. Un truc ne fonctionne pas... Aucune socialisation, j'évite les autres patients. Chacun pour sa gueule. Et je leur fais peur, très peur même, m'expliqueront-ils plus tard.

Pour ne pas mourir intérieurement, j'essaye le plus souvent de recréer dans ma tête une mélodie qui m'obsède. Cette douce mélodie jouée par un musicien génial nommé John Coltrane. J'ai dans la tête les envolées fulgurantes et déchirantes de ce saxophoniste. Le souvenir des cris sortis de son ténor est comme un tourbillonnement de tous les instants, un appel d'outre-tombe. Le morceau « A Love Supreme » vient par bribe vibrer dans ma tête et mon cœur, sa mélodie simple et puissante me rassure et combat

l'irrationalité et le vide de mon cerveau groggy qui fonctionne de manière étrange depuis quelque temps.

« Putain de camisole chimique de merde ! »

Cette situation ne peut plus durer. Je bascule trop vite vers un monde qui me fait peur. Je tombe chaque jour dans les lymphes d'un pays imaginaire où je risque de me perdre à jamais. S'il vous plaît, aidez-moi, faites quelque chose, vous, le Tout-Puissant, les esprits, les apôtres, l'Ange Gabriel ou le grand Schtroumf... Je ne sais pas comment vous vous appelez, mais par pitié, arrêtez cette folie douce qui s'empare chaque jour un peu plus de mon être. Soufflez-moi quelque chose... s'il vous plaît vous là-haut... soufflez...

J'interroge pour la centième fois ma petite voix intérieure. Elle aussi se mure dans un silence mortuaire.

« Espèce de connasse, je m'occuperai de toi quand j'aurai enfin compris l'absurdité de ma situation ! »

Pugilat nocturne

Il doit être une heure du matin, je sors du studio situé à Belleville. Super séance ! J'ai vraiment le sentiment de tenir quelque chose avec ce morceau de reggae. Mes cuivres sont bien mixés, ma voix à la façon Gainsbourg fonctionne plutôt bien et je suis fier de ce texte sur le thème d'un boxeur et de son « shadow boxing » qui rêve de devenir champion du monde.

Garé sous un lampadaire près du métro, mon cheval mécanique attend. Peu de monde à cette heure-ci, l'air est chaud et humide. Ma Triumph acquise depuis quelques mois à peine, rutilante sous cet éclairage nocturne. Gants, casque, j'enfourche ma bestiole prête à dévorer le bitume de la capitale.

Au moment d'enclencher la première et de m'abandonner à la liberté du motard de nuit, deux hommes se placent devant moi pour me barrer la route. Coup d'œil dans le rétroviseur, un troisième à la capuche relevée se place derrière. Que faire ? Que penser ? Réagir vite, question de survie, m'indique ma petite voix.

Le premier me frappe à la tête avec sa mini batte de baseball, la visière de mon casque explose sous le choc. Heureusement, ma tête n'a rien, je suis juste surpris et légèrement déséquilibré. Je décide de descendre rapidement de ma Triumph sans couper le contact.

La rage, la colère et l'envie de tous les tuer s'emparent de moi.

J'enlève mon casque d'un geste précis et commence à hurler ma haine.

Ce n'est pas la pratique de la boxe anglaise qui va m'aider en cet instant, synonyme de danger, mais plus ma vitesse de diversion alliée à une action très rapide et chirurgicale d'en coucher au moins un.

Je me rapproche à bonne distance du plus costaud qui doit faire 1 m 90 et 100 kg. Le genre de bestiau issu des pays de l'Est. Dans un cri de tous les diables, ça, c'est ma diversion, un hurlement qui sort du plus profond de mes entrailles, je lui assène un très violent coup de casque sur la pointe de son visage. J'entends le craquement net de son menton sous l'impact. Il tombe, raide, le visage ensanglanté, sa mini batte en bois brut roule au sol vers le caniveau.

Mon premier KO de rue. Transfert du poids du corps, petite rotation souple et, par instinct de survie sans doute, mon bras avant droit déjà réarmé avec en pointe ma massue improvisée qui s'abat violemment sur l'épaule du deuxième ostrogoth posté juste à ma gauche, qui lui, a pris la sage décision de se protéger comme il pouvait. Il hurle de douleur. Un os de cassé ? Pas le temps de faire du secourisme !

Je ne perds pas mon objectif de départ, me sauver le plus vite possible. Pas le temps également de remettre mon casque dans un piteux état. Dans ce même élan vif, gonflé par l'adrénaline, je le cale à mon coude grâce à la lanière encore intacte, j'enfourche à toute vitesse ma bécane.

Sans même me retourner pour voir où se trouve le troisième homme, j'accélère le plus vite possible pour m'éloigner de ce pugilat urbain qui n'a aucun sens pour moi... Le visage au vent, la respiration haletante, ma main droite encore tremblante, et mon cœur battant la chamade, je m'enfonce à très vive allure dans ce Paris nocturne nourri par mille feux de lumières qui me semblent scintiller bizarrement.

Reprendre son souffle, comprendre cette violence. Pourquoi ? Voler ma Triumph ? Je sens qu'il y a autre chose derrière, mais quoi ? Je ne vais pas tarder à le comprendre, mais pour le moment je suis arrêté près du canal Saint-Martin. Faire une pause, reprendre ses esprits et tenter de rationaliser. Calme, je dois retrouver mon calme. Je roule un joint. La fumée pénètre violemment mes poumons, mes neurones perçoivent instantanément cette chimie organique qui se propage, cela me détend, mais ce produit introduit aussi un virus dans mon esprit, ce qui assombrit la clarté de ma pensée. J'imagine clarifier ma propre confusion et soulager mon émotivité naissante due à cette agression qui ne cesse de résonner comme un écho maléfique, mais l'usage du cannabis m'éloigne de la clarté et de l'apaisement recherché. Je perçois le monde qui m'entoure à travers les yeux d'un virus informatique, mes circuits de perception débloquent et je ne me rends compte de rien.

Le téléphone sonne. Qui à deux heures du matin est assez taré ou insomniaque pour m'appeler ? Une urgence ? Ça m'étonnerait fortement. Je décide de laisser le répondeur faire son travail préférant récupérer doucement de ce qui vient de m'arriver. Assis par terre, observant le canal et les étoiles, je remarque une drôle de luminosité à cette heure-ci. La lune doit probablement jouer un rôle dans cet éclairage mystérieux. Les coulisses de mon esprit se perdent dans mes souvenirs, attisés par cette ambiance nocturne et la fin de mon joint. Soudain, je fais un parallèle entre le canal Saint-Martin et le canal de Panama. Rien à voir question dimensions ! Sans doute, le clapotis de l'eau et le reflet des étoiles font le lien. Je plonge gaiement dans ma boîte à souvenirs. Je me revois 20 ans plus tôt sur l'enseigne de vaisseau Henri, un navire-école de la marine française, effectuant le tour de notre terre si ronde sur quelques océans, canaux et autres mers capricieuses. Certaines destinations sont fascinantes, le canal de Panama en est une. J'étais un marin pendant mon service militaire. Les yeux et les oreilles grands ouverts sur les pays que je découvrais. Chaque escale était

une opportunité pour faire des rencontres et jouer du saxophone dans les clubs souvent placés dans le quartier du port où mon bateau stationnait. Ce sont les premiers explorateurs européens en Amérique qui ont l'idée de creuser cet immense ouvrage, puisque la mince bande de terre de l'isthme de Panama offre une occasion unique de créer un passage maritime entre l'océan Pacifique et l'océan Atlantique. Les premiers colons de l'Amérique Centrale le comprennent vite et plusieurs plans de canaux seront réalisés pour conceptualiser ce rêve synonyme de commerce. L'argent, toujours l'argent...

Vers la fin du 19e siècle, les avancées technologiques et la pression commerciale sont telles que la construction d'un canal devient une proposition viable. Une première tentative de la France échoue, mais permet de faire une première percée. Celle-ci est utilisée par la suite, par les États-Unis en 1914, et c'est ce qui donnera l'actuel canal de Panama. La construction en tant que telle du canal coûta la vie à plus de 5 600 travailleurs durant la période 1881-1889. Une source américaine en 1912 estime qu'il y a en réalité plus de 20 000... Qui a raison ? Je penche pour la deuxième estimation... Mais bon, chacun ses convictions !

Je me revois la nuit, à l'avant du navire, seul, observant entre ciel et eau, songeant à tous ces morts qui creusent, qui creusent ce passage pharaonique, un passage d'environ 77 km où les écluses s'enchaînent et se ressemblent. La sueur et le sang au service du commerce. L'argent, encore et toujours l'argent...

Le double bip de ma sonnerie téléphonique m'extirpe soudainement de ma boîte à souvenirs. La curiosité l'emporte, j'écoute le message.

« Sale connard, t'aurais jamais dû jouer du casque. T'es mort ! On connaît ton nom, ton adresse, on t'lâche pas p'tite tepu ! Tu vas payer grave ! Rends-nous cette putain de disquette et peut-être qu'on te cassera que les deux jambes ! À bientôt p'tit enculé ! »

3

Confessions intimes

Première partie

— Dites-moi Monsieur, à quel moment ces trois personnages inquiétants vous ont agressé ?

Dans ma tête, je me dis, ça y est encore une psychiatre suspicieuse... Même si elle est cheffe de tout un service, elle doute de ma parole. Est-ce que c'était vraiment réel ? J'en viens à douter par moment. Et puis non, malgré la médication, je me reprends, il va falloir que je lui crache mon histoire, je dois l'expulser, lui faire comprendre les tenants et les aboutissants.

— Écoutez Docteur, je veux bien vous raconter sans détour ni fioriture, mais ça risque de prendre un peu de temps. Aujourd'hui, vous m'avez cloisonné dans ma cellule chimique, dans un service où la violence, le déséquilibre, le vol et la folie font partie du quotidien. Chaque jour, je suis à l'affût de ce qui pourrait se passer ici, en fonction de qui est devant ou derrière moi. J'ai du mal à réfléchir, j'ai du mal à lire, j'ai du mal à penser, j'ai du mal à me rassembler, j'ai mal. Délivrez-moi, diminuez drastiquement mon traitement. Et faites-moi sortir d'ici au plus vite.

Un long silence s'installe. J'ai la désagréable impression d'être mis à nu intellectuellement, d'être jugé des pieds à la tête. Je dois impérativement retrouver mes facultés.

— Il m'est arrivé des choses si étranges que les quelques personnes vers qui je me suis tourné ne m'ont pas cru. En général, elles m'ont rejeté et fermé leur porte. J'accepte de vous raconter ce qui s'est passé, mais s'il vous plaît, faites quelque chose...

Nos regards se croisent. Ses yeux affûtés et perçants essaient de capter les miens qui semblent pour le moment fuyants, désespérés et humides. C'est une femme qui doit avoir l'habitude de décrypter les mystères de la pensée humaine, vu son statut de cheffe suprême des dingos, mais en ce moment je l'implore sincèrement de me traiter d'une autre manière. Je me sens violenté, menacé, impuissant, mais surtout, je me sens enfermé dans un univers qui n'est pas le mien, un endroit dans lequel personne ne devrait échouer, jamais. Pourtant j'y suis enchaîné pour de bon et ici ce n'est pas comme dans une prison classique, vous ne savez pas combien de temps vous allez y rester.

Dans cette pièce exiguë, sur les murs jaunis par des néons qui diffusent une lumière toujours oblique et d'un autre âge, sont accrochés des dessins d'enfants dont la couleur et la naïveté des traits tentent peut-être de faire oublier à ce médecin la rudesse de l'endroit où elle exerce tous les jours. Une vieille plante plus très verte fait la gueule dans son coin, tout un tas de paperasses jonche sur son large bureau rectangulaire, qui lui aussi, vu son état, a dû voir défiler un nombre impressionnant de patients complètement à bout.

Elle relève enfin la tête, laisse passer un moment puis après une longue respiration calme et posée, elle me dit simplement :

— Très bien je vais y réfléchir, on se revoit dans quelques jours ».

C'est l'enfer, un challenge mental, une remise en question personnelle et totale. Manque d'intimité lié au fait qu'on ne me laisse jamais vraiment m'isoler par peur que je mette ma vie en

danger... En y réfléchissant bien, si j'avais cette possibilité, je penserais sans doute à l'irréversible. Oui, je pense mettre fin à mes jours par moment. Pourquoi ? Pour faire taire la douleur qui me colle au ventre quasi en permanence, la souffrance immense de cette entaille invisible et si profondément béante, mais que personne ne peut voir. Comment ne pas penser à en finir pour faire définitivement fermer sa gueule à cette chienne de l'ombre. Je n'ai plus rien, je ne suis plus rien...

En sortant du bureau de cette connasse de cheffe, je décide de trouver une solution pour blouser les trois prises de médocs par jour. Rien à foutre si je me fais gauler, j'irai probablement en chambre d'isolement avec des piqûres dans le cul et trois molosses pour m'obliger à leur présenter mes fesses. Tout se brouille dans ma tête. Je m'assois au milieu du couloir en m'appuyant contre le mur. Ce premier rendez-vous est un choc. Je fais quoi ici ?

Ma vie présente est toute pourrie et mes cauchemars les plus sinistres l'alimentent sans répit. Je ne m'en sortirai jamais... C'est un gouffre et je flirte avec le grand vide. Oui, j'ai cette sensation d'être sur un rebord abyssal, prêt à sauter, prêt à faire le plongeon sans retour possible. Voilà comment notre cerveau réfléchit et nous guide consciemment et inconsciemment quand on commence à réellement avoir des pensées suicidaires.

Et puis, assis là, dans ce couloir sinistre en ce mois de novembre pluvieux, froid et triste, je repense à un morceau que j'ai écrit et à travers lequel je vomis mon histoire indigeste. Sur un beat « old school » développé dans mon studio quelques mois plus tôt, je fais un clin d'œil au rappeur Oxmo Puccino et à tous les gosses issus des quartiers sensibles. À une époque lointaine, je souhaitais devenir le premier « saxophoniste rappeur ». Douce utopie des années 1995 quand le rap explosait commercialement en France. Cet art urbain a toujours eu une résonance particulière pour moi. Cependant, le saxophone et sa pratique professionnelle a toujours été ma raison d'être et ma priorité depuis toutes ses années.

L'enfant Seul... suite -

*Du tréfonds de ma mémoire
J't'apporte mon histoire
Elle simple et triste aussi
Celui de l'enfant seul qui se bat
Le sud point de départ
À 2 ans, séparation inéluctable de mes parents
Ah ça y est j'suis un gosse divorcé
À 3 ans l'enfant seul se sent ballotté
Emmené vers l'aventure de la vie humaine
Mais attend le pire me vient à l'âge de 6 ans
J'vois crever ma mère allongée gisant dans le néant
La mort me frappe comme un coup bas
Mais c'combat est inégal
Comment encaisser à l'âge de 6 ans
Une fracture aussi amère
Pour achever l'tableau du mystère
Attend tout s'accélère
Quand mon beau père défoncé, alcoolisé
Me casse de ses poings puissants
Il se met à courir pour violer ma sœur
Terrassés par la peur, notre survie ne tient qu'à l'intelligence de ma
grande sœur*

Refrain :

*Se sauver, tout laisser et fuir la noirceur qui le ronge de l'intérieur
Se sauver, se sauver...
Tout laisser et fuir la noirceur qui le ronge de l'intérieur*

*Ma sœur, cet ange protecteur
Me prend la main
Chaloupant de droite à gauche
On se retrouve chez notre père remarié*

*Bienvenue dans ces familles recomposées
Pas de bol l'alcool l'a déjà rongé
Comment un gosse de 10 ans peut capter les dégâts causés par cette
maladie qui dévore nos sociétés
S'il y a bien une chose que j'ai retenue de la paternité
C'est qu'il ne faut jamais couper ce lien affectif
Crois-moi les dégâts sont immenses et corrosifs
À ce moment de l'histoire de l'enfant seul
J'te fais de dessin au niveau scolaire c'est top l'enfer
Rejeté d'un système
Cas désespéré sur mon bulletin
C'est gravé à l'encre séchée
Mais j'suis déjà loin
Loin dans ma bulle à rêver que l'humanité devrait rimer avec
humilité*

*Refrain :
Les années passent
L'enfant seul ne se construit pas hélas
Les années passent
L'enfant seul ne se construit pas hélas*

*Aujourd'hui, je suis venu te dire ceci
En l'espace de 6 mois, j'suis divorcé
Que l'un de mes grands frères vient de se tuer dans un accident de
la route
Ma grande sœur aînée celle qui m'avait tant aimé
Elle aussi vient de crever d'une putain de leucémie*

*La vie nous rappelle, la vie nous appelle
Qu'on est vraiment un grain de poussière dans l'univers
Un brin de rien dans l'infini
Gosse issu des banlieues et des blocks partie
Je m'inscris ici*

*Pour te dire qu'il n'y a pas de fatalité
Se forger juste une philosophie tournée vers autrui
Mon salut vient de la photographie, le dessin, l'écriture, la peinture,
la poésie
Et puis, la musique aussi elle éclaire ma vie
Depuis 20 ans j'donne ma créativité à celui qui veut bien capter
l'essence d'un regard décalé
Partager avec autrui un ami les choses simples de la vie*

*Si toi aussi tu es l'enfant seul de n'importe quel quartier
Je suis sûr qu'il existe en toi cette étincelle pour rallumer la flamme
d'une chaleur retrouvée
Une simple lumière au fond de toi pour te guider
Une simple lumière au fond de toi
Au fond de toi
Une simple lumière au fond de toi pour te guider...*

Panique de nuit

Le cul encore vissé près du canal Saint-Martin à côté de ma Triumph, je tremble encore du message que je viens d'écouter sur mon répondeur. Comment ces mecs me connaissent ? Comment ont-ils obtenu mon prénom, mon nom, mon adresse ? Ils ont mon numéro de téléphone, comment est-ce possible ? De quelle disquette me parlent-ils ? J'ai du mal à me concentrer et trouver un quelconque lien, mon joint était-il un petit peu trop fort ? Il faut que je réagisse. Maintenant, ils vont peut-être s'en prendre à ma famille ? Peut-être qu'ils vont débarquer chez moi ? Ils vont m'attendre ? Et quand, comment et pourquoi ? Toutes ces interrogations ne trouvent aucune réponse. Je sens la peur monter en moi. Il faut que je rentre à toute vitesse, il faut que je voie comment les choses évoluent... Il faut, il faut... Je vais en parler à mon colocataire, lui sera peut-être de bons conseils ? Je ne sais vraiment plus quoi en penser...

Allez, j'enfourche ma bécane et je trace en banlieue. Je roule en ligne droite, j'accélère, j'ai envie de ressentir la sensation du parachutiste qui saute dans le vide, j'ai besoin de sentir la pression de l'air sur mon corps, de savoir que je suis vivant. Je passe enfin la barre des 200 km, seul, je perce la nuit sur l'asphalte qui s'ouvre et qui défile sous mes roues. J'aime l'adrénaline que procure la vitesse

excessive dans cette nuit chaude du mois de mai. Je rentre à toute berzingue, je dois presque être couché sur mon engin, car je n'ai pas de bulle pour me protéger et transpercer l'air humide, c'est mon casque déjà bien défoncé qui se charge du travail. En à peine vingt minutes, j'arrive dans mon petit village. À bas régime et en silence, j'observe à droite à gauche, devant, derrière, comme une personne en fuite et traquée par la mafia russe. Je fais attention à la moindre anomalie, à la moindre voiture. Il n'y a personne, les rues à cette heure très avancée sont vides et silencieuses. Je range discrètement ma moto une rue plus loin. Je ne veux surtout pas être déniché dans ma tanière.

Le lendemain matin, je scrute par la fenêtre de ma chambre. Il doit être 11 heures du matin, j'ai la tête encore ensommeillée. Qu'est-il vraiment arrivé la veille ? Je pense que je n'ai pas rêvé, on m'a vraiment agressé et je me suis défendu. Le message téléphonique est encore présent sur mon iPhone, ce n'est malheureusement pas un effet des drogues douces, absolument pas ! Je dois comprendre tout cela, me poser et rationaliser. Au moment même où mes pensées matinales se propagent dans mon cortex embrumé, j'entends du bruit à l'étage du dessous. Le pas prudent, me décidant à descendre, je me retrouve face au sourire bienveillant de mon colocataire Fouad. Drôle de personnage celui-là, un bout de Kabylie à lui seul ! Nous rigolons bien ensemble. C'est une gueule cassée, un abîmé de la vie et cela fait huit mois que je suis chez lui, et ce, depuis que j'ai quitté le domicile conjugal. Bien que notre cohabitation se passe dans les meilleures conditions, et que nous passons de très bons moments, mes deux enfants me manquent profondément.

Confessions intimes

Deuxième partie

— Alors, dites-moi, êtes-vous enfin prêt à me raconter votre histoire ?

Un peu dubitatif, j’observe cette femme d’un âge mûr. Son regard perçant et noir me scrute patiemment, elle attend le moindre signe de ma bouche. Assise sur le coin de son bureau, elle me surplombe. Je me sens comme prisonnier dans un étau duquel je ne peux pas m’échapper. Sa posture imposante et son teint méditerranéen viennent ajouter à ce tableau absurde, un réel inconfort. Un sentiment de vulnérabilité me transperce en cet instant.

— Pouvez-vous diminuer et revoir votre approche médicamenteuse me concernant ? Je supporte très mal les effets secondaires et cet abrutissement permanent.

Un long silence s’installe dans ce bureau dénué d’humanité.

— OK, je signe la consigne pour des antidépresseurs couplés à des séances de travaux manuels. Vous ne pouvez pas rester à l’écart du monde indéfiniment, vous devez vous reconstruire. Racontez-moi, livrez-vous, cela vous fera du bien.

— C’est mon deuxième internement en quelques semaines. Le premier a eu lieu dans une clinique privée où le fond du travail était

basé sur une approche artistique. Franchement, je n'y ai fait que de mauvaises rencontres et, ironie de l'histoire, le psychiatre en chef était le docteur qui m'avait suivi il y a quelques années à la suite d'un voyage qui a fini tragiquement. C'était en Algérie, du côté des Ores, chez les Chaouïs, une petite ville nommée Khenchla. Tout y était culturellement extraordinaire au début. J'ai participé à un mariage traditionnel et j'ai vécu une expérience mystique de l'appel à la transe et aux bons esprits avec des « Hadji » (désigne toute personne qui a accompli le pèlerinage à la Mecque. Ce terme est alors accolé au nom de la personne, comme marque honorifique quand on s'adresse à elle). Ses hommes sages et soucieux m'ont accompagné et ont veillé au bon déroulement de ces événements mystiques. J'ai découvert les sources chaudes et naturelles de la montagne sacrée, la viande grillée sur les nombreux marchés... Avec mon instrument sous le bras, car je suis saxophoniste, j'ai pu converser avec des maîtres de flûte appelés Ney, découvrir les rythmes du bendir ainsi que les chants traditionnels du désert, les joueurs de raïta et les chanteurs. Toutes ces découvertes furent d'une richesse incroyable. Tout se passait très bien, jusqu'au moment où, dans la famille dans laquelle j'étais accueilli avec mon ex-femme, la maîtresse de maison s'est fait égorger. Nous avons dû fuir dans des conditions rocambolesques.

— Vous ne répondez pas à ma question. Je vous parle uniquement d'aujourd'hui, pas de votre passé lointain.

— Sincèrement, j'ai peur de vous expliquer.

— Pourquoi ?

— À la différence de la prison où les peines sont actées, ici, vous êtes seul juge pour décider quand je pourrai sortir. Alors oui, j'ai peur de vous raconter, car comme les autres vous allez me traiter de mythomane, de fou ou de bipolaire... Mon histoire dépasse la fiction...

Le monde de l'image

J'aime être avec Fouad, ce gars qui m'accueille chez lui alors que je suis en plein divorce. Mon ex-femme m'accuse de tous les mots, menteur, connard des îles, musicien raté, père indigne et j'en passe. Je ne supportais plus cette union absurde avec son lot de violences quotidiennes. Après la naissance de mon deuxième enfant et après deux ans de nuits rendues difficiles en raison du reflux gastrique de ce petit être, le fossé se creuse définitivement. Nous faisions chambre à part depuis plus d'un an et nos seuls échanges étaient constitués de vomi verbal et de reproches permanents. Cette femme pleine de colère et de haine m'a fait parvenir une lettre recommandée par l'intermédiaire de son avocat pour mettre fin à cette histoire qui a toujours été bancal. J'ai donc décidé de prendre mes instruments de musique et de squatter la grande maison de mon ami qui a connu la même situation et comprend parfaitement mes difficultés du moment.

À ce moment de ma vie, je suis intermittent du spectacle. J'ai la chance depuis plus de quatorze ans de me former aux métiers du spectacle et de la prestation audiovisuelle tout en continuant mes prestations de musiciens sur différents projets de concerts et d'albums.

Tout a vraiment commencé le jour où je suis engagé comme saxophoniste sur la tournée française du groupe de rock Tanger. Quelle joie de parcourir les routes de France et de Navarre pour vivre enfin de mon instrument. Concert après concert, j'apprends mon métier. La promo et les lives en radio, de nouveaux enregistrements en Belgique au studio IACP de Bruxelles, le festival rock du Parc des Princes avec en tête d'affiche Ben Harper et le Wu Tang Clan, tout cela dessine ma nouvelle vie professionnelle. Je suis aux anges, la musique me sourit enfin... Fini le petit job de voiturier du week-end à garer les voitures luxueuses de certaines vedettes du show-biz comme Patrick Bruel (à qui, je glisse d'ailleurs, un de mes CD démo dans son autoradio au cas où ! Je n'ai jamais eu de retour, mais il fallait tenter...) ou le boulot de vendeur dans une boutique de prêt-à-porter à m'occuper de Zazi ou encore de Victoria Abril en slip dans la cabine qui rigole de mes propositions incongrues de robes à fleurs fuchsia de la collection en vogue cet été-là. Je croise et discute avec Jean Paul Goude, Claire Bretèché et beaucoup de people de la télé, de la mode et de la radio. Fini le job de vendeur à la SNCF. Oublier le travail de serveur dans une pizzeria ou de déménageur musclé le week-end ! Là, je suis enfin à ma place, je joue et respire la musique à pleins poumons. Mais cette aventure s'arrête net. Mon ex-femme, avec sa jalousie malade, me pose un ultimatum. Avec le recul, j'aurais dû l'envoyer se faire foutre ! Mais ma carence affective et son habileté à me manipuler ont été d'une efficacité redoutable.

Nous sommes à Paris, le soir du grand concert de clôture de la tournée française et de la présentation à la presse parisienne du dernier album de Tanger. La salle est pleine à craquer, l'ambiance électrique y est rock and roll. C'est la première fois que cette femme pleine de préjugés sur tout vient découvrir l'univers artistique qui lui est parfaitement étranger. Le concert se passe à merveille jusqu'au moment des retrouvailles de l'après-concert en backstage avec le groupe. Les journalistes sont là, les amis proches aussi et

tous nous félicitent pour ce moment énergique et festif. Son regard méfiant et inquisiteur croise celui de notre leader Philippe Pigeard, un bref échange verbal s'engage.

Quelques minutes plus tard, elle me prend à part pour m'expliquer qu'elle vient de rencontrer le diable en personne, que cet individu, star montante du rock français de l'époque, est un toxicomane et un manipulateur. Il incarne le mal absolu. Elle voit, paraît-il, qu'il va m'entraîner dans la spirale des drogues dures !

Je tombe des nues ! Cela fait huit mois que je suis sur la route avec lui et je ne me suis autorisé que quelques bières de temps en temps avec les musiciens, rien de plus. Ce jugement dur et radical dénué de sens me scandalise. Cris, embrouilles et engueulades découlent de cette soirée qui aurait dû être pour moi une fête et non un pugilat.

Je me laisse convaincre par cette femme très persuasive et décide de quitter le groupe. Ainsi, je pense préserver notre pseudo-amour et, comme elle me l'a dit, éviter la descente aux enfers avec Satan et ses paradis artificiels. Je retourne donc à mes petits boulots et j'essaye de créer en parallèle mon groupe pour tenter l'aventure d'un album, signer en maison de disque et bien sûr repartir en tournée, là où la scène devient l'essence même du musicien, sa raison d'être.

À cette époque, ma grande sœur travaille dans l'audiovisuel, son boulot consiste à rencontrer des clients qui souhaitent réaliser des images pour promouvoir leurs sociétés commerciales. Elle est directrice de production. Elle est amenée à créer toutes sortes de projets liés à l'image, clips vidéo, publicités, reportages, documentaires, événementiels...

Elle doit proposer à ses clients un produit à l'image le plus efficace possible tout en respectant les budgets proposés. Elle doit réunir des équipes techniques comprenant, en général, un réalisateur, des cameramen, des techniciens son et lumière, des régisseurs, des costumiers, des comédiens, des décorateurs, trouver les lieux de

tournage les plus appropriés, organiser, gérer et coordonner les journées de tournages qui parfois se déroulent sur de longues périodes. Elle doit veiller au bon déroulement de cette mécanique particulière jusqu'à la mise en boîte et la création finale en post production du film afin de livrer un produit à l'image le plus en adéquation avec la demande client. C'est un travail qui la passionne vraiment depuis toujours.

Ma sœur, très courageuse, n'est partie de rien. Elle a gravi les échelons petit à petit. Elle a commencé comme stagiaire non rémunérée à 17 ans dans ce milieu où les places sont chères et généralement les patrons misogynes. Elle a appris jour après jour, année après année, les rouages de ce métier. Elle s'est formée à tous les postes possibles pour acquérir une expérience solide et un savoir-faire redoutable qui lui permettent 20 ans plus tard de diriger, coordonner et réaliser des projets à l'image où les budgets en jeu et le nombre de personnels techniques impressionneraient n'importe quel réalisateur de cinéma !

Les journées de tournage commencent habituellement vers 5 heures du matin pour se finir loin dans l'obscurité d'une journée harassante qui, à son grand regret, ne dure que 24 heures ! Pourquoi si tôt me diriez-vous ? La lumière. Sur un tournage, surtout, en extérieur, la qualité de ce que l'on veut filmer dépend principalement de la luminosité et du temps. Il faut être prêt dès le lever du soleil jusqu'au coucher pour réaliser un maximum de prises de vue de manière à obtenir le meilleur plan possible. La feuille de route journalière est très organisée, car pour chaque scène à filmer, il faut également déplacer une équipe de trente personnes. L'organisation du tournage doit être préparée en amont de manière très précise.

La passion de l'image que ma grande sœur développe depuis des années me fascine. Au lycée, déjà, elle squattait le labo photo où elle développait seule ses photos artistiques en noir et blanc. Elle expérimentait toutes sortes de procédés chimiques pour faire apparaître son travail. Rarement satisfaite, elle recommençait

inlassablement pendant des heures jusqu'au résultat espéré. Souvent le mercredi, je venais avec elle dans son univers clos, et sous la lumière rouge, elle m'expliquait le procédé qui me paraissait magique avec l'apparition de ces images dans les nombreux bacs dans lesquels le papier photo y était immergé. Cette merveilleuse grande sœur a toujours eu la démarche de me transmettre ses passions avec intelligence et finesse. Aujourd'hui encore, son amour de l'image résonne encore en moi.

Quand elle apprend que je quitte le groupe Tanger, car le diable est parmi nous, elle est folle de rage. Mais à cette époque, mon aveuglement quant à ma situation maritale a raison de ses arguments.

Grâce à elle, je ne retourne finalement pas à mes nombreux petits boulots. Elle m'engage sur ses plateaux de tournage comme régisseur adjoint. Je découvre un monde complètement différent du mien. Elle m'explique les rouages de ce statut particulier, l'intermittence du spectacle. Grâce aux cachets de musicien obtenus avec la tournée que je viens d'effectuer, je vais pouvoir compléter mes heures en travaillant régulièrement avec elle et ainsi ouvrir des droits aux indemnités chômage par la suite. Avec ce nouveau job, je travaille environ cinq à dix jours par mois avec, certes, des journées de vingt heures, mais cela me laisse beaucoup de temps pour développer ma musique et entreprendre de nouveaux projets. Je vais passer quatorze ans à jongler entre mes cachets de musicien et de technicien audiovisuel.

Comme ma grande sœur, je commence en bas. Régisseur adjoint, cela consiste à servir le café, les croissants et toutes sortes de petites douceurs pour motiver les troupes sur les plateaux de tournage. J'aide également à porter le matériel des cameramen, des ingénieurs du son, des techniciens lumière, des décorateurs ou des costumières. J'organise les repas, je fais le taxi pour la production, bref, je suis un peu l'homme corvéable à merci. J'adore cette ambiance de tournage qui est souvent très joviale. Nous travaillons tous dans la

même direction dans une atmosphère joyeuse, mais très professionnelle.

Le principe de l'intermittence est simple, si tu es mauvais ou avec un caractère peu sociable, le coup d'après tu ne bosses plus. Cela se passe donc en général très bien. Durant toutes ces années, je vais apprendre sur le tas grâce à de nombreuses rencontres et me former progressivement au métier de l'image. Je finirai dix ans après cameraman. Je vais avoir la chance que ma sœur me transmette cet amour de l'image et me permette d'en vivre en partie. Oui, encore elle, toujours elle. Elle sait qui je suis et d'où je viens. Même si je suis un musicien jusqu'au plus profond de mon âme, cela n'est pas incompatible, me dit-elle avec l'apprentissage et la pratique d'autres disciplines.

Être polyvalent professionnellement est un atout dans notre société moderne basée sur le recyclage permanent et je ne parle pas de poubelles !

Elle avait raison, ses années de polyvalence professionnelle me permettent de produire quatre albums, sortir un livre, participer à de nombreux enregistrements pour d'autres musiciens et artistes. Les concerts et festivals se concrétisent. Je me retrouve également à faire de la promotion en radio nationale et locale en fonction de mon actualité. J'organise également des expositions de mes photos que je mets en musique. Je crée du son pour des jeux vidéo, du théâtre, de la musique à l'image. Je dessine, j'écris des textes pour les slamers, je suis curieux de tous les instruments de musique que je teste inlassablement dans mon studio. Au contact d'artistes comme Charlelie Couture, j'adopte le point de vue de l'art multiple.

Quand je suis en manque de concert ou de contrat en musique, je retourne à mes prestations techniques dans le monde de l'image. À cette époque, je suis loin de me douter du quiproquo improbable qui va naître de ce double emploi dans le monde du spectacle...

Confessions intimes

Troisième partie

Encore ce bureau froid et dénué d'humanité. Je me retrouve en face de la cheffe sondeuse de mon cerveau malade. Un long silence s'installe. Je dois cracher ma pastille. Va-t-elle me prendre pour un dingue ? C'est le bon endroit de toute façon. Et puis, je risque quoi ? Je suis déjà cassé en mille morceaux. Un pugilat interne qui a raison de mon corps et de mon esprit s'installe chaque jour comme un round infini. J'ai beau me relever maladroitement, mon adversaire imaginaire me décroche toujours cet enchaînement trop rapide pour moi et je repars inexorablement au tapis. Jusqu'au moment où peut-être je ne me relèverai pas...

Dans cette unité psychiatrique fermée, je ne peux pas me trouver seul pour faire ma toilette, je n'ai pas accès à la baignoire, je suis surveillé en permanence. Question humiliation, ici, on tape fort. Mon boxeur imaginaire me frappe encore et toujours, juste, précis, pour un aller au KO quotidien au moment duquel je respire les effluves d'un sang accumulé sur un tapis de ring sombre et inconfortable.

— Vous êtes disposé ?

Sa question m'extirpe de mes pensées destructrices.

— Apprenez à être en confiance. Rien ne sortira de ce bureau.

Sa voix s'est adoucie et je perçois la bienveillance qui se dégage d'elle. Pour la première fois, depuis le début de ces séances quotidiennes que je trouve absurdes, j'ai envie de parler. Le traitement de cheval, basé sur une prise de médicaments trois fois par jour, a été modifié. Mon esprit devient plus clair, mais il est encore embrumé. Les rouages de ma réflexion deviennent néanmoins plus alertes. Ma petite voix intérieure n'est toujours pas revenue.

— Comme vous le savez, je suis intermittent du spectacle. J'ai plusieurs cordes à mon arc pour m'en sortir, et bouffer correctement, quoiqu'à l'heure où je vous parle, j'ai été radié de ce statut et je n'ai plus aucun revenu depuis cinq mois. Je suis devenu SDF.

Long silence. Elle n'intervient pas et m'invite par sa posture calculée à poursuivre mon histoire.

— Il y a quelques mois encore, je cachetonnais comme musicien et comme cameraman. À l'occasion d'une prestation de cameraman, j'ai été embauché par une production avec laquelle je n'avais pas l'habitude de travailler. À ce moment-là, je suis en plein divorce. Je ne vois plus mes gosses, car mon ex me considère comme une personne dangereuse. Cette grosse connasse n'a aucune compassion à mon égard.

— Pourquoi l'insultez-vous ? C'est la mère de vos enfants.

À cet instant, avec le regard dur et profond, une violente colère m'envahit. Cette violence qui n'est plus censée se manifester, puisque je suis sous « médocs », surgit malgré tout instantanément. Mon souffle s'accélère, mon cœur s'emballa, mes poings se serrent, une furieuse envie de frapper et de décharger ma colère transperce de bout en bout mon être endolori par la souffrance qui m'habite depuis plus d'un an.

— Respirez tranquillement, calmez-vous, ici tout y est tranquille.

Sa voix encore plus douce et chaleureuse m'extirpe de cette poussée meurtrière.

— Docteur en l'espace de six mois je perds mon grand frère dans un accident de la route, ma sœur meurt d'une leucémie et mon expouffiasse me retire le droit de visite de mes enfants à coup de plaintes mensongères. Gardes à vue et poste de police qui devient ma deuxième maison... Ça fait beaucoup, non ? Et pour couronner le tout, je dois fuir la région parisienne, car des molosses des pays de l'Est veulent ma peau pour une putain de disquette à la con...

— Une disquette ?

— Oui. La production pour laquelle j'ai bossé m'a envoyé filmer une réunion politique du Front National. Je fais souvent des partis politiques, mais c'est la première fois avec ces têtes de veau. En général, quand une prod. vous envoie sur un tournage, vous découvrez sur place de quoi il s'agit et ce qu'il faut filmer. Comme j'ai besoin de cachets, je ne me prends pas la tête. J'installe ma caméra sur son trépied, je règle la balance des blancs, vérifie mon cadre, le son, la disquette neuve est en place pour enregistrer, bref, tout est prêt. Je ne suis même pas curieux ni impatient d'entendre les propos de ce parti qui est quand même à mille lieues de mes convictions. J'ai l'habitude des partis politiques, je travaille au siège de l'UMP tous les mercredis matin pour filmer la séance de communication dédiée à la presse écrite. Je fais également les camps d'été de la gauche, avec en souvenir, un serrage de main moite, mollassonne et boudinée de notre futur président Hollande. Mais mon souvenir le plus drôle reste quand même l'investiture de Sarkozy à la tête de son parti où il prône du boulot pour chaque Français. Quand un jour avant l'évènement, la police débarque, une kyrielle de « Pakis », employés aux tâches les plus rudes dans cette installation pharaonique, dégage rapidement. Ça court dans tous les sens. Vive le travail au black ! Et là, on est bien avant l'affaire Bygmalion... Bref, la politique et ses moralistes à la con me font vomir.

— Vous vous éloignez souvent de votre sujet de départ ?

— Désolé, un souvenir en appelle un autre et mes pensées en ce moment sont un bordel permanent. La réunion commence, j'enclenche ma caméra. Je ne me souviens pas trop du contenu et des propos, mais grosso merdo, cela tourne autour de la sécurité, des migrants et toutes ces conneries politiques où tout le monde pense avoir la solution du chaudron magique. En fait, je suis déçu de cette prestation et j'espère que cela ne va pas durer trois plombes, car j'ai vraiment envie de me casser le plus rapidement possible. J'ai un rendez-vous dans un studio, à Paris, pour enregistrer un nouveau titre.

— La musique est importante pour vous ?

— C'est mon socle depuis plus de vingt ans. J'ai beaucoup produit, j'ai fait beaucoup de concerts aussi. À ce moment-là, je travaille un titre reggae « La Danse du Shadow » où je m'essaye à écrire un texte et à plus ou moins le slamer. Comme vous le savez, je suis saxophoniste et pas chanteur, mais j'aime bien tenter des expériences qui me sortent de ma zone de confort.

— Elle raconte quoi cette histoire ?

— Je m'éloigne du FN avec vos questions !

— Aucune importance, je prends des notes.

— Vous voulez entendre le texte ?

— Oui

Je fouille ma mémoire fatiguée, dans ce bureau lugubre. Le texte met un long moment pour ressurgir. Cela me demande un effort considérable.

La Danse du Shadow

La garde haute

Les épaules rentrées

Sur la pointe des pieds, je balance le haut de mon corps

Toujours en cadence

*Un demi-cercle sur la gauche, je bouge
Une feinte basse, je passe
Pour tenir la distance, je danse
Je danse, je danse, je danse...*

*La danse du shadow
C'est celle qui t'emporte, c'est celle qui t'emporte
Toujours un peu plus haut*

*Agilité, rapidité, le rythme de mon cœur s'emballe
Tout s'accélère
Derrière mon armure de chair, j'enchaîne les frappes
L'air se fend
Je me prends à rêver de lumière, de ceinture dorée
Sur le carré magique, l'ombre blanche souffle quelques mots d'un
art rendu noble par un marquis
L'anneau de tous les espoirs,
Le corps souple, bien échauffé, je me transforme en prédateur
affûté
Pour tenir la distance, je danse, je danse, je danse, je danse, je
danse...*

*J'esquive mon ombre, l'odeur nacrée me ramène à mon reflet
Dans la glace
J'observe ce mec à la gueule cassée
Usé, un chat souple, mais affamé
Une torsion des hanches, je contre et j'avance
Le secret
Je danse, je danse, je danse, je danse, je danse, je danse...*

— L'histoire d'un boxeur cassé par la vie, mais qui rêve de devenir champion du monde.

— Vous aimez ce sport ?

— Je le pratique depuis dix ans, c'est devenu obsessionnel. Mon couple s'est barré en couille, alors j'ai compensé à la salle.

— C'est quoi une ombre blanche ?

— Dans le milieu pugilistique, c'est le nom qu'on donne aux arbitres qui régulent le combat sur le ring, habillés généralement en blanc, mais ça dépend des fédérations.

— Vous parlez de quelle boxe ?

— La boxe anglaise, le noble art. C'est un marquis qui a anobli ce sport en Angleterre. Il faisait des paris organisés chez les riches. Mais à la base, c'est sur les docks dans les ports que les petites gens, marins, dockers ou passants formaient un cercle humain, d'où le nom de « ring » (anneau) qui est resté dans le jargon, pour que deux types s'affrontent. Le dernier debout gagne. Tout le monde pariait, et puis à cette époque, c'était un moyen sanglant et rapide pour le vainqueur de se faire du pognon.

— Je reviendrai sur votre obsession. Il n'y a pas que votre situation maritale qui vous a poussé à la pratique intensive de ce sport ?

Putain, elle est forte la vieille psy. J'ai envie de lui cracher à la gueule ! Cette connasse s'introduit dans mes neurones endoloris, elle devine. Encore à poil... Putain, j'ai envie de meurtre. Elle me veut quoi la vieille ?

— Que se passe-t-il ?

J'explose de colère et lui crie à la gueule. Le service des piqûres débarque dans ce bureau des ombres, pour créer une ligne de sécurité.

— Vieille peau, tu veux savoir quoi ? Que j'ai vu crever ma mère à l'âge de 6 ans, que mon beau-père me défonçait à coup poings, que là en 6 mois, mon grand frère se tue en scooter, que ma sœur crève d'une leucémie, que ma pute d'ex-femme utilise les « keufs » et son avocat pour trancher net la relation avec mes enfants, que tout le monde me prend pour un putain de mec perdu, que ces connards du FN ont voulu me buter, parce que j'ai laissé tourner ma caméra et enregistré des choses qui peuvent les traîner devant la justice, que

j'ai dû fuir Paris parce que j'avais des mecs à mes trousses, me cacher, mendier, mentir, me battre, devenir SDF, que personne ne me croit, tellement je vis dans un film ! C'est ça que tu veux, dans ton service de merde, que je crève ici sur ton bureau pourri ! Tu veux savoir quoi ? Si je suis prêt à tout casser, à commencer par tes trois connards qui me tiennent ? Tu veux savoir quoi ? Si ma colère peut être dangereuse pour ton service à la con ? Tu veux savoir quoi ?

Les molosses me contiennent physiquement. Ma colère explose dans cet endroit froid et sombre. J'ai l'impression d'être dans les sous-sols de l'enfer ? Ils attendent la réaction de la cheffe. Piqûre ? Placage musclé et salle d'isolement ?

Ma respiration est à son maximum, mes muscles sont tendus, tous mes réflexes du combat de rue sont en effervescence. Je suis prêt à tout casser. Je suis prêt à frapper l'injustice de ma vie, je suis prêt à mourir, je suis prêt à implorer. Un simple pas et j'embrasse le précipice, une chute sans retour possible...

Son regard franc et décidé se plante dans mes yeux humides et colériques. Après un long silence durant lequel la situation peut vraiment dégénérer, même si je suis cerclé de bras musclés, elle me dit d'une voix douce et compatissante :

— Je vous crois. Prenez le temps d'un bain chaud. Prenez le temps. Respirez. On se revoit bientôt.

Deuil et commissariat

Après avoir squatté neuf mois, chez mon ami Fouad, le décès de mon frère, celui de ma grande sœur et cette histoire de disquette à la con, je décide de partir me cacher quelque part, de fuir. Je commence à glisser vers un monde de paranoïas dans lequel tout m'agresse. Fouad qui a vécu ma détresse de cette année face à l'injustice de la grande faucheuse me trouve de plus en plus excentrique et à côté de mes pompes.

Je dors très peu. Je m'enferme dans mon studio à cracher dans mes instruments toutes les notes possibles pour apaiser ma souffrance profonde face à l'incompréhension du deuil.

J'écris des textes pour tenter d'apaiser cette douleur invisible qui me prend aux tripes chaque minute. Pourquoi ? Pourquoi ce putain de scooter s'est écrasé dans un mur avec mon grand frère dessus ? Ce mec avait tout pour lui. Une femme géniale, trois filles magnifiques et intelligentes, un boulot en or... Et ma sœur ? Pourquoi cette putain de leucémie lui a rongé son corps si rapidement ? Elle aussi avait deux gamins sublimes. Depuis 40 ans, elle a toujours été là pour moi. À la mort de ma mère, quand j'avais six ans, dans le sud de la France, elle a occupé la place de « grande sœur maman ». Toujours prête à jouer un rôle qu'elle non plus n'avait pas demandé.

C'est le bordel dans ma tête. Les images des enterrements tournent sans cesse dans ma caboche fatiguée. Celui de mon frère qui a lieu par une magnifique journée de septembre et auquel tout le monde se retrouve dans une immense église, la famille, les amis, les collègues de travail, pour se recueillir une dernière fois et lui rendre hommage. Il était grand reporter de presse sportive, puis adjoint du patron du groupe RMC. Autant dire que cet endroit dédié au Bon Dieu faisait salle comble. Nous portons son cercueil avec mes autres grands frères, le chemin s'ouvre à nous au milieu de cette foule de gens jusqu'à l'hôtel où nous posons délicatement sa dépouille. La cérémonie est pleine d'humilité et de sagesse. Il plane une atmosphère chaleureuse malgré les circonstances funestes. À un moment de la cérémonie, je suis appelé par le prêtre chargé des derniers sacrements. Je me place face à cette foule. Je ressens mille émotions dans mon corps fatigué. Je perçois des ombres qui planent. Je ressens les regards tristes et profonds de ma famille, des amis, de tous ces inconnus qui l'ont connu. Dire quelque chose pour créer un lien et rompre ce silence de mort.

— J'aimerais vous jouer un morceau au saxophone que mon frère adorait. Peu importe où il se trouve aujourd'hui, j'espère qu'il le recevra avec bonheur et apaisement. « Spiritual » du saxophoniste américain John Coltrane.

Je me rappelle lors d'un Noël passé chez lui, il m'avait offert le coffret complet de ce musicien génial.

Mon saxophone soprano en bouche, je joue de tout mon être. Mon souffle résonne et virevolte dans les alcôves de la maison du Tout-Puissant.

Pour ma sœur, rebelote, 6 mois plus tard. Je me retrouve également à porter son cercueil. Cet enterrement est plus intimiste, seuls la famille et quelques amis sont présents. Je dois également prendre la parole et peut-être jouer du saxophone pour encore communier avec les anges ?

Je ne peux pas, je ne peux plus. Durant les bondieuseries du prêtre que je n'écoute pas, j'interviens pour balbutier maladroitement quelques mots. Ma souffrance est trop intense, le trou est béant, un puits sans fond. La déchirure de l'injustice de la mort frappe encore à ma porte. Mon cerveau et mon cœur meurtris et pétris de douleurs ne peuvent plus absorber ces émotions changeantes et virevoltantes qui ne me quittent plus et me bouffent goulûment de l'intérieur.

Le retour après ce deuxième enterrement est rude. Heureusement que mon petit frère me conduit en voiture vers la maison de Fouad. Je ne suis pas en capacité de faire grand-chose, je suis comme anesthésié. La seule chose qui me vient à l'esprit durant cette période de l'après-cimetière est d'enregistrer de la musique pour tenter de cracher cette chimère qui chemine dans mes entrailles et ronge le peu d'équilibre qu'il me reste.

Mon ex s'évertue inexorablement durant cette période à couper le lien entre mes enfants et moi. Elle me fait comprendre qu'il ne faut pas que je voie mes petits dans cet état. Quoi ? Encore une blessure de plus à gérer. Même si je ne suis pas au top de ma forme, et que je le reconnais, j'ai besoin de voir mes enfants, au contraire. C'est la seule raison qui me fait tenir. Je me suis toujours occupé de mes gamins, j'ai toujours été un vrai papa et cela depuis des années. Et là, car la vie n'est pas juste et que je dois faire mon deuil, cette femme sans cœur ni altruisme m'explique dans son charabia de psy de comptoir de merde que je suis dangereux pour la chair de ma chair !

Ma rage et ma colère ne me quittent plus.

— Laisse-moi serrer mes enfants fort dans mes bras. Laisse-moi vivre cet amour paternel. Ne les prive pas de cet amour que je peux leur donner, et que je peux recevoir. Les enfants n'ont rien à voir avec ma situation. Ils ont besoin eux aussi de me voir, même quelques minutes. Je t'en supplie.

— Sors de notre vie, connard ! Va te faire soigner. Tu es malade. Tu es toxique.

Durant quelque temps, j'essaierai de passer là où ils habitent, j'essaierai de les apercevoir discrètement à la sortie de leur école.

La salope portera plainte pour des agressions imaginaires, des plaintes pour maltraitance envers mes enfants... et j'en passe.

Un titre naîtra de cette période sombre et funeste, « L'enfant seul ».

Depuis toujours, je suis fan de rap. J'ai eu la chance de croiser NTM, Ragassonic, Saï Saï... à leur début, dans les studios de répétition à Paris. Cet art me fascine, c'est le blues moderne. Les textes y sont bruts. Ils découlent d'une expérience de vie. Je reprends un vieux « sample » utilisé par Oxmo, pour à mon tour, raconter ce qui m'arrive. Le saxophone ne me suffit plus, je dois explorer d'autres moyens d'expression.

Les affaires courantes me rattrapent. Chez Fouad, l'ambiance se dégrade, je suis de plus en plus dans un monde parallèle entre studio et boxe.

Dans son jardin, il a installé un sac de frappe sur lequel je frappe tous les jours inlassablement jusqu'à épuisement. J'enchaîne les droites, les déplacements de côté et remise en crochet, uppercut et fractionnements rapides, gauche droite, petit pas de recul et une lourde droite bien préparée vient secouer ce combattant imaginaire qui ne peut répondre à mes attaques incessantes. C'est le seul moyen que je trouve pour ne pas implorer à ce moment de ma vie, la pratique de la boxe m'évite les envies de meurtres.

Après l'agression qui s'est passée à Paris par les molosses du FN, j'ai peur. Je me souviens mieux à présent de l'insistance du connard, qui après la prestation audiovisuelle, voulait récupérer cette foutue disquette. J'avais enregistré le propos en « off » sur l'action de certains hommes de main payés par le FN pour foutre le bordel dans toutes les manif et faire passer les vilains migrants, musulmans ou banlieusards pour de dangereux psychopathes... Voter la blonde, elle vous sauvera !

Je ne sais plus vraiment pourquoi, je n'étais plus vraiment attentif en fin de prestation, ma caméra a continué d'enregistrer. J'étais plus préoccupé à tapoter sur mon smartphone que d'écouter ces connards et leur discours à base de vomi. Bref, j'ai envoyé se faire foutre l'abruti qui me réclamait mon enregistrement et je lui ai indiqué de manière autoritaire et agressive que les images ne lui appartenaient pas et qu'elles seraient traitées comme d'habitude avec la production et que nous remettrons le produit fini après, comme il est d'usage dans le métier.

Je crois, avec le recul, que cette personne nauséabonde a dû croire que je voulais me servir du discours « off » pour le donner aux médias et mettre à jour leurs pratiques tordues. Évidemment, à ce moment-là, je n'ai aucune conscience de ce qui se trame dans mon dos. Ces pourritures engagent des hommes de main pour me casser la tête et récupérer cette disquette préjudiciable à leur communication de masse bien huilée.

Comme un abruti, je n'ai pas conscience qu'ils ont mon nom, mon adresse, mon tel... Bref, ils me chopent à la sortie du studio à Paris pour un pugilat nocturne qui tourne à mon avantage pour le moment...

La peur au ventre, à la suite à cette agression, je fonce au commissariat pour porter plainte et demander de l'aide. Pour une fois, je ne suis pas là pour répondre d'actes imaginaires actés par mon ex. ça change ! Mais c'est tout aussi inconfortable.

Un premier brigadier me reçoit dans un minuscule bureau. Évidemment, ça le fait chier de prendre ma plainte. Une main courante suffit, m'explique-t-il. Ce gros lard me fatigue, j'ai beau lui expliquer la dangerosité de ma situation que je ne m'explique pas, il n'en a rien à foutre. Il veut le moins de paperasse possible et retourner à son café.

Avec le cumul de toutes mes galères, je pète les plombs. Ses collègues arrivent pour calmer le jeu. Je suis hors de moi ! Ce gros con ne me prend pas au sérieux, sous prétexte que je suis incapable de lui expliquer pourquoi ces mecs veulent me casser en deux. Mon

esprit est confus, je suis très agité. J'ai l'impression que personne ne me croit.

Même mes soi-disant super potes, auxquels j'ai passé quelques appels, me prennent pour un dingue ! Ils m'expliquent qu'après les décès dans ma famille, mon divorce qui se barre en couille avec l'interdiction de voir mes enfants, je suis en train d'inventer n'importe quoi, que je sombre dans une folie douce et qu'il est urgent de me faire soigner.

Un autre brigadier plus âgé, plus calme, prend le relais et accepte ma plainte. Après avoir encore raconté les faits, un long silence s'installe. Il tapote à deux doigts sur son ordinateur usé, cette histoire qui ne le perturbe pas plus que ça. Il doit en voir de toutes les couleurs dans ce commissariat de quartier. Le mec a de la bouteille. J'aime bien ses grosses moustaches. Il donne l'air d'un patriarche rassurant. Je commence à me détendre. Il est à l'écoute. Après un long moment, le bruit de son tapotement sur le clavier cesse. Il prend le temps de m'observer et de comprendre ma détresse.

— Je ne peux malheureusement pas faire grand-chose pour vous, mais votre plainte est enregistrée.

Je reprends mes papiers d'identité. Je relis ce qu'il vient d'écrire et le signe.

— Comment je peux me protéger de ces tarés ? Et ma famille ? Même si je suis séparé depuis neuf mois de mon ex et que je vis chez un ami, ces connards pourraient débarquer et s'en prendre à elle et surtout à mes deux enfants. Ils ont mon ancienne adresse. Comment les protéger ?

— Appelez votre ex-femme, expliquez-lui la situation pour commencer.

Une grande lassitude s'empare de moi. Comment expliquer ça à une femme qui me hait, me vomit et se tut à la tâche pour couper tous liens affectifs entre mes enfants et moi ? Je suis fatigué de ce

combat stérile. Je suis fatigué d'être le méchant, le fou de service. Je suis fatigué de ses insultes, de son agressivité. Putain, je lui ai tout laissé. La maison, la voiture, tout le mobilier. Je paye encore le crédit sans y habiter. J'ai même signé des papiers pour céder mes parts aux enfants si elle venait à vendre cette jolie bâtisse dans laquelle nous avons tenté de créer quelque chose qui aujourd'hui ressemble à un champ de bataille où les seules victimes sont nos bambins qui ne perçoivent pas encore l'ampleur du désastre. Je comprendrai plus tard, mais trop tard, que c'est à elle que j'ai cédé mes parts de la maison... Alors comment pourrais-je l'appeler et lui expliquer la situation ?

— Oui, je ferai ça.

Mon brigadier bienveillant comprend que je ne le ferai pas. Lui aussi a divorcé il y a des années...

— Vous savez, parfois un divorce est une opportunité, un nouveau départ que l'on ne comprend pas trop quand on est le nez dedans. Avec le recul vous comprendrez.

J'acquiesce de la tête sans vraiment y croire. Mais je suis loin de savoir qu'à cet instant, il avait raison. Ce divorce dans la douleur m'ouvrira quelques années plus tard, la rencontre la plus merveilleuse qui soit.

— Pour le moment et dans l'affaire qui nous intéresse, je vous conseille d'aller directement à la Direction générale de la Sécurité intérieure à Levallois-Perret, 84 rue de Villiers. Ils sont bien plus préparés à ce genre de situation. Allez leur parler, vous verrez bien.

Confessions intimes

Quatrième partie

— Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Je flotte dans un univers incertain. Je dors mieux. Je me fais grave chier dans votre service, il n'y a rien à faire. Je fais les cent pas, je compte les petits carreaux dans la cour, j'ai subtilisé la télécommande de la salle télé et je regarde à heure fixe une série policière, New York Unité Spéciale.

— J'ai entendu dire que vous commenciez à parler aux résidents ?

— Aux résidents ? C'est comme ça que vous appelez les cassés de la vie de votre service ?

— Oui.

— Il y a un mec qui s'amuse à ramasser des feuilles. Il les classe dans sa piaule. Un autre, qui est là pour tentative de suicide, me casse la tête avec son histoire débile de séparation d'avec sa copine.

— Personne n'a le capital de la souffrance, vous savez...

— Peut-être...

— Ce n'est pas parce que l'on subit un revers de la vie, même quelque chose de moins dévastateur que ce que vous avez subi, qu'il ou elle ne souffre pas autant, voire plus. Chacun réagit

différemment, avec son histoire et sa sensibilité propre. Je vous ai inscrit à un atelier d'expression artistique.

— Encore ces merdes de psy ?

— Je pense que vous avez la capacité de vous reconstruire.

— Comment ? Je n'ai plus rien. Pas de toit, pas d'ami, plus d'enfant, pas d'amour, pas de musique, pas de boulot et je vis dans la rue. Excusez d'être fataliste, mais même ici, votre assistante sociale à deux balles ne comprend rien à ma situation administrative. Je n'ai accès à aucun ordinateur pour mes déclarations d'intermittent du spectacle. Je sais que mes droits sont épuisés, mais j'aimerais tenter de mettre de l'ordre dans tout ça.

— OK, je vais voir ce que je peux faire, mais en attendant allez en salle d'atelier pour vous ouvrir à des travaux manuels. Il me semble que vous avez effectué des études dans ce domaine ?

— Oui, il y a longtemps, le dessin, la peinture, l'histoire de l'art, mais c'était une autre vie.

— Pour votre problème de logement, j'ai pensé qu'il serait bon de faire venir votre père et votre belle-mère pour un entretien. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas trop...

Les pauvres, j'ai honte. À 40 ans passés, être visité par mon père et sa femme dans un centre psychiatrique fermé, alors que je me suis débrouillé souvent seul depuis l'âge de 18 ans. Une bonne claque pour eux c'est sûr, ils doivent me détester. Moi, avec ma grande gueule, j'ai souvent craché sur mon père, l'accusant à tort et à travers de tout et n'importe quoi, surtout cette dernière année. Je lui ai même reproché la mort de ma grande sœur avec sa leucémie à la con. Putain, c'est comme en boxe, quand tu te retrouves sur le ring et que tu joues le malin, car tu sais que techniquement tu es plus fort que ton adversaire. Tu continues à jouer au con, l'autre en face attend patiemment l'ouverture et puis tu t'exposes inutilement par vanité, par égoïsme, par orgueil souvent, et là, « bam », tu te fais piquer ! Une belle droite dans ta gueule, suivi d'un

enchaînement qu'évidemment tu n'avais pas vu venir et qui te propulse au tapis. Comme dans la vie, le noble art vient de t'indiquer que l'humilité est la base, qu'il faut rester sur tes gardes, être à distance et apprendre à se protéger, sinon tu payes le prix fort. J'ai conscience que mon père m'a sauvé la vie.

— Continuez. Je vous écoute.

— Après mon premier internement, il y a deux mois environ, dans une clinique de pseudothérapie artistique dans laquelle je suis resté une semaine, j'ai rencontré une jeune femme de 25 ans.

— Et ?

— Nous nous sommes enfuis ensemble, car dans ce service, je passais mon temps à fumer de la ganja que ses copains nous envoyaient par-dessus le mur le soir. Je voulais anesthésier mon cerveau sur la cavalcade et l'année que je venais de vivre. Là-bas, j'avais l'impression d'être dans un hôtel de luxe. Je venais de passer quatre mois dans la rue à utiliser le système D pour manger et à m'incruster dans toutes sortes de lieux pour limiter la casse de mon errance forcée. Chambre individuelle, douche chaude, trois repas par jour. Imaginez le décalage ! Un quatre étoiles ! Je n'ai jamais autant rigolé de ma vie ! Tout était prétexte à la déconne ! Les cours de sophrologie avec une vieille « babosse », les patients, peu nombreux, qui venaient d'un milieu plutôt friqué avec des petits problèmes par-ci par-là... Mais rien de comparable à votre prison fermée pour dingos ! »

— Vous n'aviez pas conscience de votre état ?

— Je planais à dix mille, je me prenais pour un musicien célèbre. Je me prenais pour un boxeur expérimenté. Tous les matins à 7 heures, je sortais dans le jardin, séance de shadow boxing pour impressionner mon public agglutiné aux fenêtres qui gueulait comme des charriers. En plus, cette nana et moi fournissions l'herbe magique aux autres patients. J'avais convaincu les autres du bienfait de ce produit ! Imaginez le mélange explosif entre ce qu'ils prenaient comme cachetons prescrits par le Doc trois fois par jour et l'effet de la « weed » en complément !

Dans ce bureau où d'habitude je me sens tendu et sur mes gardes, conservant les réflexes d'animal sauvage prêt à bondir à la moindre menace que j'ai acquis durant ces mois d'errance, je commence à baisser la garde.

Au souvenir de ma connerie, de l'image de tous ces patients défoncés à l'herbe et aux cachets et du regard désemparé des infirmières inquiètes qui ne captent rien à ce joyeux bordel, je rentre pour la première fois depuis longtemps dans un fou rire nerveux et incontrôlable.

— Le service des soignants ne comprenait pas bien cette hilarité générale, qui commençait au petit déjeuner, venait perturber toutes les séances de groupe et atteignait son apogée en début de soirée. Ils ont fait venir la police avec des chiens et imposé un dépistage sanguin pour tout le monde. Oh putain, il est temps de se sauver... On a fait le mur. Mon père me sauvera quelque temps après... »

Je me suis retrouvé dans sa grande baraque vide. J'y ai passé deux mois à essayer de survivre. Je dépendais de cette fille pour les repas et le toit. En apparence, cet endroit était plutôt sympa. Belle bâtisse sur trois étages avec jardin, des chambres d'enfants vides et du bordel un peu partout. Son gamin était placé dans un foyer, son ex-copain avait foutu le camp sans demander son reste. Elle était rentière, adoptée au Brésil par un père qui avait travaillé comme patron dans l'industrie pharmaceutique. Sa mère ? Une « déglingo » qu'elle avait au téléphone de temps en temps. Cette jeune femme, pourtant pétillante et rigolote, se faisait engueuler sévère, car trop souvent elle claquait toute sa thune du mois dans de la came, du shit ou de nombreux produits illicites. Bref, une jolie toxico inconsciente de 25 ans. Dès la première soirée dans ce pays de la luxure, les flics débarquent pour une histoire de vol et de baston qui s'était passée quelques semaines plus tôt. Je prétexte que je suis un ami de passage, que je ne suis en rien lié à cette histoire. Le flic, sympa, me prévient que dans ce petit village tranquille, je me trouve dans la maison des embrouilles et qu'il serait sage de partir loin de

ce petit bout de campagne verdoyant. Je ne comprends pas bien pourquoi et préfère m'éclipser discrètement. J'aurais dû l'écouter.

— Vous avez dit que votre père vous avait sauvé la vie ?

Je commence à faire confiance à ce petit bout de femme aussi large que haute, enveloppée dans sa blouse blanche usée par les années. Elle me révélera plus tard qu'elle est d'origine algérienne, d'où son regard vif et perçant et son teint mat et hâlé. Lâcher par bribe décousue mon histoire et avoir une réelle écoute, commence à me faire du bien. Même si je suis au tapis, je dois trouver la force nécessaire pour me relever et peut-être finir le combat, ou pas...

— Dans cette maison de la défonce, chaque soir, les jeunes du quartier viennent sonner pour boire des bières, sniffer de la MDMA, fumer des joints avec la musique à fond. Ça commence sérieusement à me saouler. J'erre dans ce lieu où les pièces sont vides. Je me retrouve planté dans une chambre d'enfant dans laquelle il ne reste qu'un tapis de jeu, un lit à barreaux blancs et quelques doudous. Les rideaux jaunes sont usés et mal agencés. Je sens l'odeur âpre du vide de ce petit espace enfantin mal aéré. J'observe les quelques jouets cassés qui jonchent le sol stratifié. Cette image me renvoie à ma paternité déchue. Mes enfants me manquent profondément. Que deviennent-ils ? Que font-ils ? Vont-ils bien ? Cela doit être la rentrée des classes en ce mois de septembre chaud et humide. Ma blessure paternelle se creuse de plus en plus, ce manque d'amour inconditionnel vient alimenter chaque jour la détresse du papa déchiré par la coupure nette d'un divorce mal géré et d'une justice qui donne allègrement tous les droits à la mère. Il ne me reste que des souvenirs. J'ai trouvé dans la rue au début de ma fuite une vieille valise en carton marron, elle me suit encore. À l'intérieur, j'y ai tapissé les photos de mes enfants, et par moment le soir, je l'ouvre et je fais comme s'ils étaient là en face de moi. Je leur raconte des histoires drôles et je chante des petites comptines pour qu'ils s'endorment paisiblement. Bienvenue au royaume des fous ! Je vais y passer deux mois dans ce mouvoir

enchanté avant d'atterrir chez vous, dans votre service où l'on me prive de liberté. Pourquoi déjà ? Ah oui, pour me protéger et protéger les autres... Mais jour après jour, durant cette période hors du temps, je m'enfonce dans ce qui ressemble à la danse des ombres.

— La danse des ombres ?

— Je viens de passer quatre mois dans la rue à fuir et me cacher en mode survie, m'échapper d'un service de psy, et j'en passe..., mais dans cet univers, je vis un décalage par rapport à ces jeunes qui se défoncent tous les soirs dans le salon. Je glisse vers des pensées lugubres et funestes. Je n'arrive pas à participer à ces beuveries, à rigoler de leurs galères de vie sans avenir. Il y a bien un sac de frappe usé et troué dans son jardin, alors j'essaye tant bien que mal de me défouler le matin, mais franchement je n'ai plus de force, un vrai zombie. Et je commence à m'échapper dans le sommeil. La fatigue mentale et physique vient engourdir tout mon corps au bord de la rupture. Mes idées se mélangent. Je perçois la danse des Djiins qui virevoltent autour de moi, ils me narguent.

— Des quoi ?

— Ce sont des sortes d'anges ou de démons, des esprits changeants qui sont souvent décrits dans le Coran.

— Vous avez les symptômes d'une dépression aiguë, vous êtes loin d'être fou.

— C'est vous le Doc. Je n'en sais rien. Mais à ce moment-là, je n'ai plus goût à rien, et je passe mes journées à essayer de trouver un arbre solide et ancré. La corde, je l'ai trouvée dans le garage. Mon obsession devient la pendaison. Encore faut-il avoir des couilles pour passer à l'acte.

— Vous le trouvez votre arbre ?

— Oui, robuste et solide, haut et verdoyant, sur une petite colline verte et accueillante, jonchée de marguerites en pleine floraison. Ma potence végétale est placée à un carrefour, près d'une route, avec beaucoup de passages, pour que le spectacle morbide continue et qu'il soit vu de tous.

— Et ?

— Je dois faire taire cette douleur qui ne quitte plus le fond de mon âme perdue. Elle me frappe encore et encore, inlassablement. Je deviens le sac de frappe sur lequel tous les boxeurs de mon imaginaire enchaînent les exercices sans le moindre répit. Je me morcelle de l'intérieur, déchiqueté par des poings affûtés et rodés au combat final. Sans relâche, nuit et jour, cette arme meurtrière faite de chair et d'os s'acharne sur ma vieille carcasse et mon esprit en perdition. Mon champ de vision est tellement petit que je préfère fermer mes yeux lourds et fatigués pour trouver un hypothétique chemin vers une lumière salvatrice. Une lumière, c'est peut-être ça la solution ? Ma tête bourdonne, j'ai souvent envie de vomir. Mais vomir quoi ? Je mange très peu, j'utilise des cachets prescrits par mon ancien Doc pour m'assommer et faire taire la petite voix qui me dit « Allez, vas-y, accroche ta tête à cette jolie corde bicolore, balance-toi en cadence du haut de cet arbre majestueux dont les branches ouvertes vont t'accueillir. Va chercher la lumière chaude et accueillante du trépas, va, va, va... » Je ne sais plus trop pourquoi, mais avant mon dernier spectacle en duo avec l'arbre, une autre petite voix, celle-ci plus puissante et hypnotique que les autres, m'ordonne de passer un appel, même si cela doit être le dernier. Sans trop réfléchir, mon corps et mes mains, comme un robot commandé, exécutent l'ordre donné qui arrive de je ne sais de quelle contrée mystique de l'univers... C'est là que j'appelle mon père. »

— Allo ? Comment ça va, fils ?

Ma petite voix mystique guide mes mots.

— Viens me chercher ou je vais faire une connerie.

Mon père perçoit immédiatement au son de ma voix l'urgence de la situation.

— Ne bouge surtout pas, j'arrive... maintenant.

Le Grand Voilà

Quand je débarque chez Fouad, c'est un soulagement. Il habite le même village que mes enfants. Ainsi, je ne suis pas loin pour gérer les affaires courantes de ce pugilat de la séparation maritale. Douze ans d'engueulades stériles !

En premier, je dépose tout le fatras de mon studio d'enregistrement. Mes instruments seront dans la grande chambre du haut, celle de sa fille qui vit avec sa mère. Lui aussi est divorcé depuis quelques années, alors on se comprend.

Son large sourire kabyle et sa joie de vivre me font un bien fou. Sa grande maison, il l'a obtenue grâce à la ville. Le loyer y est très modéré pour ce 150 m² avec jardin. Il est employé à la médiathèque à quelques rues de là. C'est d'ailleurs à son travail que nous nous sommes rencontrés. J'emmenais mes enfants dans ce royaume du jeu et des bouquins le mercredi.

Nous sympathisons vite. Il adore la musique et a toujours rêvé de jouer du saxophone. Je ne peux pas mieux tomber !

Son grand salon avec baie vitrée est vide de meubles et de déco., cela ne le gêne pas trop. La seule chose qu'il chérit comme un trésor est sa collection de vinyles et de CD. Un vrai dingue de musique funk, de jazz, de rap, reggae... À nous deux, nous créons dans le

salon un espace dédié à la musique. Son bar sert de support à mes platines et ma chaîne stéréo auxquels je raccorde mes enceintes puissantes. Nous bricolons une immense bibliothèque sur tout le mur derrière le bar. Tout y est rangé et classé par style et époque. Du son, du son !!!

Un an avant de devenir SDF, en cette fin juillet, sous un soleil de plomb, notre amitié naissante commence par l'écoute et l'échange de nos groupes préférés autour de barbecues dans le jardin. Je suis tellement reconnaissant qu'il m'accueille, que je décide de l'embarquer dans les magasins de déco pour nous créer un cocon douillet. Décorer cette merveilleuse maison devient notre objectif. Couches de peinture blanche, histoire de rafraîchir les murs un peu jaunis, achat de plaids, coussins, rideaux, tables, chaises, tableaux pop'art. Nous encadrons les affiches de mes concerts passés, les posters de mes albums. Nous rigolons, nous chantons, nous vivons aux rythmes des morceaux qui tournent en boucle jusque tard dans la nuit. La musique est reine.

Nous nous employons à tout redécorer. Un espace chaleureux et cosy, dédié à l'écoute de nos collections sonores respectives et au partage culinaire. À l'étage, dans cette grande chambre à la moquette moelleuse et aux murs roses, je crée mon studio. Saxs, guitares, piano, cabine de prise de son, ordinateur, micros... Bref, tout se met en place pour continuer à produire de manière indépendante, comme je l'ai toujours fait depuis plus de dix ans. Fouad découvre mes albums. Il dévore mon bouquin sorti il y a quelques années « Voyage aux pays d'un souffleur ». Il se place souvent dans un petit coin de la « chambre studio » pour y découvrir la magie des enregistrements de mes cuivres. Il se régale, lui qui a une vraie culture musicale liée à cet instrument. Il est de l'autre côté du décor, il voit et entend ma cuisine musicale, l'aspect brut de la création de mes morceaux. Je pense, aujourd'hui, que c'est une période de sa vie qu'il a vraiment appréciée. Je lui apporte un vent de fraîcheur qui lui manquait.

À cette époque, je gagne très bien ma vie. J'enchaîne les concerts et cumule les prestations audiovisuelles. Le week-end, je suis souvent appelé pour jouer dans des mariages et des Barmitzvas. Je fais la connaissance de Fabrice un mec super drôle et patron d'une petite boîte d'événementiels, qui m'ouvre les portes des « feujeries » comme ils les appellent.

C'est la première fois que je participe à ces cérémonies festives. En général, je commence vers 18 heures au moment du cocktail jazz d'accueil des nombreux invités qui se retrouvent petit à petit. J'improviserai deux ou trois sessions de vingt minutes, un jazz libre, discret et feutré. Fabrice me place toujours une kippa sur mon crâne rasé afin d'être « corporate ». Je n'ai que la culture de « Rabi Jacob ». Cette fête traditionnelle du passage à l'âge adulte m'est totalement étrangère. Après ma prestation instrumentale, c'est le repas, souvent copieux, avec le staff, en attendant la grosse soirée qui démarre en général vers 20 heures. Dj, percussions, chants, sax et bon esprit s'invitent dans la salle bondée de gens drôles et heureux prêts à se déhancher aux rythmes des musiques juives remixées par un DJ survolté. Dans toutes ces fêtes initiatiques flotte un amour familial incroyable. J'aime recevoir cette émotion. Toutes les générations reprennent ensemble de nombreux chants, tapent dans les mains et s'esclaffent quand vient le tour des plus âgés qui, dans une vague d'énergie improbable, porte la chaise comme un tapis volant planant au-dessus des convives, avec dessus un bambin au large sourire trônant, fier de ce moment qu'il attend depuis des années. Il est le roi, le King.

Je découvre également les Bat-mitzvah, c'est la même chose, mais pour les filles. Une fois une dame très âgée, vient me voir avec un verre de vin et une assiette de petits fours dans les mains qu'elle me présente. J'ai tellement faim que je zieute son assiette bien garnie. Ses yeux pétillants et rieurs me transpercent de joie. Dans ce vacarme musical, elle me dit :

— Alors monsieur, Ashkénaze ou Sépharade ?

— Perso, je préfère les roulés aux saucisses.
C'est dire mon peu de connaissance de l'histoire de ce peuple.

Je pars également en tournée comme cameraman. Depuis mes débuts, il y a dix ans, comme régisseur grâce à ma grande sœur, j'ai bien évolué. J'ai travaillé avec de nombreuses productions, participé à de nombreux évènementiels et côtoyé un certain nombre d'artistes bien en vue.

J'ai fait la tournée de David Guetta. J'étais sur scène, caméra à l'épaule. Je ne comprends pas trop l'engouement des 17 000 personnes devant ce gars qui pousse des boutons et met le feu au dancefloor. Mais pourquoi pas ? L'énergie est positive et la vibration du public étonnamment puissante.

J'ai également fait la tournée qui réunit toutes les stars du spectacle Notre-Dame de Paris. Les chansons de cette comédie musicale incroyable étaient jouées avec un philharmonique complété par une formation rock, guitare, basse, batterie. Une expérience très puissante à vivre, même si mon instrument est une caméra et que mon sax est rangé. Je me sens très à l'aise dans cet environnement familier. Je me retrouve donc tous les soirs sur scène caméra à l'épaule. Immergé dans le monde des musiciens, à capter le détail à l'image qui va intéresser le réalisateur installé confortablement dans sa régie et qui diffuse le show sur d'énormes écrans. Filmer quarante musiciens au diapason du chef d'orchestre me met en joie. Toutes les stars de la chanson participent à cette machine à tubes.

Petite anecdote ! Un soir où la vodka locale coulait à flot, nous sommes en Ukraine à Kiev, la guerre de Poutine est encore à des années-lumière, je me retrouve avec Garou dans un palpitant concours de celui qui pisse le plus loin. Ce mec à un organe impressionnant et son jet me place au rang des petits joueurs !

À chaque retour de presta musicale ou de technicien audiovisuel, je raconte à Fouad l'envers du décor et mes aventures pittoresques dans le monde du spectacle. Il est très à l'écoute et se régale de ce

monde qu'il rêverait de côtoyer à son tour. Qu'à cela ne tienne ! Je me mets en tête de créer un spectacle duo avec lui. Je conçois un répertoire musical rigolo. Sur ma musique, que je sample en direct, il raconte un voyage fantastique d'un porteur d'eau qui fait fortune sans eau. L'écriture et la mise en scène de ce spectacle loufoque nous rapproche encore plus. Avec sa tête de Lama à poil court, ce mec me fait hurler de rire. Nous avons du mal à mettre en forme ce conte imaginaire tellement nous rigolons du personnage, croisement entre Pierre Richard et Rabi Jacob, qu'il interprète maladroitement. C'est dans cette ambiance joyeuse et un peu folle que nous réussissons à monter ce spectacle et à le jouer dans un festival qu'une amie organise du côté d'Orléans. Je crois qu'il n'a jamais autant flippé de se retrouver face à un vrai public. Tout se passe évidemment merveilleusement bien.

— Tu crois que Djamel Debbouze serait intéressé par notre fable loufoque ?

— Qui ne tente rien n'a rien !

Ce week-end de festival me fait un bien fou. Mon frère vient d'avoir son accident de scooter et il est en réanimation intensive. Je me prépare déjà à le chambrer sévère dès qu'il sera sorti de sa léthargie qui ne peut être que passagère. Mais la maman de mon amie qui organise ce super festival dans lequel danse, concerts, peinture et performances corporelles s'enchaînent et se complètent joyeusement bien vient me trouver pour m'annoncer la mort de mon grand frère.

— Djamel attendra, je te ramène à Paris.

Fouad a été très présent et bienveillant durant cette première épreuve qui annonce les prémices de mon errance mentale.

Après l'enterrement, je téléphone à ma sœur qui, elle, est à l'hôpital pour sa leucémie déclarée quelques mois plus tôt. Toujours positive, elle me remonte le moral. Mais elle aussi se dirige quelques mois après et inexorablement vers le pays des ombres.

Fouad sera également très présent lors de ce deuxième enterrement où ma sœur chérie va rejoindre les fées. Je l'imagine avec ma mère dans une étreinte de retrouvailles éternelles dans le jardin des anges. Ma maman partie, elle aussi, au même âge que ma sœur... Pourquoi ? Pourquoi si jeune ? Pourquoi cette maléfique injustice... Pourquoi ?

Durant cette deuxième période funeste alors que mon ex continue de m'enterrer vivant à coup de pelle en m'interdisant les rencontres joyeuses avec mes enfants, Fouad remarque mon glissement vers un monde parallèle. Je commence à décrocher de la réalité bien trop dure à encaisser.

Je ne me lève plus pour les presta. audiovisuelles. Je loupe des concerts importants. Je vis la nuit en décalage total. Les rêves sombres commencent à envahir mon esprit triplement meurtri et endeuillé.

Je me mets en tête de partir en Afrique pour rencontrer des mystiques qui, eux, pourront me guérir de toutes les douleurs qui commencent à s'ancrer en moi de manière lourde et intensive.

Ça tombe bien, mon ami Sénégalais Elhadj débarque à cette époque sombre. Ensemble, nous imaginons un voyage en voiture de Paris à Mboro. La France, L'Espagne, la traversée en bateau, puis le Maroc, la Mauritanie et puis notre destination finale, le Sénégal.

— Tu vas pas bien mon frère. Je connais bien un mystique qui là-bas t'aidera. Et puis, prendre du recul sur la terre mère est une expérience unique. Apporte tes instruments, y a plein de bons musiciens au Sénégal. »

Je suis capté par ce projet. Je crois percevoir un apaisement salvateur pour mes nombreuses blessures ouvertes. Tout lâcher et partir très loin. Plus rien ne me retient ici.

L'autre me considère comme un dangereux psychopathe bipolaire et violent pour mes enfants. Elle a construit une forteresse en béton armé inaccessible autour d'eux et continue à me noyer sous des dépôts de plaintes mensongères. Avec les événements récents, j'ai

été incapable de défendre mes intérêts face à un juge qui, de toute façon, donnera tous les droits à cette femme qui brandit sa carte professionnelle d'éducatrice de jeunes enfants. Je ne suis qu'un saltimbanque drogué et inconscient à leurs yeux... Je me fais laminer en salle d'audience. La justice me broie totalement. Ce rouleau compresseur est d'une efficacité redoutable. J'ai le sentiment qu'en France, le papa est une sombre merde incapable de s'occuper de sa progéniture en cas de séparation. La mère reste la seule guide plausible pour ses petits en devenir. C'est du bon sens, m'explique-t-on !

Alors oui, tout lâcher, partir et découvrir ces grands espaces de liberté où les baobabs flirtent avec le ciel bleu et le vent sec du désert me paraît rédempteur.

— Fouad, tu crois aux esprits ou à Dieu ?

— Je crois au « Grand Voila ».

— Au quoi ?

Confessions intimes

Cinquième partie

Debout face à cette grande fenêtre, j'observe le temps pluvieux et froid. Ce mois de novembre me glace le sang. Le radiateur jauni par les années ne fait plus son travail. Je m'enveloppe d'une couverture bleue, elle aussi usée par les nombreux passages des patients. Il doit être 10 heures du matin dans cette chambre vieillot où deux lits blancs en fer et deux armoires stratifiées d'un autre âge habillent cet espace restreint et vide de sens.

Ma petite voix est encore en vacances, je ne perçois aucun discours interne. Le silence et l'absence de conseil me préoccupe. Comme un vide intellectuel qui nourrit mon intérieur cassé en mille morceaux.

J'entends des petits cliquetis qui raisonnent dans le couloir mal éclairé se rapprocher de ma chambre dénuée d'humanité et de joie. Le son de ces multiples clefs accrochées à la ceinture de mes geôliers raisonne encore aujourd'hui dans ma tête. On frappe à la porte. Sans avoir le temps de répondre « Allez-vous faire foutre ! », les infirmiers rentrent et m'invitent à voir la patronne des fous pour un rendez-vous qui n'était pas prévu. Mon partenaire de chambré,

enterré sous sa couverture me lâche un regard interrogateur. En général, les séances sont planifiées. Lui, se remet de trois jours d'isolement pour violence accrue.

— Vous devez suivre les règles. Mon absence d'hier ne vous autorise pas à devenir le trublion de ce service ! Vous pensez que c'est normal d'inciter nos patients à se réunir pour danser et s'exciter comme... »

— Comme des fous ? Des malades ? C'est pourtant le bon endroit ? Hein ? Le nouveau avait un poste de radio qu'il a introduit ici je ne sais pas comment ! J'ai juste mis du son et proposé un déhanchement général ! Il n'y a pas mort d'homme !

— Comprenez qu'ici, les résidents traversent, comme vous, des moments difficiles. La fragilité psychologique de chacun peut basculer dans des réactions parfois compliquées à gérer pour le personnel. Donc, je vous demanderai à l'avenir de ne plus provoquer ce genre d'incident. »

— Dommage, se retrouver à péter une durite tous ensemble, bouger son corps dans tous les sens est plutôt libérateur, vous ne croyez pas ?

— Bloquer la porte pour que le personnel ne puisse pas intervenir, vous trouvez ça malin ? Sauter sur les lits, crier et hurler à tue-tête dans une chambre de 13 m² : « Les fous sont de sortie, ici on danse, on pleure, on rit ! »

— Oui, les paroles sont inspirées du générique de Casimir... Et puis ça n'a pas duré longtemps et on s'est bien marré ! Vos gros bras ont réussi à nous mettre au pas. C'est bon, ne me prenez pas la tête... Il n'y a pas eu de violence, juste de la danse.

— Ne me forcez pas à vous mettre en isolement. C'est le premier et dernier avertissement !

Cette femme agit avec fermeté pour garder un équilibre fragile dans son service. Mais de mon côté, j'ai envie d'exploser et d'emmener avec moi n'importe quelle personne avide de liberté en milieu fermé.

- J'ai eu connaissance de vos difficultés en salle d'art plastique.
- Difficultés ?
- Créer une mosaïque autour d'un miroir.
- Vous me prenez pour un débile ou quoi ? Vous pensez sincèrement que je n'ai pas capté la symbolique de cet exercice stupide ? Rassembler des petits morceaux colorés, recoller joliment les morceaux autour d'une glace pour enfin se regarder en face. C'est ça, votre approche de la psychologie ici ? C'est de la merde !
- Peut-être, mais vous n'avez pas fini cet exercice simple et ludique.
- Mon esprit est ailleurs.
- Où ?
- Putain, si je le savais ! Ma petite voix a disparu depuis longtemps...
- Vous parlez de votre conscience ?
- Un truc comme ça. Elle m'a toujours guidé. Mais ici, dans votre prison, j'ai l'impression qu'elle s'est barrée loin, très loin... Elle est lucide, elle, au moins ! Se casser d'ici reste du bon sens quand même. »
- Et vous ? Vous souhaitez sortir ?
- Évidemment ! J'étouffe et certaines personnes me donnent envie de vomir. J'ai besoin d'air, d'espace. Ce n'est pas compliqué à comprendre ! Qui souhaite être enfermé, surveillé, scruté jusqu'au slip 24 heures sur 24 ? J'aimerais avoir le cerveau d'une souris de labo histoire de ne pas me rendre trop compte de la cage qui m'entoure et me tue à petit feu... Putain, mais qu'est-ce que je vais devenir ? Et mes enfants, ils vont penser quoi quand ils seront plus grands ? Fils et fille d'un fou, de surcroît SDF. Super pour se construire !
- Vous y pensez souvent, à vos enfants ?
- Tous les jours, j'ouvre ma valise en carton et je regarde leurs photos, je leur parle et prie pour qu'ils grandissent bien à l'abri de toute cette merde paternelle.
- Vous priez ? Vous croyez en Dieu ?

— Je crois au « Grand Voila ».

Avec douceur, je me lève et mime avec mes bras, dans un mouvement souple et précis, un grand cercle qui représente l'infini.

— « Le Grand Voila » c'est un peu un monde de l'invisible rempli d'énergies, d'anges, de spectres. Appelez-les comme vous voulez. Ils seraient en capacité de vous protéger, de vous conseiller dans des moments importants de votre vie. Les miens se sont barrés prestissimo, ils doivent être à l'étroit ici. Manque de liberté probablement... Votre service doit les faire flipper sévère...

— La liberté est une récurrente dans votre discours. Vous auriez un exemple de liberté moins mystique à me décrire ?

— La musique, par exemple. Quand j'improvise au saxophone, je pars dans des espaces infinis dans lesquels je me balade et crée un champ infini des possibles.

— Elle vous manque la musique ?

— Non, elle est morte et enterrée avec ma mère, mon frère et ma sœur. Je ne jouerai plus jamais. Je n'entends plus aucune mélodie en moi. Le vide de ma vie l'a expulsée à jamais. La musique m'a quitté définitivement et je ne veux plus y revenir, c'est du passé. Cette liberté-là est cramée, je n'ai plus rien à dire. Jamais.

— Ok vous pouvez sortir.

— Quoi ?

— Dans un premier temps, vous aurez des petites plages horaires pour vous balader autour de l'hôpital. Utilisez ce temps pour réfléchir à l'évolution de votre situation. Je vais également convoquer votre père et votre belle-mère.

Un sourire franc et large trahit ma surprise à l'écoute de cette proposition libertaire que je n'attendais pas.

— On se revoit bientôt. Belle balade à vous.

Faux départ

Elhadj m'a persuadé sans trop de difficultés de partir en Afrique. Les mystiques sénégalais feront des miracles pour apaiser mes souffrances mortuaires.

Chez Fouad, l'entente n'est plus vraiment cordiale, car je déconne à plein tube sur ces dernières semaines de partage de vie.

Je loupe des prestations audiovisuelles. J'arrive à la fin des concerts prévus pour des mariages. Je ramène à la maison des pouffiasses à 3 heures du matin pour passer du bon temps. Musique, alcool, joints et sexe, le cocktail de mes folles nuits !

Lui se lève tôt pour le boulot et commence à perdre patience avec mes excès sonores en tout genre. Durant cette période de fin de vie commune, je rassemble et prépare mes affaires petit à petit. Là où je vais, je n'ai besoin que du strict minimum. Je laisse à Fouad, mes disques, mes vinyles, mon ordinateur, ma chaîne stéréo, mon vélo et aussi toute la déco de cet endroit devenu notre cocon commun, table, chaises, tableaux, lithographies. C'est aussi un cadeau pour ce mec qui m'a accueilli et soutenu pendant onze mois... Il est plutôt soulagé de me voir partir.

Je me mets en tête de donner ma voiture, elle aussi fatiguée, à Elhadj. Je la charge comme un mulet de tout le nécessaire dont nous

aurons besoin pour notre long périple. Moi je prendrai ma Triumph. C'est un ami qui me l'a vendue, le modèle Bonneville, une bécane flambant neuve !

— T'inquiète, je te fais le virement dès que je touche mes cachets ! Comme nous nous connaissons depuis dix ans, il me fait confiance. Il passera environ neuf mois à essayer de me contacter par tous les moyens possibles pour récupérer son engin. Je n'ai jamais pu le payer...

Me voilà enfin libre sur mon cheval mécanique, mes saxophones solidement ancrés en bandoulière sur mes épaules. Je fends l'air en ce début du mois de mai où la chaleur écrasante n'est qu'illusion quand je roule les gaz ouverts à bloc.

Je me mets en tête, lors de la préparation de ce long périple africain, de trouver sur la route des camps de réfugiés et des orphelinats dans lesquels je pourrai jouer de la musique principalement pour les enfants. Les miens me manquent tellement qu'une sorte de transfert s'opère en moi. Je veux partager avec ces petits bouts un brin de musique pour voir apparaître sur leur visage un joli sourire d'étonnement et de joie. Je m'imagine déjà dans ces lieux de misère humaine devenir un sauveur éphémère à l'aide de mes outils musicaux. L'idée serait de me filmer lors de chaque rencontre et de communiquer sur les réseaux sociaux. J'arrive à convaincre quelques sponsors de cette aventure en moto, accompagné de mon fidèle compagnon sénégalais qui, lui, dans ma voiture pourra assurer la logistique.

— Allo, j'ai un problème. Ta voiture est en panne.

— Quoi ?

— Il y a de l'huile partout en dessous et le moteur fume.

— T'inquiète, je vais en trouver une autre pour notre long voyage. Il vaut mieux que cela arrive maintenant que dans le désert de Mauritanie !

— Mais on fait quoi de l'auto ?

— Laisse-la au bord de la route, on s'en fout !

Elhadj repartira à pied vers le camping où il loge provisoirement dans le sud de Paris. Quant à moi, je retourne chez Fouad pour terminer les préparatifs et trouver une solution de remplacement.

J'appelle mon pote Fabrice, celui qui me fait beaucoup travailler pour les soirées privées. Je sais qu'il a toujours des solutions à tout. Bingo ! Il me trouve une Fiat break chez un pote à lui garagiste. Question finance, la tirette me fournit toujours du cash, alors je ne m'inquiète pas.

Rien ne m'inquiète, je côtoie le ciel, les nuages, je flotte bercé dans mes illusions et mes désirs abstraits les plus fous. Le monde est à mes pieds. Je fonce sur ma moto.

Il me reste quand même une chose à faire avant de partir définitivement de chez Fouad et de parcourir le sol africain. Je dois finir une session du côté de Belleville dans un studio d'enregistrement. Ce titre est important pour moi, il s'agit d'un morceau sur l'histoire d'un boxeur qui veut devenir champion du monde. Le texte doit être absolument posé. La production reggae et mes arrangements de cuivres y sont à tomber ! Un petit bijou du genre qui me met en joie. « La danse du shadow ».

À la sortie de cet enregistrement, dans une nuit chaude et moite, le pugilat nocturne me tombe dessus avec ces molosses stupides et sans cerveau qui tentent de récupérer cette putain de disquette à la con. Évidemment, sur le moment, je ne comprends rien aux motivations violentes de ces raclures à la botte du FN.

Le lendemain matin, je raconte tout à Fouad. Il n'est pas disposé à m'écouter. Il est pressé d'aller au taf, mais entre deux tasses de café, il rigole franchement sur le récit que je viens de lui décrire.

— Tu sais, tu racontes tellement de trucs en ce moment que, franchement, je ne sais plus si c'est vrai. Tu es dans un tel état ! Tu ne dors quasiment plus. On dirait que tu prends de la coke 24 heures sur 24. Tu manges quand tu y penses. Tu boxes le sac de frappe

frénétiquement dans le jardin à 2 heures du mat. Tu bloques le compteur de ta bécane sur l'autoroute la nuit à plus de 220 km/h. Tu dois partir en Afrique avec l'autre grand perché et ses dreadlocks pour jouer dans des camps de réfugiés, rencontrer des mystiques pour je ne sais quelle raison obscure... Ah oui ! Soigner les deux décès que tu as pris en pleine gueule cette année, digérer le fait que ton ex t'a coupé de tes enfants ? Excuse-moi, mais redescends sur terre, arrête tes conneries ! Tu t'entends parler ? Il y a un mois, tu dis avoir discuté avec Johnny Hallyday, pris un café avec le leader de Yodelice, fait des photos avec Jean-Louis Aubert, rencontré Shan C et CharElie Couture que tu attendais devant son appart, que tu as joué dans des sessions avec Manu Dibango, Tony Allen, le batteur génial du légendaire nigérien Fela Kuti et inventeur de l'afrobeat, et là, c'est des molosses de l'Est qui te tombent soi-disant dessus ? Putain, mais je pourrais te faire une liste longue comme le bras de tout ce que tu racontes comme conneries ! Là, je n'ai pas le temps pour tes délires, j'ai un vrai boulot moi ! Tu sais, un truc où tu te lèves tous les matins pour pouvoir bouffer !

— Putain Fouad, tout est vrai dans ce que je raconte.

— Ta gueule, dégage de chez moi au plus vite, tu dis n'importe quoi, tu deviens toxique !

La porte claque violemment. Je me retrouve seul dans la cuisine, la tête embrouillée et mon café froid.

Bon, c'est vrai qu'en ce moment, je vis à plus de deux cents kilomètres heure. Je teste souvent mon cheval mécanique dans le but de savoir s'il peut tenir pour ce long périple à travers ces pays qui me font rêver.

Et pour aller encore plus vite, j'ai même attaché mon saxophone soprano sur le côté de ma selle, histoire de mieux me coucher sur mon engin puissant et gagner en pénétration horizontale. L'ivresse de la vitesse, l'adrénaline naturelle. Pas besoin de coke ! Il faut être motard pour comprendre ça.

Résultat des courses, durant une accélération nocturne au cours de laquelle je bloque la petite aiguille de mon compteur sur une ligne

droite déserte digne du circuit du Castelet, le sax mal harnaché glisse vers le pot d'échappement. L'étui et la moitié de ce bel instrument brûlent en créant une fumée dense et destructrice. Au bout d'un moment, dans une décélération à la sortie d'autoroute, mon nez perçoit cette odeur de cramé. Bordel que se passe-t-il ? Arrêt d'urgence. Je me gare, me brûle à moitié les gants qui couvrent mes mains hésitantes dans ce type d'intervention. L'incendie ne doit pas se propager au moteur encore brûlant de cette expérience de vitesse folle.

La moto, j'aime tellement ça ! Ça m'éloigne momentanément de mes problèmes de vie actuels. Encore une question de liberté.

Je me décide à porter plainte au commissariat, car je ne suis pas tranquille. Je ne comprends rien à cette violente agression qui, à mon avis, ne va pas s'arrêter là. J'écoute à nouveau leur message haineux sur mon portable. Je n'ai donc pas cauchemardé.

Je sors pour enfourcher « tonner mécanique ». Putain, qu'est-ce qui se passe ? Un petit toussotement et plus rien. Elle aussi me lâche ? La colère m'envahit. Rien ne se passe comme je le désire, j'ai l'impression qu'une force inconnue m'empêche coûte que coûte de partir faire ce voyage africain censé être rédempteur.

Confessions intimes

Sixième partie

— Bonjour. Merci de partager cette séance avec nous.

J'ai le sentiment d'être un enfant de six ans face à une directrice extrêmement sévère qui doit faire un rapport accablant sur ma situation scolaire. Je me sens tout petit et inexistant, sans aucune prise sur ma vie en déroute totale.

À 40 ans passés, mes parents partagent ce moment très désagréable pour eux, d'introspection familiale face à ma psychiatre bien décidée à faire avancer les choses pour mon cas qui me paraît désespéré.

Mon père et ma belle-mère répondront à quelques questions, mais eux-mêmes semblent perdus et mal à l'aise dans cet environnement énigmatique et à des milliers de kilomètres de leur univers.

La seule chose positive qui ressortira de cet entretien dérangeant pour nous, est qu'ils sont d'accord pour m'héberger quand je sortirai de ma prison médicale. Je ne serai donc plus un SDF. Ils ont l'intelligence et la sensibilité, malgré mes nombreuses frasques, de m'offrir le couvert et le gîte à durée indéterminée. Cette information me rassure. La rue est un univers sans pitié où l'espérance de vie dépend de ce que vous trouvez à manger et des rencontres que vous faites. Manger ou être mangé.

Mon père et ma belle-mère repartent en traversant le long couloir froid avec ses néons en fin de vie. Ils franchissent cette porte qui mène vers l'extérieur, vers la vie. Je les accompagne avec un sentiment de honte qui me colle à la peau.

De retour dans le bureau pour un petit débrief de cette entrevue...

— Pourquoi n'avez-vous pas sollicité vos parents plus tôt pour éviter la rue ?

— L'orgueil, la fierté mal placée, la honte... Je ne sais pas trop... Tout s'est enchaîné si vite. J'ai du mal à croire ce que j'ai vécu en si peu de temps. Putain, doc j'ai quoi ? Squizo ? Bi polaire ? Folie ?

— Ici, on ne pose jamais de diagnostic ferme et définitif, il faut du temps et de la patience. Mais il me semble que vous avancez ?

— J'ai l'impression que ma vie m'échappe. Qu'est-ce que je vais faire ? Intermittent du spectacle, c'est fini. J'ai trop joué au con avec mes employeurs. Et la musique me fait vomir.

— Et votre petite escapade hors du service ?

— C'était chouette ! Je suis passé par les jardins. Il y avait enfin un peu de soleil. J'ai traversé le grand parking pour aller dans le hall de l'autre hôpital, au service maternité, là où sont nés mes enfants.

— De bons souvenirs ?

— Oui. J'ai bu un café ou deux, taxé une cigarette ou deux.

— Et c'est tout ?

— J'ai eu un sentiment de peur face au monde extérieur. J'avais envie de rentrer et de me coucher dans ma piaule. C'est complètement con ! Moi qui prône mon manque de liberté tous les jours ! Je ne perçois plus le temps comme vous. Tout est différent dans ma tête. Je ne sais pas quel jour on est ? La date ? Depuis combien de temps je suis dans votre bizarrerie de service ? Bref, ça ne tourne pas très rond.

— Cela fait un mois que vous êtes ici.

— Ah ? J'aurais dit deux.

— Qu'avez-vous observé d'autre à l'extérieur ?

— J'ai observé le ballet des ambulances vers le service des

urgences. Je me demandais comment c'était à l'intérieur ? Je me suis dirigé vers le parking où un ambulancier prenait une pause-café. On a sympathisé. Je lui ai demandé de m'expliquer son métier. Je le trouvais très beau dans son uniforme bleu électrique. Il m'a ouvert la porte latérale de l'ambulance pour satisfaire ma curiosité. Franchement, j'étais loin de m'imaginer tout le matériel à l'intérieur. Le brancard jaune avec sa couverture, le matériel de premier secours, les bouteilles d'oxygène... Il y a même un siège pour surveiller le malade derrière. Il a passé du temps à m'expliquer l'utilité des machines bizarres dans les sacs posés dans l'habitacle. Un truc qui s'appelle BAVU. Il m'a montré un aspirateur à mucosités et plein de matériel énigmatique dans le cas où un patient part en couille. Il a même actionné les bleus pour me faire marrer.

— Vous avez ressenti quoi à cet instant ?

— J'aimerais bien être comme lui. Ce mec m'a parlé de son taf avec une telle fierté, un tel enthousiasme, qu'il m'a vraiment fait rêver sur le moment ! Sauvez des vies, s'occuper des faibles... tout un programme... Au bout d'un quart d'heure de visite et d'explications que je ne comprenais pas trop, car c'était quand même bien technique son truc, je lui ai demandé comment devenir ambulancier ? Il m'a expliqué qu'il fallait d'abord passer un concours pour être sélectionné dans un organisme de formation. Lui, il est allé à l'école de la Croix Rouge à Paris pour suivre un cursus de sept mois. Il faut obtenir un diplôme d'état pour exercer. Il a été formé par des médecins pour avoir la capacité d'intervenir en urgence et de gérer n'importe quelle situation. J'aimerais bien devenir ambulancier urgentiste et sauver des vies.

— Oui, c'est un beau métier, mais c'est difficile et physique... et puis pour sauver des vies. Il faut peut-être commencer par soi ? Vous ne croyez pas ? »

Ici Montreuil

Putain de bécane de merde, plus rien ne fonctionne. Je soupçonne le voisin de Fouad. Je me suis pris la tête plusieurs fois avec ce vieux connard ronchon parce qu'il estime que je pourrais garer ma moto sur un bout de trottoir au lieu d'occuper une place entière de parking, et tout ça, pour que lui puisse y mettre sa voiture de merde. L'a-t-il trafiquée ? Je ne le saurai jamais.

J'appelle un vieux copain qui dispose d'une camionnette pour la transporter et la mettre en lieu sûr. Étant donné que je n'ai toujours rien payé, j'irai rendre la belle « Triumph » quand j'aurai trouvé la panne.

Je profite de ce dépannage pour transporter mes dernières affaires encore entassées chez Fouad. Nous déposons le tout dans un grand hangar dans le sud de Paris où mon copain Fabrice me fait une petite place à côté de son matériel d'événementiels dont il se sert pour ses prestations.

J'en profite également pour récupérer une nouvelle voiture break au moteur gonflé. Le mec qui s'occupe de la vente est garagiste. C'est la voiture de son père qui était flic et est décédé récemment. Ce nouvel engin me redonne de l'espoir. Je peux entasser toutes les affaires qu'il me reste dans le grand coffre qui possède un double fond, et recouvrir le tout grâce à une immense bâche incorporée

dans l'habitable. C'est parfait, aucun piéton ne peut remarquer de l'extérieur le bordel entassé.

Je file à toute allure vers Paris, quand je remarque qu'une voiture me suit. Pour en être sûr, j'emprunte dans la circulation dense des chemins improbables. Toujours là. Il y a trois mecs à l'intérieur. Bordel, les molosses sont de retour ? Là, je ne joue plus, je dois absolument les semer. Mon cerveau imagine toutes sortes de scenarii macabres. Ma petite voix me dit « Arrête de déconner, fonce te cacher pour le moment ». Oui, mais où ? Chez Fouad c'est mort. Mon père ? Mon frère ? Un ami ? Je tente quelques coups de fil tout en roulant. J'explique l'urgence de ma situation, tout en surveillant dans mes rétroviseurs mes futurs agresseurs qui me collent au cul. La peur me traverse vraiment. Plus j'explique ma situation à qui veut bien l'entendre, plus on me raccroche au nez. Bordel, je suis seul, personne ne me croit.

J'arrive, grâce à quelques accélérations, sens interdits et deux ou trois feux brûlés par ci par là, à perdre le véhicule qui me colle au train. Porte de Montreuil, je file à vive allure par la rue de Paris dans le brouhaha ambiant de cette ville populaire. Je la connais bien, j'y ai vécu six ans. Croix de Chaveaux, puis à droite au métro, j'enquille rue Colmet l'Epinay pour me garer discrètement à l'angle du bâtiment où j'avais mon ancien appartement. D'ici, je peux voir le flux des véhicules qui parcourent les artères des petites rues. Je scrute, j'attends. Personne.

Mon cerveau se détend et je commence à réfléchir, mais je me perds dans mes souvenirs passés ici. Six ans de colocation. Je travaillais mon instrument dans un petit deux-pièces où j'ai vu défiler nombre de personnes qui ont partagé mon début de vie adulte.

Le téléphone m'extirpe de mes pensées.

— Allo, t'es où ?

— Salut mon pote, alors prêt pour l'Afrique ?

— Écoute, j'ai trouvé une petite chambre dans le nord de Paris. J'ai peut-être un boulot de jardinier chez une connaissance.

— Et notre voyage à Mboro ? Et la musique que je dois jouer dans les camps de réfugiés pour les enfants ? Ma nouvelle caisse est spacieuse, c'est parfait pour la route.

— Je sais pas, j'ai plus de thunes.

— Donne-moi l'adresse, j'arrive.

Je me retrouve dans ma première soirée d'errance dans la piaule d'Elhadj. Je suis passé à la tirette, elle donne toujours, et j'ai toujours un peu de liquide obtenu lors des soirées privées.

— Tiens, je suis plein aux as, l'argent n'est pas un problème.

Je lui donne environ 1 000 euros cash.

— Putain, je peux pas accepter. Tu vas faire comment toi ?

Je délire en prétextant que tout va bien, que j'ai mes indemnités chômage et que le spectacle que je prépare va me rapporter gros. Il me reste un peu d'herbe et nous fumons allègrement une bonne partie de la nuit. Mon cerveau a besoin de vacances. Je joue du djembé tout en lui expliquant ma course poursuite et quelques détails de mon histoire. Il rigole comme un âne, lui non plus ne me croit pas.

— Ton imagination est sans limites, tu devrais écrire un scénario !

Je n'ai plus la force de me fâcher en cette heure avancée. Sa tête avec ses grandes dreadlocks plantées fièrement qui dansent au rythme de nos fous rires et de mes tapotements sur la peau usée de cet instrument d'un autre âge, me donne l'oxygène nécessaire pour oublier momentanément ma galère de rue.

Lui aussi est séparé. Alors, on délire en se foutant de la gueule de nos ex, les engueulades interminables à savoir qui a raison qui a tort. Nous sommes loin de tout ça aujourd'hui, libres comme l'air. Je lui donne également mon alliance.

— Tiens, tu pourras la faire fondre et récolter un peu de monnaie. C'est de l'or ! »

— Arrête tes conneries, garde-la.

— Cette alliance ne représente plus rien, et puis je ne veux plus

penser à l'autre, elle m'a bien fait comprendre que je n'étais qu'une merde.

— Et tes enfants ?

— Oh eux ? Ils doivent être bien mieux avec elle, dans mon ancienne et jolie maison. Elle m'a assez bassiné pendant des années que c'était une professionnelle de la petite enfance, elle a toujours réponse à tout, donc j'imagine qu'ils auront une belle vie avec elle. Elle m'a assez dit qu'elle savait mieux que moi comment les élever. Je suis en paix avec ça. Et puis j'en ai ras le cul de me faire insulter.

— À ce point-là ?

— T'imagines même pas ! Un jour et devant mes enfants, elle a vociféré dans une de nos nombreuses prises de gueule, qu'elle préférerait me voir mort, que de vivre ce divorce, que ce serait plus simple. Aujourd'hui, la seule chose qui l'intéresse, c'est que je paye les factures et la pension alimentaire. Le reste elle s'en fout.

— Allez, ne pense plus à ça, c'est derrière toi. Trinquons à la liberté retrouvée. Mais s'il te plaît, arrête de me donner de la thune et tes affaires.

Dans cette période de début d'errance, je suis obsédé par le fait d'aider mon prochain, et de donner tout ce que je possède. Le matériel ne m'intéresse plus. Je découvrirai bien plus tard que ce processus fait partie de la dépression profonde.

Mais pour l'heure, nous remettons notre périple mystique à plus tard. Je serre fort Elhadj dans mes bras et reprends la route au volant de mon bolide, la musique de Miles Davis en boucle et dans ce crépuscule naissant qui annonce un été radieux et chaud, je trace vers Montreuil.

Putain, j'ai la dalle. Il doit être 5 heures ou 6 heures du matin. Je trouve une place dans une petite rue discrète à sens unique où je peux observer n'importe quel véhicule qui viendrait vers ma planque de pacotille. La rue est déserte et le soleil commence à pointer le bout de son nez.

Au loin, j'aperçois un groupe de personnes qui se dirige vers mon véhicule. Je me tends, je suis aux aguets comme un animal traqué. Mes poings se serrent, la peur vient alimenter ma violence qui commence à chatouiller mon corps affûté et prêt au combat.

Ils se rapprochent. Je découvre des hommes habillés de grandes djellabas. Ils passent sans même jeter un regard à l'intérieur de mon hôtel roulant. Un large sourire se dessine sur leur visage et la conversation va bon train avant la prière du matin.

Mon corps se détend instantanément. Tout se relâche enfin en moi. Une vague de fatigue embrasse mon corps. Sans réfléchir, je bascule mon siège et sombre quasi instantanément dans un rêve obscur.

La sensation de faim qui appuie lourdement sur mon estomac vient m'extirper de mon sommeil de plomb. À pied, je file au distributeur le plus proche. « Merci de contacter votre banque ». La tirette n'est plus ma copine généreuse. C'est quoi ce bordel ? On verra plus tard. Il doit y avoir un retard de versement.

Je décide d'explorer ce bout de quartier de Montreuil que je ne connais pas bien. En passant par le marché qui tire à sa fin, je subtilise discrètement un melon et quelques tomates. Ça ira bien pour aujourd'hui.

En poursuivant mon exploration des rues adjacentes, je reconnais le studio de répétitions dans lequel j'allais souvent quand j'habitais cette ville, il y a une quinzaine d'années. Reggae, jazz, funk, rap, musique électro... J'y ai pratiqué beaucoup de styles de musique ici. À l'intérieur de ces grands studios de répétition, le café y est toujours gratuit. Les larges canapés un peu défraîchis m'accueillent pour une pause durant laquelle je me remémore ces moments lointains. Mes expériences musicales résonnent encore.

— Vous avez loué un studio ?

Le jeune à l'accueil, avec sa coupe de guitariste des années 80 vêtu d'une large chemise à carreaux, ses poignets entourés de bracelets hippies en cuir, me questionne avec un large sourire sympathique.

— Non, j'attends des musiciens pour un projet en cours.

— OK, bienvenue chez nous.

J'ai envie de me poser un peu dans ce lieu tranquille. Mon deuxième café à la main, j'observe les fins de répétitions. Les musiciens se croisent et viennent discuter de leurs nombreux projets scéniques en fumant leur cigarette avec une bière à la main. Ils se donnent, pour certains, l'allure de star. Dans ce milieu, l'ego est souvent roi.

Je me mêle à un petit groupe. Les discussions vont bon train. Je sympathise avec l'un d'entre eux. Il attend son cousin rappeur qui devrait faire un carton cette année, car il est signé en major et a des propositions de collaboration avec NTM.

— Et toi alors ? Tu fais quoi ici ?

— Je cherche un local ou une résidence pour répéter mon spectacle.

— Tu joues quel style de musique ?

— Mon instrument principal est le sax, mais j'ai un set up qui me permet de me sampler en direct avec mes autres instruments, guitares, basse, EWI, percus... »

— Ah ouais, un genre d'homme-orchestre ?

— C'est ça. J'essaye également de faire de la projection vidéo pour accompagner ma musique et mes textes, grâce à mes photos. Un genre de performance pluridisciplinaire.

— Sympa ton truc ! Mais ici, les studios sont chers et se louent à l'heure.

— Je sais, mais je suis passé pour voir.

Je viens d'improviser une histoire de création artistique pour être crédible. Je refuse, à partir de maintenant, de dire la vérité sur ma situation. Personne ne croit à mon histoire de fuite avec le FN au cul, de pugilat de rue, de divorce, de décès... Bref, c'est trop gros pour être vrai.

— Tu sais, à quelques rues d'ici, il y a un endroit qui s'appelle « Ici Montreuil », je crois que ça vient d'ouvrir. Quelques artistes ont

investi les lieux. Des graphes, des peintres, des sculpteurs. Il y a même des espaces pour des startups de jeux vidéo, je crois. Tu devrais aller voir ?

— Merci pour l'info, je vais y passer.

En discutant avec ce personnage, je découvre qu'il habite un petit studio pas loin, qu'il vit des allocations familiales et de sa pension d'invalidité. Sa canne avec sa démarche chaloupée, ses lunettes noires, son bonnet rasta et ses tatouages de combat viennent compléter l'impression qu'il pourrait être un baron de la drogue. Nous découvrons que nous avons une connaissance commune.

— Nan !!! Tu connais, Vivi ?

— Oui, j'ai joué avec lui pendant au moins deux ans ! Un putain de bassiste !

— Il est comme mon frère, je connais toute sa famille. Alors, si t'as joué avec lui tu dois être un putain de musicos !

— Il va bien ?

— Oui, aux dernières nouvelles il est en tournée avec les « Nèg'marrons ». Putain, j'y crois pas que tu connaisses cet enfoiré ! »

Je me sens à l'aise dans cette nouvelle rencontre. J'intègre ce groupe multicolore. Il me présente à ses potes, qui eux me présentent à d'autres et nous finissons l'après-midi à refaire le monde dans le parc voisin du studio avec, en fond, la musique du futur rappeur star qui monopolise l'attention en se filmant avec son téléphone. Il adopte des postures improbables dignes des clips de rap US, qui ne manquent pas de nous faire marrer. Le jeu de la chambrette est de mise en cette fin d'après-midi où à l'ombre, sous un arbre vert et accueillant, nous sommes protégés d'un soleil de plomb. Je passe un moment vraiment rigolo avec ses jeunes banlieusards remplis d'espoir et en quête de gloire.

Confessions intimes

Septième partie

— J’ai entendu dire par le service que vous allez mieux. Vous avez fait tout un ramdam pour avoir accès à internet ?

— Oui, votre assistante sociale en carton ne comprend rien à mon régime d’intermittent. En plus, mon ex souhaite me mettre sous curatelle. Déjà que j’ai droit à rien ici, alors là, je toucherai le fond ! Mais je comprends son objectif, me pousser à tout prix loin de mes enfants et définitivement.

— La curatelle est faite pour les personnes sans ressources et avec de vraies difficultés pour gérer leur vie, ce qui ne me semble être votre cas, n’est-ce pas ?

— D’accord avec vous, qu’elle aille se faire foutre. Pour le moment, je focalise sur la formation dont je vous ai parlée.

— Je vous écoute.

— En insistant lourdement, l’assistante sociale, tout en me surveillant, m’a donné accès à son ordinateur. Elle me répète que je suis protégé tant que je suis chez les fous.

— Ce sont ses mots ?

— Non, mais c’est pareil. Elle comprend que dalle. Je ne vais pas passer ma vie ici ! Après je fais quoi ? Je squatte chez mes parents à rien branler ? Je vous signale que j’ai toujours l’autre sur mon dos à

me réclamer de la thune. Je dois me battre pour mes enfants, lui filer la pension et trouver une solution pour revoir mes petits. Elle doit utiliser le fait que je suis en psychiatrie pour dire à qui veut bien l'entendre qu'elle avait encore raison, que je suis un dangereux psychopathe ! Putain, je ne la supporte plus. Bref, j'ai calculé que j'avais accumulé des droits à la formation durant mes années d'intermittence. Si je constitue un dossier auprès de l'organisme rattaché à ce régime, je peux peut-être accéder au financement de l'école de la Croix-Rouge.

— Vous êtes dans une dynamique de projet, c'est plutôt très encourageant ?

— Peut-être...

— Rappelez-vous, il y a deux mois dans quel état physique et psychologique vous êtes arrivé ici.

— Un animal sauvage et blessé, voire presque mort, c'est ça que vous voulez entendre ? Arrêtez ce petit jeu, on n'en est plus là !

— Vous suivez assidûment les ateliers artistiques. Vos dessins et sculptures représentent bien votre état d'esprit d'aujourd'hui. Vous vous êtes progressivement intégré au groupe. On entend parfois raisonner dans les couloirs ou à la cantine votre rire communicatif. Certains patients me parlent de vous et de votre joie de vivre. Vous leur faites du bien sans le savoir.

— Ah bon ?

— Certains vous considèrent maintenant comme un joyeux trublion, toujours prêt à la blague potache. Ils sont étonnés de ne plus voir cet être mystérieux qui leur faisait très peur les premiers jours de votre internement.

— Le rire est un puissant psychotrope, croyez-moi.

— Vous sortez presque tous les jours en balade pour aller acheter vos M & M's, observer les ambulances et boire des cafés. Vous respectez les horaires, acceptez les échanges avec le personnel soignant. Vous avez emprunté des bouquins au surveillant principal avec qui, m'a-t-il dit, vous conversez beaucoup sur des sujets très philosophiques.

— Oh, oui ! Il est super cool ce gars avec son look rock'n roll. En plus, il adore la musique de Coltrane et les romans bien perchés qu'il me prête. En ce moment, je dévore les livres, je trouve ça bien plus stimulant que les séries débiles en salle TV. Ah, au fait, j'ai rendu la télécommande pour que les autres soient libres de mettre la chaîne qu'ils veulent.

— Je sais. Et vous avez également arrêté de racketter certains patients pour leur permettre de voir le programme télé qu'ils voulaient.

— Putain, vous étiez au courant ?! Bah, c'était juste pour obtenir des cigarettes ou des chocolats. Je ne suis pas Mesrine quand même !

— C'est le principe qui n'est pas bon.

— Oui, je sais, qui vole un œuf vole un bœuf ! Mais c'est fini ça, vous savez ? J'ai même arrêté de fumer et repris dans la cour mes exercices de shadow boxing.

— Je sais. C'est mon service, je suis au courant de tout. Votre père m'a fait parvenir votre livre, celui que vous avez écrit il y a quelques années. Je l'ai lu. Le chapitre où vous décrivez la mort de votre mère, celui où vous assistez à son dernier souffle à l'âge de six ans est très poignant et révélateur.

— Hein ?

— Les décès successifs de votre frère et de votre sœur, que vous avez vécus cette année, sont venus résonner comme un écho mal digéré à votre passé de petit garçon blessé.

— La violence que j'ai déployée cet été est peut-être aussi due au fait que mon beau-père à l'époque de mes six ans me cassait de ses mains gigantesques quand il avait trop bu ?

— Peut-être ? La réponse est en vous.

— Et le divorce de mon père et ma mère quand j'étais petit vient également en résonance, non ? C'est une sorte d'abandon que je n'ai jamais capté. C'est pour ça que je souffre autant de la cassure nette d'avec mes propres enfants, non ? Un truc qui vibre mal en moi et qui remonte ?

— Le temps est votre allié. Pour réorganiser progressivement votre histoire, les chemins sont multiples. Chaque période de vie, qu'elle soit bonne ou mauvaise, propose une opportunité si vous êtes ouverts, et dans l'acceptation pour apprendre et progresser.

— Se réparer...

Elle me connaît bien. Elle laisse un long silence qui amorce une de mes vérités dans ce processus de guérison inconsciente.

— Se confronter honnêtement, faire face à mes abîmes aux accents parfois vertigineux. Une part de moi s'est avérée très vicieuse et friande de mensonges. Cet intime aime se mettre en scène, donner une fausse image, berner aussi. Je sais maintenant que c'est de la merde. L'essentiel est ailleurs.

— C'est ça. Vous êtes déjà dans cette résilience qui vous tire vers la lumière, n'est-ce pas ? Vos abîmes comme vous dites, vous les avez visitées... Votre honnêteté envers vous-même, vous sauve progressivement de cet engluement psychique. Explorez la lumière de votre cœur, vous serez surpris.

— Possible...

— Je me suis également renseignée sur votre parcours musical très riche. J'ai même écouté certains titres sur votre site Internet. Très sympa.

— Pourquoi vous me dites tout ça ?

Cette femme que je considérais très hostile au début de nos séances est aujourd'hui pour moi comme une amie, une confidente à qui je raconte mes états d'âme. Je ne sens aucun jugement. Je me livre en toute confiance. Attentive et à l'écoute, elle m'ouvre à l'acceptation de ma noirceur. Grâce à nos nombreux échanges, et petit à petit dans un jeu au cours duquel elle m'apprivoise habilement, son esprit formé et affûté, me dirige, à mon insu, vers une nouvelle vie baignée de lumière et d'intelligence du cœur où tout y est possible.

— Il est temps de poursuivre votre vie hors de ce service. Vous avez toutes les ressources nécessaires en vous pour repartir à zéro. Voir

vos enfants régulièrement serait également très important pour la suite. Vous avez accepté qui vous étiez de manière entière et complète.

À vous de jouer, maintenant !

Que le spectacle commence

— Salut je m'appelle GregSky, je suis musicien. J'aimerais vous présenter mon projet pour une résidence dans votre lieu qui a l'air extraordinaire et idéal pour mon travail en cours.

Je découvre cet endroit immense et décoré avec goût. La porte d'entrée en bois doit faire quatre mètres de haut. Derrière, un sas avec portes à double vitrage et code de sécurité qui me projettent dans un long couloir très haut de plafond et lumineux, avec des portes en bois colorées qui m'invitent à imaginer derrière chacune d'elle un univers stimulant et créatif.

— Bonjour, je suis Laurent, le gestionnaire des lieux.

Cet homme, qui doit avoir la cinquantaine, m'accueille très poliment et avec enthousiasme. Il me présente son lieu et sa philosophie dont il est très fier.

— Dans cet ancien entrepôt de 1 000 m², nous avons développé et fabriqué sur trois étages des compartiments adaptés à tous types de projets artistiques et professionnels. Bienvenue à Ici Montreuil.

Il me fait faire le tour du proprio. À l'étage principal, je découvre une succession de pièces adaptées à chaque activité qui y est pratiquée.

— Là, tu as une petite entreprise dont l'activité est la création en 3D de tout type de sculptures. Ici, c'est l'artiste Street Art, Norbert, qui

nous fait l'honneur d'utiliser cette pièce pour la création de ses prochaines expos new-yorkaises. Regarde, il nous a donné quelques œuvres que nous avons placées dans la salle de restauration commune. Tu peux faire ton frichti tranquille le midi. Ça favorise les échanges entre les artistes et les disciplines qu'ils pratiquent. Cet endroit est un peu communautaire. Tout le monde se connaît. Là, tu as un atelier de couture d'art. De l'autre côté, c'est une startup de jeux vidéo très prometteuse. L'espace détente avec ses machines à café en libre accès. La salle lecture. À droite, tu as le pôle informatique pour te connecter quand tu veux. Viens, suis-moi au sous-sol.

Un étage plus bas, je découvre l'atelier d'art des ébénistes, des salles où l'on confectionne des décors de théâtres, des sculptures géantes et j'en passe... Ça fourmille d'artistes heureux de s'abandonner complètement à leur art. Je me sens immédiatement dans mon élément.

— Viens dans mon bureau.

J'écoute ce personnage avec attention, car cet endroit est complètement dingue. De l'extérieur, on ne peut pas se douter de ce qu'il se passe ici.

Il m'explique en détail le concept de « Ici Montreuil ».

— C'est la première manufacture solidaire et collaborative créée il y a moins d'un an. Cet établissement a pour but d'accompagner le plus de résidents possible, auto-entrepreneurs, indépendants, ex-apprenants, artisans, artistes... Lorsque nous avons élaboré l'idée d'ouvrir le site « Ici Montreuil » avec ma femme, notre envie n'était pas de créer un espace de travail uniquement. Nous souhaitions un lieu où se développe une communauté de makers, où se mêlent les savoir-faire artisanaux, artistiques et technologiques. »

— Géniale, votre idée !

— Je n'ai pas l'habitude d'accueillir des musiciens, mais ton projet de créer un spectacle où tu développes seul ton univers instrumental avec en projection tes photos, ton slam et l'expression corporelle

que tu veux y inclure, me paraît très original et créatif. Je peux peut-être t'aider, mais certaines règles doivent être suivies. Tu as des références ? Un CV ?

Sur son bureau, prône un Mac flambant neuf. Je lui donne l'adresse de mon site web.

— Ah oui, quand même ! Quatre albums, un livre. Tu as eu un partenariat avec RFI, France inter !

— Oui.

— T'as joué avec Charlelie Couture, Manu Dibango, Salif Kheita, Papa Wenba, Tony Alen, Amadou et Mariam... La liste est longue sur ton site... T'es une star !

— Disons que cela fait longtemps que je joue.

À cet instant, mon personnage se construit. Il est vrai que j'ai joué avec une kyrielle de musiciens connus, que j'ai sorti des albums, fait des tournées. Mais dans ma situation présente, je dors dans ma voiture, je me cache comme je peux des bouledogues sans cervelle du FN prêt à en découdre pour mettre la main sur la disquette. Alors, je dois absolument me mettre au vert quelque temps, et ce lieu sécurisé dans lequel j'ai repéré deux accès différents en cas d'attaque, est l'endroit parfait. Je soigne donc ma couverture et mon personnage de soi-disant star qui doit créer son spectacle.

— Je te propose la petite salle de gauche à côté de l'entrée principale. Tu ne pourras pas jouer avant 17 heures, car le son de tes instruments viendrait déranger les gens qui bossent ici en journée. »

— Pas de problème, la journée je travaillerai mes textes, la mise en scène, l'éclairage, j'utiliserai le casque audio pour la guitare. Le soir, je pourrai, si ça te va, monter le son raisonnablement entre 17 et 19 heures.

— OK, je vais te préparer le contrat pour ta résidence avec nous. Tu devras t'acquitter d'un loyer participatif de 550 € par mois. Ça te va ?

— Génial ! Merci pour ton aide et ton accueil.

— Pas de quoi. Mais je fais une exception, je n'avais pas pour

objectif d'accueillir des musiciens, mais comme nous aussi nous démarrons dans ce melting-pot artistique, pourquoi ne pas essayer de nouvelles choses... Tu pourras tester ton spectacle dans la grande salle principale, nous le présenter quand il sera prêt si tu veux ? Cela peut être sympa autour d'un verre et d'une expo de te découvrir sur scène.

— Oui, très bonne idée.

Illico presto, je décharge ma voiture de mes instruments, de mon fatras et de ma valise en carton et je m'installe dans cette pièce qui ferme à clef. Elle devient mon repère du moment.

En me baladant dans cet immense espace collaboratif, je découvre une douche dans le sous-sol et une machine à laver. Je ne me rappelle plus la dernière fois que je me suis lavé. Le peu de fringues entassées dans ma valise de Linda de Suza puent le chacal. Au top !

Je fais la rencontre de Marek, un jeune ébéniste surdoué qui fait aussi office de gardien du lieu. En échange de ce service de surveillance nocturne, il jouit d'un atelier et d'outils professionnels pour ses nombreuses créations. Nous devenons très rapidement très copains. Il adore la musique et est fasciné par l'architecture complexe de mon saxophone ténor. À son contact, je découvre l'ancre caché de ce lieu hors norme. Il me montre la sortie opposée à l'entrée principale qui se situe un étage plus bas et qui s'ouvre sur la petite rue dans laquelle ma voiture est garée.

— Tu vois, souvent le soir, tout le monde se retrouve pour discuter et fumer, car c'est interdit à l'intérieur. Les personnes sont vraiment très chouettes ici, tu verras. Le bâtiment est collé à la mosquée.

— Ah bon ?

Effectivement, je n'avais pas remarqué, l'immense porte verte en fer fermée dans le prolongement du bâtiment de « Ici Montreuil ».

— Oui, regarde, et en ce moment, c'est le ramadan. Le soir, après la dernière prière, c'est très animé dans cette petite rue. Les religieux distribuent de la nourriture à l'intérieur. Il y a foule, tu verras...

Case départ

Assis dans cette petite chambre avec cette mezzanine, une place en bois qui surplombe le petit bureau sur lequel je m'appuie, je réfléchis à ma situation. Cette petite pièce, dédiée en général aux petits enfants qui viennent passer quelques nuits pour partager avec leurs grands-parents quelques moments d'amour familial, est mon nouveau lieu de vie. La petite maison de ville tout en hauteur de mes parents dans laquelle j'ai passé mon adolescence fait ressurgir en moi un feu d'artifice de souvenirs auxquels je n'avais pas pensé depuis des années.

Après ces deux mois d'internement en psychiatrie durant lesquels les compteurs de mon cerveau sont censés être remis à zéro, je ressens un constat d'échec puissant qui taquine en permanence mon ventre. Je n'ai plus rien, à part ma valise en carton, quelques photos de mes enfants, deux trois affaires et une sensation de vide qui m'accompagne et me taraude sans cesse. Ma petite voix est elle aussi aux abonnés absents.

J'ai l'attitude d'un zombi. C'est comme si je le découvrais pour la première fois cet endroit pourtant si familier. Un décalage étrange entre le passé et le présent me tiraille. Une grande fatigue m'accompagne. La vraie réalité, pas celle que je me suis inventée, vient une fois de plus me percuter en pleine gueule. L'acceptation de mon crash de la quarantaine a du mal à passer.

Comment vais-je remonter la pente ? Comment grimper cette montagne qui se dresse et qui ressemble à l'Everest ? J'ai l'impression de déambuler sur des chemins dangereux, d'être dans un hiver rigoureux et de devoir affronter des parois vertigineuses en short et en tong.

Comment ai-je pu sombrer aussi profondément dans ma vie ? Contracter autant de dettes ? Connaître la rue, m'inventer un personnage aux frasques multiples pour survivre et finir dans un service de psychiatrie qui marque au fer rouge sur votre tête que vous êtes fou, voire dangereux ? Cet univers qui fait peur aux gens, car ils ne le connaissent pas. Ils ont l'image de la camisole et de la misère intellectuelle qui y règne. Leur référence est souvent cinématographique, « Vol au-dessus d'un nid de coucou », « Birdy »... J'ai peur du regard de ma famille sur moi et du peu de gens qui savent d'où j'arrive. Ils ne me regardent plus de la même manière, je le sens.

Avec le recul, je peux vous affirmer, à vous qui parcourez mon histoire, que je ne remercierai jamais assez mon père et ma belle maman, pour l'amour, la bienveillance et l'intelligence dont ils ont fait preuve et qu'ils ont déployée pendant cette année durant laquelle ils m'ont recueilli chez eux. Assister impuissants et subir l'explosion progressive en plein vol de l'un de ses enfants, être obligés de le récupérer brisé en mille morceaux, l'aider avec patience à se reconstruire, tout cela a dû être pour eux une épreuve très difficile, une source d'inquiétudes et d'angoisses permanentes que je suis bien incapable de mesurer encore aujourd'hui.

Je redécouvre mon père. Cet homme m'a sauvé la vie. Mon appel téléphonique juste avant ma pendaison orchestrée en spectacle. Ça aurait dû se passer, mais non. Il a répondu. Il est venu immédiatement. Souvent, il filtre ses appels, mais je ne sais pas pour quelle raison, ce jour-là, « Le Grand Voilà » lui a peut-être insufflé de répondre ? Allez comprendre...

— Si tu imagines la quantité de vaisselle que tu dois nettoyer dans

ta vie en une seule fois, tu vas vite te décourager. En revanche, si tu regardes la quantité de vaisselle que tu dois nettoyer après chaque repas, la chose devient facile et acceptable.

J'aime bien les images que mon père utilise pour m'aider à reprendre courage.

Je dois également retrouver un équilibre alimentaire, car durant mon errance j'ai perdu 20 kg, en psychiatrie l'appétit n'a pas totalement été retrouvé.

— Prends l'exemple de l'ancien temps et du train à vapeur. Si tu y mets du mauvais charbon, le moteur fonctionne mal et il avance avec beaucoup de difficultés.

Encore une image magique dont seul mon père a le secret pour me faire comprendre que je dois manger et sainement pour gravir la pente de la reconstruction.

Quand mon père est venu me récupérer en urgence dans cette maison glauque qui était en train de devenir ma tombe et dans laquelle j'avais entreposé le reste de mes affaires après m'être échappé de mon premier internement en compagnie de l'autre folle, j'ai laissé quasiment tout mon fatras, pensant le récupérer plus tard. Mes instruments, du matériel de studio d'enregistrement, des CD, des livres, des fringues et tout le bordel que j'avais pu entasser dans mon break lors de ma fuite forcée qui m'a emmenée sur les routes sinueuses de Normandie et de Bretagne. J'apprends aujourd'hui par un message vocal sur le nouveau téléphone que je viens d'acquérir, qu'il y a eu un cambriolage dans cette maison maudite et qu'il ne reste rien. J'avais déjà plus grand-chose, mais là, je tombe dans le néant matériel.

Ma belle maman, cette femme extraordinaire, qui après la mort de ma mère, m'a récupéré vers l'âge de 7 ans avec ma sœur dans sa cellule familiale recomposée avec mon père, est encore à l'avant-poste de ma reconstruction. Elle soutient sans faille ma nouvelle démarche qui doit lui paraître étrange. Celle de me faire financer

une formation pour devenir ambulancier-urgentiste. Ce métier dur et ingrat est peut-être l'opportunité pour moi d'aider de nombreuses personnes en difficulté. Peut-être une façon de me réparer ? Et puis à ce qu'il paraît le chômage n'existe pas dans cette branche, et là, j'ai besoin d'un métier qui m'apportera stabilité, équilibre pour également entamer les procédures de justice pour enfin revoir mes enfants pris en otages.

Le parcours est long pour décrocher mon diplôme d'état. Je dois constituer le dossier d'inscription à la formation. Construire également le dossier de financement auprès de l'organisme pour la prise en charge. M'inscrire au concours d'entrée et trouver une entreprise pour faire un stage obligatoire de deux mois en amont de la formation pour découvrir ce milieu si particulier.

Nous sommes en janvier, un mois de janvier glacial. Je dois tout boucler avant fin juin pour la session qui commence en septembre. Mes journées s'articulent entre la confection des dossiers, les révisions nécessaires pour passer le concours d'entrée et la recherche d'un avocat « gratuit » qui pourrait m'aider à plaider ma cause d'ancien « saltimbanque fou » qui retrouve malgré tout un projet de vie et un semblant d'équilibre grâce à l'amour déployé par sa famille.

Allah Akbar

J'ai faim, j'ai soif, j'ai mal au dos et je pue. Le soleil n'est pas encore présent dans le ciel bleu nuit azur où les étoiles rigolent de ma situation. Les vitres intérieures de mon hôtel roulant sont embuées d'une pellicule grasse et épaisse due à ma respiration nocturne. Je m'extirpe difficilement de mon habitacle. Je suis encore vêtu de mon costume de scène. Un pantalon de capoeira blanc très souple et confortable et une large chemise blanche sans bouton avec de nombreuses broderies orientales que j'ai achetée il y a quelques années en Algérie.

Hier tard dans la nuit, j'ai présenté, après la journée passée à imaginer une partie de mon spectacle dans les locaux de « Ici Montreuil », la chorégraphie pugilistique à mes nouveaux jeunes copains sur le terrain de foot de l'autre côté de la rue. J'étais là, à gesticuler dans tous les sens, à tenter de leur faire comprendre la gestuelle du shadow boxing. Parfois au ralenti, parfois avec des accélérations foudroyantes maintes fois répétées dans la salle où je pratiquais avec obsession la boxe anglaise.

— Eh ! GregSky, t'es boxeur ou musicien ?

— Un peu des deux, mec ! Je prépare mon spectacle pour une tournée mondiale. Je dois être au top de ma forme !

J'impressionne ces demi-portions dont certaines ne sont pratiquement jamais sorties de leur quartier.

— Ouais, ouais, ce mec est une star les potos ! J'ai vu son site web. Trop fort le gars !

Entre deux rounds imaginaires, sur ce petit coin de poussière, je tire une latte ou deux du « passe passe le oinj, il y a du monde sur la corde à linge » et je me galvanise de ce statut de vedette. Tous leurs regards conquis sont pointés sur moi. J'en rajoute trois tonnes, je sur-joue mon personnage qui est en train de se façonner en accéléré, je glisse vers une nouvelle identité pour fuir et enterrer ma bien triste réalité.

Cette soirée improvisée se termine en battle de rap. Évidemment, je choisis chirurgicalement le moment où je vais tous les tuer artistiquement, grâce à mes mots cinglants et mon corps affûté. Leur pote rappeur, future star en devenir, se prend une baffe de langage imagé. Je branche mon petit iPod sur la barre de son qu'ils utilisent pour écouter leur merde, je slame, je rappe, je chante, je scat et j'accélère mes phrases à loisir façon ragga. Je suis survolté ! Les mots s'enchaînent avec fluidité et maîtrise, habité, possédé comme jamais par une force intérieure qui s'invite par moment, prend possession de mon corps et me pousse à extérioriser le meilleur comme le pire. Cela fait vingt ans que je baigne également dans cette culture urbaine... Pour la plupart, ils n'ont pas la vraie culture du rap. Ils sont trop jeunes, ils ne connaissent pas les fabuleux musiciens qui se sont fait sampler pour alimenter la machine à tubes et à billets.

— Putain ! Mais t'es qui toi ?

J'ai capté en trois minutes l'attention générale. Le jeu de la chambrette et le brouhaha ambiant se sont tus. Leur étonnement et leur respect se lient sur leur visage encore poupon pour certains. J'ai effectué cette courte performance en me positionnant sous la lumière jaune orangé du seul réverbère encore en marche et qui délimite de façon claire et efficace mon espace scénique. Ma tenue

blanche et flamboyante se révèle magique et hors du temps dans ce halo de lumière chaude. Je tourne, je virevolte, j'enchaîne les frappes, l'air se fend, j'accélère au maximum mes mouvements, j'utilise ma respiration pour souligner le beat que crache l'enceinte, et puis, comme par enchantement, je recommence ces mêmes mouvements au ralenti, le plus doucement possible. Le temps visuel se fige. De ma bouche sortent des textes appris par cœur il y a des années. Je déroule avec fluidité et mélange les styles dans mon combat verbal. Je les mets tous, KO au premier round !

— Comment tu défonces ta race ! Et tous tes mouvements à la Mohammed Ali, putain c'est fort ! Et le truc au ralenti, putain j'étais dans un clip sa mère !

— T'inquiète, Oxmo c'est mon pote et je bouffe régulièrement avec Joe Star et sa clique ! Et pour la boxe, j'ai servi de sparing à de futurs champions du monde. Là, c'est juste un passage de mon spectacle que je crée en ce moment dans mon atelier et mes bureaux là-bas, à « Ici Montreuil » ».

Momo, le p'tit gros de la bande, m'offre un joint de ganja. Sa mâchoire est encore en bas et l'étonnement dans ses yeux se lit encore quand il vient me trouver.

— Ah ouais, ok, je capte mieux maintenant, t'es un vrai pro. Un genre de sportif, musicien, tchatcheur. Tu les fais pas tes quarante piges, et comment tu bouges ton boule en cadence, putain, ça m'a tué ! Avec mon cul chocobon, si j'essaye de faire la même, c'est direct le Djamel Comedy. Je crois que tu viens de renvoyer MC gros naze à son Becherel de CM2 ! Le gars, il est parti vexé ! Putain, j'suis sûr que tu vas finir à la télé, c'est obligé ! Sinon question « gent-ar » ça palpe ?

— Ça dépend où t'es programmé pour ton spectacle et le nombre de dates. Mais oui, parfois, j'suis plein aux as. Là, j'attends une réponse de mon agent pour des dates à New York.

— Ah ouais, quand même les US ! Bordel, ça claque, ton taf !

Plus c'est gros plus ça passe ! Mon ego se gonfle et se nourrit de ce groupe d'une quinzaine de jeunes. Ma réputation de quartier va vite faire le tour et me servir pour survivre et bouffer, mais ça, personne ne le sait, et moi-même je commence à l'oublier. Je deviens obsédé par l'idée de créer vraiment et totalement mon spectacle et de partir en tournée.

— Hé Gregsky ! Les meufs ? Elles doivent être accros à ton zozio, putain c'est sûr ! On se capte demain ? OK ?

— Ça roule ! Et merci pour ton joint, elle est bonne ta weed !

— T'inquiète, j'suis le distributeur international ici ! Chez Momo y a tout ce qu'il faut !

J'attends que le petit attroupement se disloque gentiment dans cette nuit chaude et avancée pour regagner discrètement mon hôtel en stationnement. Je m'écroule de fatigue sur la banquette arrière. Je jette un dernier coup d'œil autour de moi, histoire de voir si les connards du FN ne m'auraient pas débusqué. Personne, à part quelques piafs de nuit.

Merde, je n'ai pas mangé... Pas grave, je verrai ça demain. Là, j'suis mort.

— Salam mon frère, tu vas être en retard pour la prière.

— Hein ? Quoi ?

C'est par ce bonjour simple et très matinal, que je vais entrer par la grande porte de la mosquée de Montreuil pour ma première prière. Encore la gueule en vrac et dans un demi-réveil, mon corps fatigué se déplie gentiment hors de mon lit de fortune. Je croise ce père de famille qui suit scrupuleusement les cinq prières par jour dans ce début du mois de ramadan si important à ses yeux. Mon habit de scène blanc et brodé façon djellaba encore sur mes épaules fait probablement office de trompe-l'œil religieux. Sans poser de question, j'acquiesce du regard et le suis en silence. J'ai tellement faim que je suis prêt à tout essayer pour trouver quelque chose à me mettre sous la dent. Et puis, il paraît qu'ils distribuent de la bouffe...

— Tu fais quoi, mon frère là ?

— Bah je vais en salle de prière.

— Et tes ablutions ?

Je bascule dans un monde complètement étranger à mon vécu et à ma culture. Je développe, jour après jour, une capacité d'adaptation hors norme face à toutes les situations qui se présentent à moi. La force de persuasion dont je fais preuve et mon esprit de plus en plus aiguisé et habile à ce jeu du mensonge forcé contribuent à façonner chaque jour un peu plus mon personnage. Ma survie en dépend. Cette agilité mentale devient ma nouvelle arme. Elle s'enclenche immédiatement à chaque rencontre, comme une seconde peau, avec un naturel à faire pâlir n'importe quel acteur confirmé.

— Oui, excuse-moi. Ça fait longtemps que je n'ai pas prié, mon frère. Aide-moi à reprendre le bon chemin vers Allah le Tout-Puissant. J'aimerais reprendre à zéro mon enseignement. Je me suis égaré dans de mauvaises habitudes.

— Pas de problème, suis-moi, la salle pour les ablutions, c'est par là.

Je découvre un immense lieu avec douches et lavabos. Des petits bacs carrelés avec des robinets au-dessus se dessinent en enfilade pour compléter le tableau de cet endroit qui respire bon la propreté. Je me place immédiatement en retrait et j'observe attentivement ce petit rituel d'avant la prière. Je m'imprègne instantanément des gestes précis de mon guide improvisé.

— Tu sais mon frère, l'ablution est un rituel de purification de certaines parties du corps avant l'acte religieux. Dans l'Islam, l'eau est utilisée pour se purifier. Tu n'as pas appris ça dans ta précédente mosquée ? C'est pourtant le b.a.-ba...

— Si, bien sûr, mais ce matin, je ne suis pas dans mon assiette.

Je redouble d'énergie à me laver les pieds, les mains, le visage. J'en profite pour boire, car ma gorge est sèche. Je comble momentanément par ce liquide providentiel, la faim qui me tiraille toujours. J'observe méfiant du coin de l'œil ce qu'il se passe autour

de moi. Même si je suis cet artiste génial qui part en tournée bientôt à New York, je reste un animal traqué qui a la dalle, et là, je suis en terrain miné, dans un univers que je considère comme hostile. Je ne connais rien à toutes ces « musuleries » et mon objectif reste la cantine que j'ai aperçue en entrant par la grande porte sur la gauche où s'affairent en ce moment même les frères pour le repas d'après prière du soir.

Pour ma grande première face à Allah, je me positionne sur la ligne humaine de fond. Je peux ainsi imiter et jouer au musulman aguerri à cette pratique énigmatique. Tous mes nouveaux frères spirituels debout et en ligne parfaite attendent droit comme des « i » la fin du chant envoûtant et majestueux qui annonce le début du prêche.

L'imam prend place face à nous. À cette heure-ci, pour la première de la journée, ce sont les religieux les plus fervents qui sont présents. Nous devons être une vingtaine, pas plus. Je découvrirai plus tard que la dernière prière de la journée fait salle comble. Environ deux cents personnes, voire plus certain jour, remplissent ce lieu chargé de spiritualité et source d'apaisement. Instantanément, au son de cette langue gutturale qui vient chatouiller mes oreilles de musicien, je ressens une profonde sérénité.

Il y a cinq prières canoniques. La première, à l'aube, s'appelle : « Fajr ». Au milieu de la journée, lorsque le soleil est à son zénith, il y a « Dhuhr ». Au milieu de l'après-midi « Asr ». Et pour finir, au crépuscule « Maghreb ».

Pour commencer, je me tiens droit comme les autres. Mon dos ne doit pas être voûté, mais aussi droit que possible, par respect. Ma tête, dans le prolongement horizontal de la partie supérieure de mon corps. À ce moment, mon ventre crie famine. Je garde cette position le temps de prononcer trois fois une formule pieuse, que je reprends de façon phonétique en copiant sur mes frères hyper concentrés et attentifs à leur spiritualité intérieure. Puis, avec un petit temps de retard et maladroitement pour ce début de prière, car je zieute

discrètement les autres et essaye de m'imprégner rapidement des mêmes gestes, je me mets à genoux en plongeant vers le sol, mes mains ouvertes, paumes contre terre en disant « Allahah Akbar ». Le front posé au sol, toujours dans la même position appelée « Soujoud », je dis trois fois « Soubhana rabbiya Lala » ce qui veut dire « Gloire à mon Seigneur l'exalté ». Putain tout un programme...

Cette gymnastique matinale, comme une étrange chorégraphie de nos corps à l'unisson va se reproduire plusieurs fois. Debout, puis à genoux face contre terre, puis se relever. Je ne comprends pas ce que je fais, je ne comprends rien, mais ma faculté d'imitation et d'adaptation fait mouche.

— Alors mon frère, ça va mieux ?

— Quelle joie de reprendre le chemin vers Allah. Je suis un peu rouillé, mais ça fait du bien. Tu peux m'éclairer sur certains points que j'aimerais approfondir ?

— Bien sûr mon frère ! Nous allons partager la lecture du coran.

Merde, je vais devoir attendre ce soir pour bouffer ? Pas grave, je trouverai plus tard une solution pour rassasier mon estomac endolori.

— Et s'il te plaît, pour les prochaines prières, mets une vraie djellaba.

7 bis

Le 7 bis est le numéro de la maison de ville de mon père et son épouse. Après mon internement, ma petite chambre devient ma coque de noix sur laquelle je dois traverser l'océan de ma nouvelle vie pour atteindre une terre promise qui me paraît lointaine et énigmatique. Durant ces premières semaines, je dois faire face à la tempête. Ne plus fuir, se reconstruire.

Je me retrouve assis, tous les matins, face au bureau en bois installé sous la mezzanine, une place, à essayer d'organiser les différents projets administratifs qui me permettront peut-être de regagner une autonomie d'adulte. C'est le bordel dans ma tête. Par où commencer ? J'ai l'impression de tirer un sac tellement rempli de casseroles lourdes et sales, qu'au début je chiale en cachette comme un môme de cinq ans.

Une profonde honte m'envahit souvent et me paralyse. Les photos de mes enfants sont sorties de la valise en carton. Elles sont en ligne de mire permanente, accrochées au mur, collées à mon petit espace de travail. Comment vais-je pouvoir les retrouver ? Ma psychiatre m'avait pourtant indiqué que de les revoir régulièrement participerait activement à ma reconstruction. Mais rien y fait, l'autre en face ne veut rien entendre. Je suis un homme dangereux et

embrigadé dans la religion musulmane. J'entends encore sa voix autoritaire au téléphone me dire « Passe par la justice, seul un juge pourra décider de ton pauvre sort. T'as intérêt à montrer patte blanche, mais vu dans la merde où tu te trouves, t'es pas prêt de les revoir tes mômes ! ».

Mon père m'aide à mettre en ordre les papiers qu'il me reste. Nous constituons des dossiers datés pour y voir plus clair. J'ai contracté des dettes liées à des achats de matériel de musique, des contraventions eues lors de mon périple breton pleuvent encore dans la boîte aux lettres de mes parents, mon compte en banque est en négatif... Je me demande comment solliciter une audience sans avocat pour avoir un droit de visite pour mes gosses... Comment obtenir le RSA ? Je dois aussi refaire une carte d'identité, puisque j'ai déposé la mienne chez un pompiste en gage de bonne foi pour un plein d'essence lorsque je parcourais les routes bretonnes à fuir les abrutis du FN toujours à mes trousses. Toutes ces démarches administratives nombreuses peuvent sembler simples, mais dans mon cas, le retour à la vie dite « normale » est une épreuve violente. Réapprendre à réfléchir correctement, se concentrer par étape et prioriser les actions urgentes, tout cela me paralyse. Vite un cacheton, vite, vite... Le doc m'a prescrit un traitement à la sortie d'hôpital, un cocktail pour mes nombreuses angoisses et des anti-dépresseurs qui m'aideront, selon ses dires, à ne plus côtoyer le royaume de ma noirceur.

Surtout ne pas se laisser envahir par l'angoisse de toutes ces tâches à accomplir. Ne pas se noyer dans la spirale de mon échec cuisant, que je compare souvent au siphon des chiottes où je flotte comme une crotte molle, avec la peur au ventre que quelqu'un vienne appuyer sur le bouton qui déclencherait une aspiration immédiate et où je me noierais instantanément dans les égouts de ma triste vie sans avenir. Putain, je ne verrai jamais le bout tunnel ! J'ai accumulé tellement de merde, que j'en suis devenu une, molle, puante et je surnage avec difficulté dans les eaux usées de ma vie brisée.

Djellaba système

J'ai la tête dans le cul. Hier soir a été une soirée arrosée à un alcool local dont je ne me souviens même plus du nom roumain. Le soir, après la dernière prière et mon repas bien garni chez les frères d'à côté, je retourne me faire enfermer discrètement et à l'insu du patron, dans ce lieu gigantesque, « Ici Montreuil », où je m'affaire à la création de mon spectacle international toute la journée. J'en ai plein le dos de mon hôtel roulant ! Et puis, je dois faire gaffe, car entre les gens de la mosquée, les résidents de « Ici Montreuil » et ma notoriété de quartier grandissante, il ne faudrait pas que quelqu'un découvre mes habitudes nocturnes.

En déambulant pour trouver mon lit de fortune, je tombe sur une pièce au sous-sol où des rires étouffés attirent mon attention. En ouvrant la lourde porte en bois, huit Roumains en slip et tee-shirt m'accueillent d'un large sourire franc et sympathique dans un espace qui doit faire 25 m². Une petite table, quatre chaises en fin de vie, des réchauds, des sacs un peu partout et des lits superposés habillent cet espace qui ressemble à la cabine d'un navire en fuite.

— Salut, les gars, je pensais être seul ! Mais vous avez le droit de squatter ici ?

Le plus grand parle un français approximatif avec un accent à couper au couteau, mais on se comprend très bien.

— Cet arrangement, en échange de travail.

Je vais passer ce début de soirée avec cette bande de copains assis autour de leur petite table à découvrir l'alcool artisanal roumain qu'ils fabriquent chez eux au fond du jardin dans leur région natale, la Transylvanie.

— L'alcool de Dracula ? J'veais pas me transformer en chauve-souris ?

Autour de l'élixir des Carpates, nous parlons de nos histoires de vie respective. Vlad, le plus costaud de tous, joue au traducteur maladroit pour ses amis qui ne pipent pas un mot de français, mais qui rigolent comme des ânes joyeux quand ils tentent de répéter certaines de mes phrases. Je m'essaye également au roumain, le fou rire redouble. Je découvre au fil de nos conversations, mélange de mots et de mimes qui renforcent nos crises de rires déjà bien présentes, qu'ils sont ici pour fabriquer sur mesure les espaces de travail en bois qui servent aux artistes ou aux petites entreprises qui s'installent pour développer leur activité, dans cet immense lieu modulable. Ils ne sont pas rémunérés, mais peuvent squatter et utiliser la douche, la machine à laver et les chiottes. Ils sont menuisiers de formation. Habituellement, ils fabriquent des roulottes en Roumanie et les importent dans les pays européens pour les vendre ou les louer pour des gîtes de vacances, des cirques, des particuliers. Ils s'adaptent à la demande. Cette année, leurs roulottes sont coincées à une frontière pour je ne sais quel problème administratif. Alors, en attendant que les choses se débloquent, ils sont venus ici pour quelques chantiers au black sur la capitale. Évidemment ils se font discrets, car leurs papiers ne sont pas en règle.

— Toi alors ? Tu fais quoi ? Reprends carburant roumain « Tuica », bon pour toi !

Entre deux verres que nous partageons comme de vieux amis de longue date, j'essaye de décrire la teneur de mon spectacle en préparation. À part se foutre de ma gueule gentiment, la plupart ne comprennent rien. Vlad tente de traduire mes propos en expliquant

mon processus de création, explique que j'écris des textes de poésie que je pose sur ma musique et que je sample ensuite en direct, qu'il y a des passages chantés, d'autres où je danse le shadow boxing. J'ajoute que mon intention est de projeter des vidéos en guise de décors sur le fond de scène, et des photos qui apporteront un visuel lumineux en rapport avec le morceau que j'interpréterai. Bref, avec la traduction de Vlad et mes mimiques de singe poète, leurs fous rires l'emportent largement sur mes explications qui deviennent de plus en plus énigmatiques pour eux.

— La Douana ! La douana ! La douana...

Ce mot est repris en cœur par toute la clique dans un éclat de rire général.

— Hein ?

— La Douana ! La douana ! La douana...

— C'est quoi, Vlad ?

— Musique traditionnelle roumaine, poétique avec mélancolie, jouée sur mélodie lente accompagnée par rythme rapide.

— Euh, non je ne connais pas. Écoute, laisse-moi cinq minutes, le temps de remonter dans ma pièce de travail, allumer les amplis, mettre mon costume de scène, positionner les lumières et je te propose un extrait de mon spectacle. Ce sera bien plus parlant !

La petite troupe transylvanienne me rejoint dans mon antre créatif. Ils prennent place en silence. Je suis debout immobile, bien ancré face à eux à demi éclairé par la lumière tamisée et douce qui blanchit mon espace scénique. Des bougies et de l'encens sont positionnés autour de mes instruments. Mon personnage habillé de blanc et lunettes noires les intrigue immédiatement. Il plane une atmosphère particulièrement spirituelle.

Vlad me parle doucement. Je ne réponds pas. Je deviens une statue intemporelle qui cultive le silence et l'intrigue. Cette ambiance mystérieuse et calme fait partie intégrante de mon jeu. Je ressens la curiosité de mon nouveau public qui un peu décontenancé face à ce changement radical de personnalité en quelques minutes.

Mon « djellaba système » fonctionne à merveille. Je maîtrise de mieux en mieux cette faculté à changer de peau ou de « djellaba » en permanence pour bouffer et survivre dans l'univers impitoyable de la rue. M'incruster chez les gens, inventer des histoires pour solutionner mes problématiques du moment devient de plus en plus naturel, et ça marche ! Sans aucune thune, je mange, je vais chez le coiffeur et j'arrive malgré tout à avoir ce qui ressemble à un toit. Un vrai caméléon !

Ce qui est étonnant dans ma situation c'est qu'à aucun moment, je ne me projette dans l'avenir. Je vis au jour le jour en ne me souciant de rien, à part adapter mon personnage en fonction de mes rencontres et des situations.

Je commence sérieusement à me persuader que je suis bien ce musicien génial qui va vendre son spectacle, sa performance, et que je suis le seul en France à développer autant de pratiques artistiques en même temps : saxophones, percussions guitares, slam, chant, danse, photos... Les caméras vont se tourner vers moi, c'est sûr ! Je vais gagner des millions et faire à tout le monde un gros doigt d'honneur avec un large sourire en guise de revanche sur ma vie meurtrie.

Mais pour ce soir, mon « Djellaba système » est au service de mon mini spectacle. Je prends cette représentation inattendue très au sérieux, car mon public est international. Il est très loin des codes habituels et si j'arrive à faire naître en eux quelque chose qui s'approcherait du merveilleux, ce serait gagné, je pourrais réellement envisager le monde à mes pieds. C'est un très bon test.

Je brise le silence rendu mystique par les nombreuses bougies disposées autour de moi et dont les petites flammes dansent au rythme de mes accords mineurs plaqués par quelques riffs de guitare doux et chaleureux. Je me sens libre et en confiance. Comme des incantations surnaturelles, ma respiration se cale sur mes accords qui tournent en boucle, mon esprit invoque des entités

voluptueuses qui planeraient au-dessus de nous et qui m'aideraient à transmettre mon message instrumental.

Je positionne ma guitare dans le dos, et par un geste souple et précis, je m'empare de mon saxophone soprano pour déchirer d'un chorus puissant toutes ses mélopées guitaristiques que je viens de créer. J'improvise un souffle saccadé dans cet instrument que je considère comme sacré. Les notes sortent comme d'une mitrailleuse bien huilée. Je m'envole et me surprends à jouer sur des touches haut placées. Je crée instantanément des tensions, des détentes, des silences, et mon corps entier vibre à l'unisson avec mes doigts positionnés sur ces petits ronds nacrés qui me permettent de varier les notes à l'infini. Je flotte dans cet espace de liberté où rien ne peut m'atteindre. Mon saxophone en bouche, je construis mon monde imaginaire, j'entends des mélodies qui me parviennent probablement d'un autre monde. Est-ce moi ? Ou suis-je encore habité ? Mon auditoire est hypnotisé.

Progressivement, je joue avec la pédale de volume de l'ampli pour changer d'instrument et d'atmosphère. Des interludes sur mes textes poétiques sont proposés, cela me permet de planter mes yeux dans chaque regard, de sonder leur âme apaisée. Je souhaite les transporter vers un moment hors du temps où nous ne faisons plus qu'un avec la musique.

Tout en récitant ma prose, mon corps bouge au ralenti pour appuyer certains mots. Ce balai gestuel prend fin avec la prise de mon saxophone ténor. Je redouble d'imagination pour tous les transporter définitivement dans mon monde, là-haut, où tout y est si beau.

Après ces vingt, trente minutes de spectacle, je redescends doucement, moi aussi, de cette expérience durant laquelle je n'ai cessé de me réinventer chaque minute. Je suis dans un état second quand je joue. La suroxygénation est un phénomène connu. Souffler de tout son être provoque souvent cet état particulier. Mais ce soir, il y a un petit quelque chose en plus. Vlad a les larmes aux yeux. Un silence étrange et dérangeant s'est installé. Il finit par être rompu

par des applaudissements nourris de compliments qui fusent en roumain.

Vlad me traduit à chaud quelques commentaires.

— Ils ont vu des anges. Toi aussi cacher tes ailes ? Toi joue de tout ton corps et bien. Première fois qu'ils entendent ça, le tuyau long en or.

— Ah ça ! Non, il n'est pas en or. C'est un saxophone soprano en cuivre.

— Merci, merci pour ton monde. Viens change-toi. C'est la tournée de Tuica !

Pendant que je coupe mes amplis et range mes instruments, derrière mon dos une voix familière m'interpelle.

— Putain Greg, il est 3 heures du mat !

— Salut, Marek, désolé je ne savais pas que tu étais là.

— Franchement, tu m'as bluffé avec tes instruments. Je comprends maintenant ce que tu fais toute la journée, enfermé dans cette pièce. T'as un putain de talent ! Vivement que tu présentes ton truc aux résidents ! Tu sais, c'est interdit de squatter la nuit ici. Les Roumains, c'est temporaire, et puis en général, ils sont hyper discrets. Le boss me demande souvent de rester. Il y a beaucoup de matos, il n'y a pas encore de veilleur de nuit et, comme tu sais, en échange de mon atelier de menuiserie qu'il me fournit gratos, je lui rends des petits services.

— Tu te fais exploiter Marek ! T'es trop gentil !

— Peut-être, mais t'inquiète, ça restera entre nous, s'il te plaît déconne pas trop, tu pourrais toi aussi te faire virer, je ne veux pas qu'il me fasse de problèmes, tu comprends ? Imagine avec ta musique si les keufs débarquent ?

— Pas de problème, j'ai capté, détend toi, il n'y a pas de keufs, allez viens trinquer avec nous ! T'as déjà goûté au breuvage des Carpates ?

— Hein ?

— Une boisson de Transylvanie que les Roumains fabriquent au

château de Dracula. Tu vas probablement te transformer en chauve-souris !

L'arbre

Je me réveille perché sur ma petite mezzanine en bois chez mes parents. Je suis toujours fatigué. Je dois dormir entre dix et douze heures par nuit. En général, je mange vers 19 h 30 seul, me couche à 20 heures pour me réveiller vers 9 heures du matin. L'hiver est très rigoureux, heureusement que mes parents m'ont ouvert leur porte durant cette période hivernale pluvieuse et sombre. J'aurais probablement fini congelé sur un bout de trottoir.

Je dois affronter ma piteuse situation. Chaque matin, dans la glace je perçois un mec que je ne reconnais plus vraiment. Une gueule cassée par la vie. Mon spectacle a définitivement refermé ses portes. La seule différence, les yeux plongés dans mon propre reflet, c'est que je ne me mens plus. Chaque jour est un combat qui me paraît sans fin. Je dois absolument y faire face avec honnêteté. Me relever comme sur un ring, retrouver ce deuxième souffle indispensable à ma survie psychologique, et me battre.

Ma belle maman, cette femme magique, me guide pas à pas dans les méandres de ma vie sans lumières. Chaque jour, elle m'impose un rythme de travail. Je me retrouve tous les matins à réviser mon concours d'entrée à l'école de la Croix Rouge, pour, peut-être, intégrer le cursus de huit mois et devenir ambulancier-urgentiste. Français, maths et lecture, des modules médicaux rythment mes

matinées froides et tristes. J'ai la désagréable impression d'avoir 14 ans et qu'elle est encore derrière mon cul à vérifier mes devoirs comme quand j'étais adolescent. Cette époque lointaine est pour moi un très mauvais souvenir. Je ne foutais rien à l'école, et ce depuis l'âge de six ans lorsque j'ai vu ma mère s'éteindre définitivement sous mes yeux. J'ai toujours été incapable de me concentrer à l'école et n'ai jamais adhéré au système de l'enseignement scolaire traditionnel. En classe, je me réfugiais dans mes pensées lointaines à imaginer des contrées joyeuses, une manière inconsciente de me protéger d'une réalité trop difficile à encaisser.

Ma scolarité a été un enchaînement catastrophique. « Cas désespéré » écrit noir sur blanc sur mon bulletin. Jusqu'à la troisième, j'ai traîné mes fonds de culotte sans vraiment savoir ce que je faisais là.

Un jour, je devais être en 3^{ème}, ma belle maman est entrée dans une rage folle, car une fois de plus je n'avais pas fait mes devoirs. L'accumulation de tous ses efforts et l'impuissance face à ce gamin fermé à toute forme d'apprentissage ont eu raison de son infinie patience. À l'époque, mon père a dû prendre le relais pour trouver une solution à mon avenir qui s'annonçait bien compliqué. Les seules matières dans lesquelles j'étais relativement à l'aise étaient le dessin, la musique et le sport. Pourquoi pas sport-étude ? Avec une moyenne générale en dessous de 5, aucun établissement ne donne suite. Eh bien, la musique ? Bof, le solfège me saoule et ce n'est pas vraiment un métier. Alors le dessin ? Là, il y a peut-être une piste... Je passe nombre de concours en cette fin de troisième, période à laquelle la réorientation est obligatoire au vu de mes piteux résultats. Estienne, Boule, Corvisart et j'en passe. Mon dossier scolaire fera toujours barrage. Je ne sais plus par quelle magie mon père trouve un internat du côté de Meaux où l'on enseigne la lettre peinte, les créations d'affiches publicitaires et les décors de cinéma au pinceau et à l'aéroggraphie, la sérigraphie, l'histoire de l'art, le

dessin technique... Je passe deux fois le concours d'entrée avec plusieurs entretiens et lettres de motivation à l'appui.

Mon père arrivera à les convaincre, je ne sais pas comment, que c'est l'endroit idéal pour que je puisse enfin m'épanouir dans un système scolaire différent. Je serai pris à l'essai, à la moindre merde je dégage au premier trimestre.

Il avait vu juste. Pour la première fois de ma vie, je grandis joyeusement dans cette campagne verdoyante et je m'épanouis pleinement dans cet enseignement qui durera trois ans. Je découvrirai également les joies et les peines de mes premiers amours, le baby-foot, le flipper, les fêtes à la bière, les joints et surtout la salle de répétitions de musique mise à notre disposition dans cet internat. J'apprends progressivement le monde de l'autonomie.

Accoudé sur mon petit bureau en repensant à ces lointaines périodes de ma vie de jeune adulte en devenir, je ne peux m'empêcher de sourire. La vie nous réserve tout un tas de surprises. Comme ce tour du monde que j'effectue dans le cadre de mon service militaire à l'âge de 20 ans dans la Marine nationale. Deux mille bonshommes à Hourtin durant mon incorporation, seulement deux mecs sont affectés sur le bâtiment qui part voguer sur les nombreuses mers du globe. Je suis de ces deux « matafs » chanceux. Je partirai découvrir le monde avec mon saxophone sous le bras. C'est dans ce périple incroyable que je commencerai ma formation atypique de saxophoniste en devenir, en jouant directement dans les clubs des pays que je découvrirai petit à petit, l'Afrique, l'Amérique latine, les USA... La pratique d'un instrument est une formidable opportunité pour rencontrer, échanger et vivre des situations savoureuses et hors des sentiers habituels du tourisme de base. Un partage se crée instantanément avec les locaux, quel que soit le pays où vous vous trouvez et même si vous ne parlez pas la langue, la magie opère.

Toujours accoudé sur mon bureau, un deuxième sourire vient éclairer mon visage pourtant sombre ces jours-ci. Ces souvenirs heureux des pays du globe parcourus éclairent un peu ma journée monotone qui s'annonce froide et pluvieuse. Et la musique ? Je ne ressens plus aucun désir. Elle est morte et enterrée pour toujours. Je ne veux plus en entendre parler, je la vomis. Moi, ce grand saxophoniste ? Une sombre merde, sans talent, et puis tout ça c'est du passé, une autre vie.

Aujourd'hui, je remonte mes manches. Je dois partir dans les méandres de l'administration pour obtenir mon RSA, déposer mes différents dossiers pour le financement de cette putain d'école d'ambulancier, trouver une avocate, régler mes problèmes de banque, de dettes, et j'en passe.

Mon père me donne un conseil précieux que je suivrai très souvent durant cette période difficile chez eux.

— Tu devrais te trouver un arbre à qui parler.

— Quoi ?

— Va marcher dans la forêt, respire, hume le vent, prends le temps de faire le point. Trouve un arbre qui te plaît et déverse tes angoisses, ta colère, tes doutes, vide ton sac qui aujourd'hui est trop lourd pour toi. Essaie, tu verras bien si ça marche ?

Tous les après-midis, je pars en balade en forêt pour écouter le son des feuilles qui s'entrechoquent. Je suis attentif au langage de la forêt et je trouve mon arbre avec qui je vais créer un monologue qui, petit à petit, va me faire vraiment du bien. J'apprends le recul, j'apprends progressivement à regarder la vie sous un autre angle. Je fais très attention dans cet exercice quotidien à être seul. Quelqu'un qui me surprendrait à converser avec mon arbre me prendrait pour un fou, un déséquilibré. C'est bon, j'ai déjà eu ma dose en psychiatrie. Donc prudence...

Les Djinns

Les Djinns sont des créatures surnaturelles dans la mythologie arabe préislamique et, plus tard, dans la théologie et mythologie islamique. En étudiant le Coran, je découvre des passages qui parlent très clairement de ces esprits malins et de leurs pouvoirs.

Depuis mon intronisation à la mosquée de Montreuil, je passe beaucoup de temps à discuter avec mes frères musulmans. Les cinq prières par jour durant ce Ramadan de début d'été, rythment mon emploi du temps décousu que je partage entre les locaux de « Ici Montreuil », où mon spectacle international prend forme, et la mosquée avec la pratique assidue de la religion.

Le manque de sommeil, la faim parfois et la paranoïa grandissante de me faire buter par les « golgoths » du FN toujours à mes trousses, nourrissent profondément mon comportement étrange qui, suivant les situations et les lieux, prend la forme d'un jeu d'acteur transformiste.

Depuis ma conversion à l'Islam qui a simplement consisté à prononcer devant témoins une formule rituelle, appelée Shahâda (témoignage) attestant qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Mohammed est son prophète, je me sens très à l'aise dans ce lieu de culte où j'y ai pris mes habitudes quotidiennes.

Je suis fasciné par le garçon qui prend le micro et qui chante chaque jour l'appel à la prière. Sa voix résonne et virevolte, dans ce lieu chargé d'une spiritualité qui me fait du bien et m'apaise dans le tourment de ma vie fantasque. Il est comme possédé par des forces mystiques qui m'hypnotisent instantanément.

Régulièrement, j'arrive en avance et me place à genoux face à lui. Je ferme les yeux et je laisse cette mélodie vocale me transporter dans des univers parallèles. Je flotte, je vole, je perçois des formes, des spectres. Je me laisse bercer par ce chant merveilleux qui touche et soigne les profondes blessures invisibles de mon âme meurtrie par ma vie. Je respire longuement et lentement, le rythme de mon cœur ralentit petit à petit. Mon corps se détend, je suis dans un état méditatif grâce auquel je lâche définitivement mon quotidien trop violent. J'entends mes frères qui respectueusement se placent en silence et attendent la fin de cet appel musical d'une spiritualité merveilleuse. Mes yeux se rouvrent doucement, le silence s'installe. Je suis prêt.

J'ai acquis et intégré toutes les bonnes pratiques et les codes de la prière. Quotidiennement je me positionne en première ligne, au plus près, je cultive cet état second qui me permet le meilleur dialogue possible avec le Tout-Puissant. Ma djellaba blanche brodée de motifs cousus au fil d'or, ma régularité aux cinq prières par jour, le partage de nourriture avec mes frères à la rupture du jeûne, ma curiosité et mon questionnement sur certaines sourates du Coran attirent la curiosité et la sympathie de nombreux religieux.

— Ta djellaba est magnifique et rare.

— Oui, elle brille de mille feux. C'est Mohamed, le coiffeur du coin de la rue Robespierre, qui me l'a offerte. J'y vais souvent pour discuter sur les écrits sacrés. En échange de mon écoute, il m'enseigne l'Islam, il me rase la tête, et me fait quelques cadeaux.

— C'est généreux de sa part.

— En ce moment, il me guide vers la voix du Soufisme.

Le terme de soufisme sert communément à désigner la mystique islamique.

— Tu comprends ?

Je suis très honoré d'être en compagnie de ce chef religieux d'un âge avancé qui m'a convié à la suite à la prière du matin. Vêtu lui aussi de blanc, son chèche parfaitement enrubanné et posé sur sa tête fait ressortir sa peau mate et ses yeux verts qui me fixent intensément. Assis en face de moi en tailleur, il joue avec son chapelet dans sa main droite pendant qu'il me parle. Le charisme qu'il dégage par ses gestes simples et sa voix douce et grave est d'une puissance incroyable. Il me capte complètement.

— Le Soufisme recouvre et masque une multitude de courants d'importance diverse, souvent divergents dans leur pratique et leur doctrine. Attention à ne pas recevoir n'importe quel enseignement de n'importe quel pratiquant. Je doute sincèrement des compétences de ton coiffeur de quartier pour l'enseignement de l'Islam. Les mosquées sont les seuls lieux où nous, les Imams, nous sommes formés pour transmettre. Ici, la seule personne qui dirige et guide la prière commune, c'est moi. Dorénavant, viens me voir.

À la suite de cette entrevue religieuse, je repars déambuler dans la rue adjacente. Il est tôt, le soleil qui brille déjà et la chaleur annoncent les prémices d'une journée bien chaude. Les portes de « Ici Montreuil » ouvrent à 9 h, il me reste au moins deux heures à tuer.

Je tombe nez à nez avec mon « Imam coiffeur ». Je me presse de lui raconter mon échange avec le chef de file de la mosquée. Mohamed rentre dans une colère folle.

— Mais tu ne te rends pas compte qu'il te recrute pour le djihad ! Tu es une cible facile, le franchouillard un peu paumé fraîchement converti ! Tu te fais retourner en deux secondes ! J'suis sûr qu'ils ont déjà ton billet d'avion pour la Syrie !

— Euh, calme-toi, t'exagères pas un peu ?

Sa colère redouble et s'accompagne de jurons en arabe.

— Tu te souviens de ton questionnement sur les Djinns, ces esprits mystiques parfois bons et parfois très sombres ?

— Euh oui.

— Ils les utilisent pour te faire perdre pied, en te disant que ces entités vont t'habiter, t'influencer te bouffer.

Je découvre une nouvelle facette imprévue de cet homme pourtant si tranquille quand je passe discuter avec lui dans son petit salon de coiffure.

— Ces intégristes, ces recruteurs de chair à canon, font déjà des incantations sur toi ! Tu bois leurs paroles, tu manges et ingurgites leurs plats préparés avec je ne sais quelles herbes hallucinogènes, pour accentuer ta chute et ta fausse compréhension de leurs Islams d'extrémiste. Bordel, réveille-toi !

Ces accusations exprimées fortement dans la rue pourtant déserte attirent Kader, un habitant du quartier qui bosse la nuit à rénover le petit café de son pote devant lequel nous nous trouvons. Il sort de son chantier, avec un large sourire, pour apaiser cette vocifération verbale qui n'a pas trop de sens pour moi.

— Doucement Mohamed, des gens dorment encore.

— Ah vous vous connaissez ?

— Salam ! Je m'appelle Kader. N'écoute pas trop ce vieux « Ro-beu ». Depuis que son fils aîné, il y a bien des années, a sauté sur une mine en Syrie pour des causes religieuses, il essaye de convertir tout le monde vers son Islam bizarre. Tu portes la djellaba de son fils ! Tu n'étais pas au courant ?

Ces deux hommes commencent à s'insulter en arabe. Mais Kader prend le dessus et le fait dégager rapidement pour retrouver une tranquillité matinale.

— Tu sais, ici tout le monde se connaît. Depuis le temps que nous squattons la France et ses petits quartiers populaires ! Mais toi, tu dénotes avec ton crâne rasé, tes yeux bleus et ta djellaba. Quant à tes allers et retours dans la rue, entre la mosquée et le bâtiment de « Ici Montreuil », les petites frappes que tu fréquentes et ta caisse qui ne bouge pas et que tu squattes parfois la nuit. Question discrétion, c'est raté !

— Ah bon ?

— Tu ne te rends pas compte que les gens aux cafés ou dans les commerces du coin, sont les mêmes qui vont prier chaque jour ! On parle ici... Le téléphone arabe, tu connais ? On parle de ce français mystique et énigmatique qui est plus musulman que les musulmans, avec son Coran sous le bras et qui, paraît-il, joue très bien d'un instrument.

Je suis décontenancé par ces propos francs et directs.

— Et toi, tu es musulman mon frère ?

— Arrête avec tes conneries de frère ! Je suis comme tout le monde, j'essaye de me démerder dans la vie. Je fais le ramadan à l'américaine, comme beaucoup.

— À l'américaine ?

— Certaines années, je suis sérieux. Je ne prie pas cinq fois par jour, mais je prie, histoire de me donner bonne conscience. C'est dans ma culture depuis toujours en Algérie. Mais durant d'autres périodes du ramadan, je fume quelques fois la journée, je bois un peu d'eau, un petit « Kawa » par-ci par-là, et le soir je picole raisonnablement. Bref, la vie quoi ! Ouais, je sais ce que tu penses... Je ne gagne pas de points... Mais Allah est grand, il comprendra !

À petits pas

Le train-train s'installe chez mes parents. En quelques mois et pas à pas, je retrouve un rythme cohérent de vie. J'arrête progressivement de prendre les médicaments qui me fatiguent constamment. Je pense avoir passé le plus gros de mon crash de vie. Place à la reconstruction.

Ma belle maman m'aide dans mes révisions quotidiennes pour le passage de ce foutu concours d'école d'ambulancier. À 40 ans passés, j'ai accepté de repartir à zéro. J'ai accepté d'avoir glissé dans une période de vie où l'enchaînement des événements a été si improbable que je garde pour moi l'histoire que je viens de vivre. Personne n'a cru à ma cavalcade avec les RG aux fesses. Personne n'a cru aux molosses du FN. Personne ne m'a cru. Ils ont dû penser à un délire schizophrène... Avec ce petit recul de vie, je le comprends. Alors, je garde pour moi tout ce bordel. Je le raconterai peut-être un jour ? Qui sait ? Pour le moment, je fais table rase du passé, et je me concentre sur le présent et l'avenir.

Je retrouve le chemin de la salle de boxe. Il y a un club que je connais bien dans la ville de mes parents. C'est le futur Champion d'Europe en titre qui s'en occupe en plus de sa carrière pro. J'avais participé à l'organisation d'une de ses réunions pugilistiques il y a quelques années.

J'aime les salles de boxe. L'atmosphère y est chaude et c'est souvent mal éclairé. La vue du ring me procure toujours une envie irrésistible de mettre les gants. Dans une salle de boxe plus ça pu, plus vous pouvez considérer que le travail effectué y est sérieux ! Je retrouve la sensation des enchaînements au sac, le rythme des rounds de trois minutes, la corde... Je ressens la mécanique de mon corps et de mon esprit fonctionner à nouveau en osmose. Un esprit sain dans un corps sain.

Mon concours d'entrée est réussi, je suis accepté ! J'obtiens également une réponse positive à la demande de financement de ma formation. Tous ces efforts administratifs et la constitution des dossiers interminables durant les mois sombres qui ont suivi la sortie de mon internement payent enfin ! Tout n'est pas réglé, mais j'ai la sensation de gravir la montagne de ma vie pas à pas, sans me préoccuper des hauteurs à atteindre. Je regarde le chemin et j'enchaîne la montée petit à petit, jour après jour, tranquillement. J'arrive aussi à percevoir le RSA. Ce n'est pas grand-chose, mais je peux de nouveau participer à la pension alimentaire de mes enfants, et demander aux organismes auprès desquels j'ai contracté des dettes de payer avec un échelonnement adapté. Les nombreuses amendes routières ont enfin cessé d'arriver dans la boîte aux lettres de mes parents. Je rencontre une avocate, qui me fera grâce de ses honoraires quand elle découvrira une partie de mon histoire. Elle me conseillera de demander audience à un Juge aux Affaires familiales pour, peut-être, revoir mes enfants. J'obtiens enfin mon stage obligatoire de deux mois pour découvrir le métier d'ambulancier. Je suis dans les temps, l'école commence en septembre.

En ce mois de mai, le soleil qui brille et les journées qui commencent à s'allonger annoncent la période estivale, durant laquelle je vais remettre le pied à l'étrier du monde du travail. La musique est toujours absente. Je ne veux plus jouer. Je ne peux

plus jouer du tout ! Pourquoi ? Je n'en sais foutre rien. Mon esprit créatif est ailleurs, peut-être mort et enterré à jamais.

Je m'essaye quand même au dessin histoire de voir. Voir quoi ? Je dessine au fusain sur une toile blanche tissée sur son cadre en bois. Un saxophoniste se matérialise petit à petit. Les cours de dessin suivis il y a longtemps raisonnent un peu encore en moi, mais rien d'extraordinaire, juste une expression libre et crayonnée en noir et blanc sans vraiment vouloir maîtriser mon geste. Je ne sais pas pourquoi, mais en ce jour de sursaut créatif, j'appose une date qui n'a rien avoir avec l'année et le jour du moment. Sans trop réfléchir à cet acte prémonitoire, j'ajoute quatre ans et signe de mon pseudo.

Le stage de découverte en ambulance est une expérience étonnante. Cette activité inconnue occupe toutes mes journées. Je découvre et j'observe les différentes pratiques et usages liés à ce métier si particulier.

Dans une ambulance, le travail fonctionne toujours en binôme. Il y a le DEA (le diplômé d'état qui a suivi une formation en école, formation que je vais suivre à la rentrée) et son auxiliaire, qui lui, a reçu une petite formation de soixante heures pour seconder et aider le diplômé d'état.

— En quoi consiste ce métier ?

— Conduire très vite avec sirène et gyrophares en action est parfois indispensable pour sauver une vie ! Mais l'ambulancier, s'il doit manier le volant avec souplesse et assurance, est plus familier des services de santé que des rallyes automobiles ! Prendre en charge les blessés, les malades, les personnes âgées ou handicapées à l'hôpital, venir chercher les patients à leur domicile... Voilà ce qui occupe nos jours et nos nuits, en semaine comme le week-end. Pas de jour férié ! On bosse cinquante heures par semaine en général ! T'es sûr que c'est ce que tu veux ? »

Je suis à bord d'une ambulance « Appel 15 » depuis quelques jours, avec une équipe chevronnée et très sympa qui me parle du métier. Ils me baladent à l'arrière de cet engin, d'un patient à l'autre. En

tant qu'observateur néophyte, je ne comprends pas toutes les implications, mais je respire à fond cette nouvelle vie et je m'imagine déjà au volant de mon bolide, la musique à fond, toutes sirènes hurlantes à venir en aide à un maximum de personnes.

— L'ambulancier peut travailler pour le compte d'une entreprise privée, d'un service d'urgences ou d'un organisme d'assistance. L'installation à son compte comme artisan est aussi possible, mais la concurrence est rude. Avec de l'expérience, tu peux accéder au poste de responsable d'un SMUR (Service Mobile d'Urgences et de Réanimations) ou d'un transport spécialisé pour les enfants. Il y a des places dans les urgences en hélicoptères aussi, mais c'est plus rare. Tu peux toujours continuer ton évolution en suivant des formations. Bref, il y a pleins de possibilités, mais t'as intérêt à être un bosseur, c'est physique et les journées sont longues.

— Bah, je vais déjà commencer par obtenir mon diplôme d'état.

— Oui. Tu verras, les nouveaux cursus ne sont pas évidents à ingurgiter. C'est intense, mais hyper intéressant surtout quand tu abordes la pratique avec les médecins formateurs des modules d'apprentissage en urgence !

Ce mec me parle chinois ! Tout est si nouveau, différent de mon ancienne vie d'intermittent du spectacle, que j'aborde les choses une par une sans trop me poser de questions. J'observe.

Durant ce stage de découverte, je fais la rencontre, dans le hall principal d'un des nombreux hôpitaux dans lesquels nous nous rendons quotidiennement, d'une femme d'âge mûr et d'une gentillesse incroyable. À l'occasion d'une pause-café, elle écoute mon étonnement sur la découverte de ce métier et l'environnement particulier qui s'y rattache. Elle sourit.

— Donc si je comprends bien, votre stage se termine bientôt. Vous faites quoi en juillet et en août ?

— Je vais essayer de trouver du travail en attendant ma rentrée scolaire.

— Vous connaissez le métier de brancardier en milieu hospitalier ?

— Non.

— Je dirige ce service. Certains de mes gars prennent leurs vacances d'été, si vous voulez, déposez-moi votre CV rapidement, j'ai besoin de bras, et vous présentez bien.

Les anges sont avec moi. Tout s'enchaîne à merveille depuis quelque temps. L'hôpital se trouve dans la ville où mes parents m'hébergent depuis six mois, je vais retrouver un salaire, quitter la honte du RSA, éponger mes dettes plus vite que prévu. Et peut-être, enfin revoir mes amours d'enfants ?

J'aime la vie, j'aime les gens, j'aime mes parents, ma famille... Le soleil brille, le ciel est bleu azur. Certaines petites portes s'ouvrent à moi. Je commence à m'aimer également et à passer progressivement à autre chose que mon échec puissant de la quarantaine.

Deux mois d'été à faire du pousse mamie, du pousse papi, de brancarder des lits, des fauteuils roulants, à accompagner des patients en salle d'opération, en radiologie, à récupérer des mamans qui viennent d'accoucher avec leur progéniture à peine éveillée à la vie, à les installer dans leur chambre, à les rassurer en attendant le papa et la famille. Je suis à l'écoute des confidences de patients de tous milieux sociaux qui se font chier dans cet univers médical aseptisé et impersonnel. Ils rêvent de rentrer chez eux, alors quand je viens les brancarder, plusieurs fois par jour pour certains, c'est la minute réconfort. Ils me parlent de tout, de rien, de leur vie, leurs angoisses, leur maladie, leurs espoirs, et j'ai toujours la petite phrase pour les faire rigoler. Je prends le temps d'être là pour eux. Entre gueule cassées on se comprend.

Mon histoire, je ne la partage avec personne, c'est du passé. Je préfère prendre toutes ses journées à la rigolade. Ma joie de vivre est communicative, un vrai blagueur même avec certains médecins que je chambre allègrement. Ils aiment ça. Leur travail est parfois très stressant, donc un peu d'humour, ça ne fait pas de mal ! Et puis,

je ne me soucie guère des conventions dues à la hiérarchie tout en leur témoignant un respect profond.

— Alors super doc, t'en as tué combien aujourd'hui ?

— Oh, juste une amputation.

— Pas grave, tu feras mieux la prochaine fois ! Au fait, j'ai appris que tu t'es fait gerber dessus aujourd'hui !

— Fais gaffe, ça glisse sévère, tu pourrais te retrouver sur ma table d'opération !

— Et l'auditorium, tu l'as vu ? Les spectateurs et les nombreuses représentations y sont tranquilles, tu verras !

— Hein ?

Son pote le légiste, me parle de la morgue qu'il me fait visiter...

Pour certains, ils me le rendent bien ces super doc. On se marre franchement par moment. J'organise des courses de brancard dans les couloirs avec des collègues bien plus jeunes que moi. On fait des paris à base de récompense gastronomique, généralement, des gâteaux et des sodas... Nous nous amusons à faire du gringue aux infirmières...

Mon sourire et ma joie de vivre ne me quittent pas dans ce travail considéré comme en bas de l'échelle, mais qui, pour moi, est la première marche salvatrice qui va me permettre de m'en sortir.

Alors je me fous royalement de mon statut et je profite de chaque jour. Je parcours les longs couloirs, les étages, les différents services, les ascenseurs souvent en panne. Je connais presque tout le monde maintenant. Le brancardier va partout et cet hôpital est devenu mon terrain de jeux quotidiens, j'en connais les moindres recoins.

La vie hospitalière m'est devenue familière, mais mon contrat d'été tire à sa fin. Le cœur un peu serré, je fais le tour pour un au revoir. Je prends le temps de remercier toutes ses femmes et ses hommes qui touchent et vivent au quotidien la misère de la santé humaine. J'ai un profond respect pour le corps hospitalier, ses auxiliaires de vie, ses personnes de l'entretien, ses secrétaires, ses radiologues, ses

infirmières, ses médecins... Bref, ma liste serait trop longue... Toutes ces personnes m'ont ouvert sur l'empathie, la gentillesse, la disponibilité, la bienveillance et le don de soi. Prendre du recul. Oublier son nombril et donner de sa personne. C'est ça le truc !

En cette rentrée de septembre tant attendue, je me retrouve dans la cour de l'école de formation d'ambulancier de la Croix Rouge de Paris. Le banlieusard que je suis s'est levé très tôt pour être à l'heure. Ma nuit a été agitée et peu réparatrice. L'angoisse de la rentrée scolaire comme en classe de sixième, je suppose ?

Il y a beaucoup de monde. Il doit y avoir d'autres formations. J'observe un peu penaud, un peu perdu face à ces grands bâtiments aux multiples entrées possibles, le grouillement des étudiants qui s'y engouffrent.

À cet instant, une vieille angoisse vient s'emparer de mon corps et de mon esprit. Un doute effroyable s'installe inexorablement, une solitude que je n'avais plus ressentie depuis un long moment.

Putain ! Mais qu'est-ce que je fous ici ?

Terrain glissant

— Alors Mohamed GreggSky, ça va aujourd'hui ?

Kader ne loupe pas une occasion de me chambrer. Depuis ma rencontre avec ce petit bonhomme d'origine algérienne à l'humour intarissable, je passe certaines de mes nuits en sa compagnie dans le petit café de son pote qu'il rénove petit à petit. Je ne dors quasiment plus.

— Pourquoi t'es toujours sur tes gardes à regarder par-dessus ton épaule ? Tu parles peu de toi ? T'es en embrouille dans le quartier ? Ce mec qui ne me connaît pas, mais qui comprend beaucoup de choses, me fait penser à Fouad, mon ancien colloc. Un peu le même style de « Robeu » marrant, toujours prêt à dégainer un large sourire communicatif.

— Tu sais, les prières, ça peut aider à se sentir mieux, mais la discussion avec un ami aussi.

— J'aime pas les Maghrébins, tous des voleurs de mobylettes !
Il éclate de rire.

Dans l'ambiance nocturne de ce café mal éclairé, où les pots de peinture traînent un peu partout, je vais avec prudence livrer un bout de mon histoire. Nous prenons place autour d'un « whisky halal ». Et comme il aime à me le rappeler, dans la pratique assidue

de son Ramadan à l'américaine, Allah comprendra !

Je me lance donc dans une version édulcorée de ma vie. Le décès coup sur coup de mon frère, de ma sœur, le divorce, la perte de mes enfants, mon projet de partir au Sénégal qui a foiré, et puis les trous du cul du FN qui veulent une putain de disquette que je n'ai plus.

— Tu vis dans un film, mon pote !

À ma grande surprise, Kader ne rejette pas la version soft que je lui sers. Même si je ne rentre pas trop dans les détails, il m'écoute et surtout il ne me juge pas.

— Et maintenant, c'est quoi ton plan ?

— Je me cache sur Montreuil. J'observe si je suis toujours suivi.

— Et tu l'es ?

— Oui. Il y a deux jours, une voiture s'est garée à cinquante mètres de la mienne. J'ai pu observer discrètement de la fenêtre du bâtiment de « Ici Montreuil » les allées et venues de deux crânes rasés qui zieutaient l'intérieur de ma caisse. Ces connards ont aussi compris qu'il y avait plusieurs accès pour sortir du lieu que je squatte en journée.

— C'est chaud ton histoire ! Mais pourquoi Montreuil ?

— J'ai habité six ans ici, et j'aime les villes populaires et métissées. Les mecs du FN font peut-être moins les malins au milieu de ce melting-pot de cultures et de couleurs ?

— Possible...

— Quoi qu'il en soit, ma stratégie pour le moment consiste à toujours être avec le plus de gens possible. Je bouge prudemment entre la mosquée où je retrouve mes nombreux frères musulmans, le bâtiment de « Ici Montreuil » où il y a également plein de résidents, et la bande de potes du quartier qui rappe et deal de l'herbe. Ils passent généralement me chercher en fin de journée. Certains sont des Africains qui font presque deux mètres de haut ! Si ces bouffons du FN m'observent et me surveillent, comme je le pense, visuellement ça calme.

Kader se cale au fond de sa chaise de bistrot usée. Comme une droite qu'il aurait reçue en pleine gueule, il digère l'information. Il

vide cul sec le reste de son « whisky halal » et remplit de nouveau son verre.

— Tu permets que je ferme la porte d'entrée à clef ?

— Vaudrait mieux !

Dans ma tête, je n'arrête pas de me dire que j'ai peut-être commis une erreur de lui raconter ma situation scabreuse ? Je ne bouge pas de ma chaise. J'attends avec anxiété son retour et me calme avec le breuvage des dieux.

— Bordel, mais je comprends pourquoi je t'ai vu boxer dans le square d'à côté avec la bande à Momo !

— Tu connais Momo ?

— Oui, chez Momo, il y a tout ce qu'il faut !

Kader se rassoit. Il n'a pas l'air effrayé, mais les traits de son visage trahissent son inquiétude.

— En fait, dans certaines situations, tu veux que ces mecs te voient, tu veux qu'ils comprennent que tu sais te battre, que tu es pote avec des dealers et des apprentis gangster ?

— C'est ça !

— Putain, je comprends maintenant ton numéro à la Mohamed Ali ! Remarque tu maîtrises. Ton agilité et ta rapidité impressionnent, c'est clair !

— Ils m'ont déjà chopé une fois ces connards à la sortie d'un studio. J'ai pu, à coups de casque de moto dans la gueule, m'échapper de justesse.

— Mais pourquoi tu n'as pas prévenu ta famille ? Tes potes ? La police ? Je sais pas moi, n'importe qui pour t'aider... ?

— J'ai essayé, mais personne ne me croit. Le truc doit être trop gros, trop farfelu, je n'en sais rien ? J'ai donc décidé de me démerder seul pour régler cette histoire à la con.

— Putain, mais comment ? S'ils veulent te choper, ils y arriveront bien à un moment ! Tu ne peux pas continuer indéfiniment à changer de groupe de personnes pour te protéger ! Tu ne peux pas être un animal traqué en permanence !

Cette discussion nocturne me fait du bien. C'est la première fois dans ma cavalcade, qu'une personne m'écoute et me croit. Je me relâche un peu. Comme dans un match de boxe, je vis la minute de récupération entre deux rounds violents, où le coach protecteur et bienveillant souffle les conseils indispensables pour regonfler son boxeur et terminer le travail.

— Mais si tu réfléchis deux minutes, tu ne penses pas créer l'effet inverse ?

— Tu parles de quoi exactement ?

— Bon, imagine cinq minutes, je suis le gars du FN chargé de récupérer la disquette ou les informations, peu importe où elles se trouvent.

— Ah ouais ! T'as trop la tête de l'emploi « Jean-Marie Kader ! »

— Arrête de faire le con ! Écoute-moi ! Je t'observe sur plusieurs jours, ok ? Qu'est-ce que je vois ? Un mec en djellaba qui fait cinq prières par jour et qui est entouré par ses frères à discuter avec ses lunettes noires dans la rue quand vos prêches sont finis. Un mec en relation avec les petites frappes du quartier qui prennent la pause du cliché du grand banditisme, et toi au milieu et à la vue de tous. Tu fais ta danse du « shadow je ne sais pas quoi... », tu boxes comme un pro et donnes l'image d'un combattant affûté. Un bâtiment avec un digicode où tu squattes en journée. Ta bagnole que tu bouges de temps en temps, mais qui reste toujours dans le quartier. Ton attitude d'animal traqué, parfois très étrange, qui surveille tout par-dessus son épaule. Tu en déduis quoi du point de vue d'un mec en charge de ta filature ?

— Que je suis un putain d'acteur à oscariser !?!

— Mais qu'il est con, c'est pas possible !

— Tu fais peur, Greg. Avec ton attitude de tête brûlée, tes relations affichées avec l'Islam, ton comportement anormal, ta fuite, ton image de combattant, tu crois pas que ces mecs-là imaginent le pire te concernant ?

— Bah, c'est sûr, dit comme ça ! Et tu penses à quoi ?

— Tu attises et entretiens l'image d'un complot imminent contre

eux. En plus, tu es censé posséder la disquette qui prouve indiscutablement qu'ils passent régulièrement à l'action pour défoncer tout ce qui n'est pas Français !

— Putain, ça va loin quand même ! C'est un angle auquel je n'avais jamais réfléchi. Je fais quoi maintenant ?

— À mon avis, tu devrais te barrer d'ici. Je dois partir dans quelques jours dans l'est de la France faire des travaux dans une ferme, viens avec moi !

— Putain Kader, t'es un amour. Je sais pas trop, je ne veux pas te foutre dans ma galère, surtout après ce que tu viens de me dire. Tu as sûrement raison, je dois les faire flipper grave les fachos !

— Abdoul Ilah ! À la tienne mon pote ! Allah comprendra !

Nous passons cette dernière nuit ensemble au milieu de ce petit café sombre et délabré. Kader, je ne le reverrai jamais. Nous vivrons ce moment complice comme de vieux amis de toujours, de vrais potes d'armée, à boire, chanter, danser au son de l'oud de cet ami improbable qui s'était bien gardé de me dire qu'il pratiquait cet instrument traditionnel depuis sa tendre enfance, quand il se trouvait encore au bord de la mer Méditerranée du côté d'Alger.

Merde, le ramadan est fini ! Comment je vais manger ? Je me suis gavé avec mes frères hier dans la grande salle commune de la mosquée pour la fête de l'Aïd El Kebir. Un délice la bouffe maghrébine.

Je m'incrute chez l'un des apprentis bandits qui vit dans un petit studio près de la mosquée. Je prétexte un souci momentané de cash pour qu'il m'offre l'hospitalité de son frigo et de ce petit endroit miteux où je dors à même le sol en compagnie des cafards qui me chatouillent durant mes courtes nuits inconfortables.

Du côté de « Ici Montreuil », ça part en couille. Le patron me réclame son dû, qu'évidemment je suis incapable de lui donner. Marek, avec qui je garde de bonnes relations, me prévient discrètement que ça chauffe dans les bureaux du boss. Lui et sa femme veulent me voir partir au plus vite, je leur fais vraiment peur.

Ils sont au courant pour ma conversion à l'Islam. Ils m'ont aussi vu squatter ma voiture. Le patron m'a également épié lors d'une séance de boxe et de corde que j'ai pratiquées à l'intérieur de sa structure alors que je pensais être seul. Marek m'explique qu'il a vraiment flippé à la vue de l'attitude méchante que je dégageais à ce moment-là !

— Tu ne lui as pas expliqué que c'était pour mon spectacle ?

— Il veut plus entendre parler de toi. T'es trop bizarre pour lui. Il m'a même demandé de couper ton accès à Internet et de ne plus te prêter mon ordinateur.

— Je comprends pourquoi il est venu me trouver en prétextant qu'il devait repeindre la salle dans laquelle se trouve mon matériel de musique, et que l'on verra où je pourrai poser tout ça après m'avoir acquitté du loyer. Il me vire petit à petit, c'est ça ?

— Oui.

— Il ne peut pas me le dire en face ce gros con ?

— Bah, la dernière fois que tu as fait entrer tes potes pour boire un café et leur faire visiter les lieux, il a bien compris que c'était la bande de dealers du quartier, même s'ils ont été sympas, à bien les regarder, ils foutent les foies ! Il a probablement peur pour son business et tout ce qu'il construit ici. Tes potes ont peut-être fait du repérage ?

Ma situation glisse encore et encore.

Dans ce petit studio, cet îlot nocturne où je partage dorénavant ma couche imaginaire avec des cafards amoureux de moi et Moussa affalé sur le seul canapé troué dont les ronflements puissants et irréguliers rythment ma réflexion d'insomniaque avéré, je sirote discrètement les compléments alimentaires liquides prescrits pour la maladie des os de « Mouss ». Et je réfléchis à la suite...

Ma Croix-Rouge

Créée par Henry Dunant, lors de la bataille de Solferino, la Croix-Rouge s'impose dès son origine comme un mouvement international d'aide et d'assistance aux victimes. La Croix-Rouge, par son action constante en faveur des victimes, et la diffusion de son éthique de tolérance et de dialogue contribue à la prévention des conflits et des tensions.

Témoin de la bataille de Solferino, le citoyen suisse, Henry Dunant, improvise des secours avec le concours des populations civiles locales. L'aide humaniste apportée aux soldats des deux camps sans discrimination est l'acte fondateur de la Croix-Rouge.

Le panneau commémoratif de ce grand homme avec sa photo d'époque où il pose fièrement tel un visionnaire, indique la date du 24 juin 1859, date de création de la Croix-Rouge.

Je suis planté au milieu de cette immense cour verdoyante à essayer de comprendre comment s'articule cet établissement. L'espace vert où je me trouve à lire l'origine historique est entouré par des bâtiments de plusieurs étages dédiés à l'enseignement et à la formation. Je vais découvrir qu'ici sont regroupés de nombreux cursus de formation bien différents. Infirmiers, cadres supérieurs dans le secteur sanitaire et social, secouristes pour des missions de

sauvetage à l'international, aides à domicile ou en milieu hospitalier... Bref, je ne vais pas faire toute la liste, car elle est longue.

Mon cursus d'apprentissage d'ambulancier urgentiste commence enfin. Après ces longs mois à constituer les différents dossiers avec l'aide précieuse de ma belle maman, à préparer ce concours d'entrée qui m'a rongé de l'intérieur quant à sa faisabilité, à parler à mon arbre lors de mes balades quotidiennes en forêt où je vidais mon sac en implorant ce conifère muet que ma vie prenne enfin un autre chemin que celui de l'échec, ça y est les dés sont jetés ! J'ai les cartes en main, je dois la jouer fine, cette partie de ma vie est décisive. Mon avenir proche en dépend.

Je découvre mes camarades de classe. Évidemment, je fais partie des plus vieux. La moyenne d'âge est de 25 ans environ. Les formateurs chevronnés nous présentent le déroulement de notre apprentissage.

— La formation conduisant au Diplôme d'État d'Ambulancier-urgentiste comporte 830 heures d'enseignement : 655 heures à l'Institut et 175 heures en stage. Elle est organisée conformément au référentiel de formation. L'enseignement en institut comprend huit modules, dispensés sous forme de cours magistraux, de travaux dirigés, de travaux de groupe et de séances d'apprentissage pratiques et gestuels. L'enseignement en stage est réalisé en milieu professionnel dans le secteur sanitaire, en établissement de santé et en entreprise de transport sanitaire et comprend quatre stages obligatoires avec évaluation et validation de la direction. Je vous préviens tout de suite, ce n'est pas un parcours de santé !

La formatrice a de l'humour !

— Il faudra également en plus des cours, mener un travail personnel chez vous pour assimiler ce programme très dense. Vous serez accompagnés et dirigés également par des médecins du SAMU pour l'apprentissage et la validation de vos modules concernant la prise en charge en urgence, et croyez-moi, ils ne font aucun cadeau !

Cette femme d'une cinquantaine d'années à l'allure militaire déroule au tableau toutes les étapes qui nous attendent. Je ne suis pas très rassuré. Assis au premier rang, mon esprit comme un flash retourne dans ces années scolaires lointaines, où mon cul usait les bancs de l'école et où j'étais incapable d'ingurgiter quelque enseignement que ce soit.

À plus de quarante ans passés, me retrouver dans cette classe, où j'ai le double d'âge des élèves, met mon corps et mon esprit dans une vibration de panique et de manque de confiance en moi. Je feuillette les bouquins d'apprentissage qu'on nous a distribués. Je n'y comprends que dalle. J'observe le jargon technique sur certaines photos, la LVA, hypoxie, hypercapnie, collapsus, BAVU, aspirateur à mucosités, MCE, le MID, les canules de Guedel, le pont de translation ou pont néerlandais... Je referme immédiatement la bible du Diplômé d'État. Bordel, mais c'est quoi ça ?! Je n'ai pas choisi de faire médecine !

— Que les choses soient claires, en général, environ 70 % des élèves obtiennent leur diplôme d'état. Il peut y avoir un rattrapage si vous avez raté un ou deux modules sur les huit, mais pas plus. Cela se fait sur les sessions d'après, et c'est payant. Notre boulot, surtout pour ceux d'entre vous qui se destinent aux interventions en urgence de jour comme de nuit avec le célèbre « Appel 15 » est que vous soyez parfaitement préparés aux situations les plus dramatiques. Vous devrez être capables de faire un bilan respiratoire, neurologique et circulatoire en moins de trois minutes, analyser la situation d'urgence et, dans le langage du médecin, lui transmettre par téléphone le bilan avec les mesures que vous aurez relevées ainsi que les informations très précises sur l'ensemble des symptômes et du comportement de la victime. Avec votre bilan correctement transmis, le médecin décidera si vous pouvez continuer à gérer la situation seul ou s'il déclenche un SAMU pour prendre le relais, car la situation devient trop grave. Des questions ?

Le silence plane, puis une main se lève.

— Mais, on n'est pas des médecins, on peut se planter sur le diagnostic en urgence ?

Un petit rictus de victoire se dessine sur le visage sévère de notre formatrice. Elle monte ses grands yeux bleus vers le ciel.

— Première intervention, première erreur. Ceci étant, c'est normal, j'ai cette question à chaque début de session. Effectivement, vous n'êtes pas médecin, l'importance des mots que vous allez utiliser est primordiale, voire même vitale, selon les cas. Seul un médecin a les compétences médicales pour poser un diagnostic. Vous, à partir de maintenant, vous utiliserez le terme : « suspicion de... ». Notre job à la Croix-Rouge française est de vous apprendre à penser et à analyser comme un médecin, faire un bilan de la situation en étant le plus professionnel et précis possible, vous devez vous imprégner et apprendre le maximum de vocabulaire médical pour vos transmissions téléphoniques vers le centre d'appel d'urgence du 15. L'objectif est la compréhension immédiate du médecin qui reçoit votre appel, et évidemment, le gain de temps. Quelques fois, cela se joue à très peu de choses, et quand la vie d'une personne en dépend il n'y a pas de place pour l'improvisation. Donc non, vous ne pouvez pas vous planter, pour répondre à votre question. C'est clair pour vous ?

Animal sauvage

Les nuages lourds et chargés d'emmerdes planent au-dessus de Montreuil. Un orage de soucis pointe le bout de son nez, prêt à déverser son liquide nauséabond sur ma situation de plus en plus scabreuse.

Un mal de dos tonitruant me tire de mon sommeil agité. Le silence règne. De ma couche imaginaire, je vois les cafards danser autour de moi. Je ne perçois que la respiration douce de Moussa qui a cessé son concert de ronflements. Question de position, je suppose. Dans cette pièce miteuse et sale, où jonchent encore les restes de mon repas liquide, les cendriers pleins de mégots puants, mon réveil est difficile. Je poursuis, malgré mon cerveau encore embrumé, ma réflexion de la veille.

Je ne peux plus passer mes journées à « Ici Montreuil ». Je me suis éclipsé discrètement avec mon matériel que j'ai entassé et camouflé dans ma voiture. Je n'ai pas l'argent pour payer mon loyer, la tirette magique s'est nourrie définitivement de ma CB. Autant ne pas faire de vagues supplémentaires dans ma vie où la tempête gronde déjà dans un tumulte de ressacs incontrôlables. La mosquée ne remplit plus mon ventre quotidiennement puisque le ramadan est terminé. Kader est parti dans l'est de la France.

Que me reste-t-il comme solution immédiate ? Ce petit logement social, dans lequel Moussa m'accueille depuis quelques nuits, ne peut me servir indéfiniment de solution. Et puis, mon costume d'artiste génial qui prépare une tournée mondiale grâce à son génie indiscutable commence à s'effriter petit à petit. Moussa est peut-être un cas social qui utilise sa maladie pour récupérer un maximum d'aides et pour ne pas bosser, mais il est loin d'être un con. Je ne vais pas pouvoir continuer avec mes histoires de retard de paiement qui bloquent mon compte en banque encore bien longtemps.

Je repense à la réflexion de Kader sur l'image et le message du « combattant de l'Islam » que je donne sans le vouloir aux trous du cul du FN qui me surveillent et tournent comme des vautours prêts à me tomber dessus à la moindre faiblesse. J'aimerais tellement que ma grande sœur soit encore en vie, pour une fois de plus, me prodiguer ses conseils justes et bienveillants. Elle et mon frère me manquent cruellement, ils sont partis si vite, si jeunes, pourquoi ? Pourquoi ma mère a dû mourir devant mes yeux à l'âge de 6 ans, faisant voler en éclat cette innocence de petit garçon sans défense face à la réalité de la grande faucheuse ? Pourquoi ce désordre dans la distribution des cartes de la mort ? Pourquoi je ne peux plus voir mes enfants ? Pourquoi l'autre s'est-elle acharnée à me faire passer pour un père maltraitant à coup de plaintes sans fondement ? Les policiers en charge de l'affaire se sont, eux aussi, acharnés à me tirer des vers du nez qui ne sont jamais sortis de mon tarin, puisque c'était des conneries inventées de toute pièce. Mais j'ai dû, une fois de plus, encaisser sans broncher. L'absence d'amour au quotidien de mes rejetons bien vivants, eux, écartèle encore plus mon entaille invisible et béante qui me terrasse un peu plus chaque jour.

Dans ce réveil douloureux, mon esprit se perd dans les méandres de l'incompréhension noire et destructrice de la mort, mes poings se referment, mon corps se tend et se nourrit instantanément, de toute cette injustice. Ma colère et ma force physique semblent décupler. Mon envie d'exploser la tête de n'importe qui s'empare de mon être

qui résonne au diapason de ma violence. Mes poings vont s'abattre avec force et rapidité sur tous mes copains de nuit qui ont fini de danser autour de moi. Ces cafards maudits cherchent une solution de repli dans une panique désordonnée. Mes marteaux de chair et d'os martèlent le sol sans relâche, aucun survivant ne sortira de cette bataille à sens unique.

— Putain Greg ! Mais tu fais quoi là ? Tu cherches à péter le plancher pour déjeuner avec la vieille d'en bas ?

Moussa, la bave encore suspendue à ses lèvres charnues, est extirpé de son sommeil profond, par le bruit lourd et sourd de mes poings ensanglantés qui s'abattent sur le sol avec une force et une détermination qui le fait flipper.

Dans cette matinée pluvieuse, je sors précipitamment et sans donner la moindre explication à Moussa encore choqué par la vue des cafards éclatés, gisants dans les tâches blafardes de mon sang qui est déjà en train de sécher sur le sol sale et poussiéreux de son appartement qui put la maladie et le désespoir.

Ma colère est telle, que je cours de toutes mes forces pour rejoindre le terrain de foot encore vide en cette heure très matinale. Je hurle, j'insulte le monde et ma vie faite d'injustices, je fais sortir le trop-plein accumulé. J'extirpe ma violence et mon désespoir par un combat de boxe imaginaire. L'air se fend sous les enchaînements maintes fois répétés à la salle. Je bouge, je tourne, je danse et j'enchaîne mes frappes pour détruire et faire taire définitivement ma propre souffrance. Ce combat contre mes propres démons se termine en injures que je vocifère à tout va, avec une sonorité d'outre-tombe. Ma gorge se déchire sous la violence des insultes projetées et vomies de ma bouche. Je finis à genoux, les poings toujours ensanglantés par mon premier round avec les cafards, blessé, meurtri, battu par ma propre souffrance que je suis incapable de comprendre à cet instant. Malgré ma défaite contre moi-même, je décide un nouveau stratagème pour faire face à ma situation. Sous la pluie qui commence à s'abattre sur ce petit coin de terre

sablonneuse, je me relève comme pour repartir au combat après ces premiers rounds mal gérés.

— Venez, bande d’enculés, venez à moi les bâtards du FN ! Rien à foutre si vous êtes trois ou quatre gorilles de 100 kg ! Je suis prêt, ma colère est affûtée comme jamais ! Je peux crever, la mort ne me fait pas peur ! La mort, je t’emmerde, tu peux venir connasse, je t’ai déjà vu la pute et j’avais 6 ans ! Hein, ça te fait marrer que je m’en souviennne quand t’es venue prendre ma mère ! Vas-y, viens la salope je suis prêt ! Tu peux gagner, je m’en branle ! J’irai boire des coups avec ma famille ! Je suis prêt, je suis prêt, je suis prêt à vous tuer tous de mes propres mains ! »

Je cherche d’un regard circulaire sous cette pluie d’été chaude qui s’intensifie, si mes assaillants n’étaient pas en train de m’épier pour mon combat final. Personne à l’horizon. Mon corps et mon esprit ont basculé définitivement dans un mode bête sauvage traquée, mais prêt à tout pour en finir. Bouffer ou se faire bouffer. En traversant ce terrain de foot devenu boueux, je reprends mon souffle. J’utilise la pluie pour me nettoyer et faire disparaître à jamais les traces de ce combat face aux fantômes de la mort.

À partir de maintenant, je vais trouver le moyen de me fondre dans le décor et à mon tour devenir le chasseur en quête de mes bourreaux.

Mon ventre d’animal blessé me rappelle que j’ai besoin de viande fraîche pour nourrir mon ambition de traque meurtrière. Je ne peux plus retourner chez Moussa, il doit me prendre pour un dingue. Je l’imagine en ce moment même à quatre pattes en train de nettoyer son sol miteux maculé du mélange de mon sang et de nombreux cafards écrasés dans la bataille. Cette vision me déclenche un fou rire incontrôlable. L’image de son vieux caleçon à fleurs bleues, mal mis, qui dévoile sa lune poilue dans une posture inconfortable, en train de frotter énergiquement, tout en vociférant contre moi des insultes improbables dont lui seul a le secret, alimente doublement mon fou rire !

Je me rappelle également cette fois où j'avais bouffé tout son stock de nutrition liquide prévu pour sa maladie. Il m'avait engueulé comme du poisson pourri et j'ai pu à cette occasion découvrir l'étendue poétique de son langage unique et fleuri.

« Pas de problème, tu as Photoshop ? » J'avais fait une fausse ordonnance puis je l'avais vieillie et mouillée comme pour faire croire à un lavage en machine. Je suis parti illico vers une pharmacie différente de la sienne pour implorer ma maladresse et l'urgence de ce traitement indispensable à mon ami actuellement alité et incapable de s'occuper de lui. D'où ma venue tel un bon samaritain. Mon baratin et sa carte vitale on fait mouche ! À nous le liquide providentiel riche en protéines.

Comme toujours, et je ne sais par quel appel mystique tourné vers l'univers, une solution inattendue s'offre à moi pour remplir mon ventre de bête sauvage affamée. Réfugié sous un abri bus pour sécher partiellement et attendre la fin de la pluie qui se déverse toujours dans les rues de Montreuil, je suis tiré de ma rêverie du cul poilu de Moussa par une dame africaine d'un certain âge qui elle aussi cherche un petit refuge au sec.

Cette jolie femme d'âge mûr, vêtue de son boubou traditionnel aux mille couleurs chatoyantes qui met en valeur son visage à la peau d'ébène, m'adresse un premier sourire éclatant. Son regard pétillant et malicieux transperce tout mon être. Ses yeux en amande dévoilent une vibration de gentillesse qui déclenche en moi un mélange de quiétude, de joie et un profond respect pour cette inconnue qui sous cette pluie battante vient prendre le rôle du soleil matinal sous notre abri de fortune.

Vautré sur le petit banc en plastique de la RATP, je me presse de me redresser et de lui laisser une place, question d'éducation. Son sourire radieux ne la quitte pas et fait office d'antidépresseur naturel.

— Merci, mon garçon, je vais faire une petite pause le temps que cette pluie cesse un peu.

Elle place ses deux gros cabas à roulette vides et usés par le temps entre nous. Elle dépose également d'un geste sur, la grosse bassine calée sur sa coiffe de tissu coloré. La pluie redouble et valse au rythme de rafales de vent qui vient éclabousser nos pieds déjà trempés.

— Tu attends le bus ?

— Non, je réfléchis à ma situation.

— Si tu étais dans mon village au Mali, l'abri bus serait un arbre protecteur propice à tes pensées.

— Et vous, où allez-vous ?

— Au marché de Bamako.

— Bamako ?

— Tu n'es pas d'ici toi !

Son sourire radieux ne la lâche pas, elle me taquine gentiment. Elle se prénomme Fatoumata.

— Je dois faire le ravitaillement pour préparer les repas au foyer. Le marché de Bamako à Montreuil est l'endroit où je trouve tous les ingrédients comme au pays.

J'imagine cet endroit comme un Français, avec des victuailles bien rangées où les marchands proposent leurs nombreux produits sur des étales bien délimitées sur une grande place en béton où d'habitude les voitures occupent les places de parking payantes. Je connais Montreuil, et de mémoire, je n'ai jamais vu un marché africain à ciel ouvert.

Fatoumata me propose la découverte de son Mali secret. La pluie s'en est allée. Nous déambulons dans certaines rues que je n'ai jamais empruntées. Après vingt minutes de marche vive, je découvre une énorme porte en bois à demi ouverte. Derrière, j'ai l'impression que toute l'Afrique s'est donnée rendez-vous tellement ça grouille de monde. En me frayant un chemin pour entrer dans la cour de cette bâtisse qui ressemble à un ancien corps de ferme, je pénètre accompagné par ma guide sur cette terre africaine. L'odeur des épices et des différents produits que je ne connais pas pénètre

puissamment mes narines. Le tohu-bohu ambiant, le mélange très sonore des dialectes que j'entends et la densité de personnes au mètre carré me projettent instantanément à Bamako.

Je vais aider Fatoumata à porter toutes ses lourdes victuailles jusqu'au foyer des Maliens. Un petit endroit discret où une seule pièce mal éclairée sert à la fois de cuisine, de cantine et de dortoir quand la nuit pointe le bout de son nez.

Les femmes présentent, vêtues de boubous improbables, nous aident à déballer les courses et s'affairent à la préparation du repas sur de grandes nattes posées à même le sol. Je suis convié à prendre place dans un coin avec les vieux pour partager un café et du pain en guise de remerciement pour mon aide. Le petit blanc aux yeux bleus et au crâne rasé dénote dans ce décor d'Afrique improvisé. Aucun Français ne s'aventure jamais ici. Le jugement premier de l'apparence physique creuse toujours le même fossé de préjugés ancrés dans notre ADN. Cette méconnaissance humaine alimente depuis la nuit des temps la peur de l'acceptation de nos différences. Mais au fond, nous sommes tous pareils, seule l'apparence de notre enveloppe charnelle diffère, le même sang rouge coule dans nos veines d'humain stupide.

Petit Papa Noël

Dans une course décidée et rapide, ses grands yeux bleus ouverts sur la vie, les bras déployés vers le ciel, comme pour attraper le monde entier, ma fille de 4 ans se jette à mon coup. Son rire enfantin et son innocence de petite fille m'enveloppent de cet amour inconditionnel que seuls les enfants de cet âge ont le secret.

Une émotion puissante traverse mon être endolori par le temps et les épreuves de la vie. Ce flot de sentiments purs dégagé par ce petit bout de moi vient ébranler ma vieille carcasse fatiguée qui tremble de ne plus savoir comment recevoir cette pureté céleste. Je respire cette étreinte avec tous mes sens éveillés au maximum de leur capacité. Je sens le goût de sa peau sous mes baisers à répétition sur son minois éclairé par la grâce, comme pour rattraper le temps. Comme un chien policier, je renifle presque frénétiquement l'odeur de ses cheveux lisses et fins. J'encercle son petit corps qui frétille comme un poisson pris au piège. Mon oreille se nourrit et enregistre le son de sa voix qui, à cet instant, déchire mes tympans avec son rire aigu et saccadé entrecoupé par des « Papa ! Papa ! ». Je la regarde de près comme pour graver à jamais dans ma mémoire ce moment que je n'attendais plus.

Mon fils de 6 ans observe la scène à une vingtaine de mètres, en retrait, accroché à la main de sa mère. Il ne sait pas trop comment

réagir à cette rencontre. À son tour, il se dirige vers moi pour ma deuxième étreinte qui comme avec sa sœur fait naître en moi un tourbillon de sentiments que seuls les papas déchirés par un divorce cruel et à charge peuvent ressentir et comprendre. Cela fait plus d'un an que je ne les avais pas respirés contre moi.

Nous nous trouvons sur la Place de la République dans la ville de mes parents où je suis toujours hébergé et où je poursuis mon cursus d'apprentissage à l'école d'ambulancier de la Croix-Rouge de Paris. Les fêtes de Noël se préparent déjà en cette fin d'un mois de novembre humide et froid. Sur cette grande place où j'ai passé un nombre d'heures incalculables à faire du roller quand j'étais adolescent, je redécouvre mes enfants heureux de partager ce petit moment dont je ne perds pas une miette. Je m'empresse d'acheter des tickets au « Carrousel Palace », le superbe manège de chevaux en bois qui trône sur cette place de centre-ville dédiée aux piétons. La superbe mécanique hippique tourne et tourne encore. Mes enfants à califourchon sur ces pur-sang de bois, montent et descendent aux rythmes des musiques d'antan.

Je ne sais pas trop pourquoi leur mère a décidé cette rencontre, elle qui s'évertue sans relâche depuis notre séparation à me faire passer pour ce que je ne suis pas, et à casser la relation paternelle à n'importe quel prix. Peut-être que ce revirement inattendu est dû à mes appels téléphoniques réguliers. Même si ceux-ci aboutissent toujours sur un répondeur, je laisse inlassablement des messages qui malheureusement ne sont jamais suivis d'appel de mes petits... C'est peut-être dû à l'insistance de mes rejetons pour revoir leur papa ? Ou alors, elle veut voir et juger de ses propres yeux le monstre effroyable qui s'en est allé faire un séjour en centre psychiatrique il y a plus d'un an ?

Quoi qu'il en soit, je goûte ce moment avec délectation comme un cadeau du ciel. Mon attention est focalisée sur ma progéniture à cheval et je fais fi au maximum de cette femme qui nous observe et scrute mes moindres gestes. À ce moment de ma vie sur ce manège

enchanté, je tourne et virevolte avec ma fille et mon fils, je suis au diapason de leur innocence, je m'imprègne des rires et de la joie qu'ils dégagent.

Ce manège nous projette tous les trois dans un univers magique où la perfection côtoie le sublime d'une relation parfaite. Nous flottons unis dans ce tourbillon d'émotions bienveillantes que nous alimentons par des blagues, des éclats de rire, des bisous, des caresses discrètes et tendres comme pour réparer l'absence insoutenable qui dure depuis trop longtemps. À cet instant précis, en compagnie de ces chevaux en bois, mon âme et mon corps, en plein réapprentissage de la vie, se délectent à nouveau de cet amour inconditionnel partagé.

Je suis loin, très loin de me douter à ce moment précis que ma prochaine étreinte paternelle n'aura lieu que dans un an et dans des circonstances dignes d'un scénario de cinéma.

Bamako Dakar

Le regard toujours posé sur le moindre passant, la moindre voiture suspecte, je déambule discrètement dans mon Afrique secrète découverte grâce à Fatoumata. Ma colère alimente ce besoin de tomber à bras raccourci et par surprise sur mes bourreaux qui, je le sens, me cherchent encore.

Le foyer malien est devenu ma cantine principale et parfois mon refuge de nuit. Mon ventre apprécie ses plats confectionnés avec soin qui aiguisent mes papilles de toutes leurs saveurs qui m'étaient inconnues.

Non loin de ce « micro-Mali », je squatte également un nouvel endroit, le 119 bis rue de Paris. Salamatan est un refuge bien connu des Sénégalais à Montreuil (disparu aujourd'hui) . On y dispense des cours de français et d'alphabétisation, des expositions d'artistes de tous horizons y sont présentées régulièrement, des repas au prix libre sont également confectionnés pour faire découvrir les saveurs culinaires de ce pays d'Afrique de l'Ouest. Mais le plus important pour moi est que ce lieu d'échange culturel dispose en sous-sol d'une salle de répétitions de musique où les rencontres vont bon train.

C'est lors d'une de ces nombreuses répétitions anarchiques que je fais la connaissance de Loufa, un jeune Sénégalais, en exil et sans papier, venu faire fortune en France grâce à son rap qu'il compte bien faire connaître. Il vit de petits boulots grâce au marché du coin. Je passe certains de mes après-midis à reformuler ses textes dans un français approximatif à travers lesquels il exprime son histoire et son exil au pays du saucisson et de la baguette. Il se met en tête d'enregistrer pour démarcher les maisons de disques sur Paris. Loufa veut absolument s'équiper d'un petit studio d'enregistrement pour être libre dans ses créations et ne plus dépendre de personnes pour graver ses chansons.

— Et toi, GregSky, avec le nombre d'albums que tu as fait, tu dois connaître du monde et savoir comment m'aider ?

À ce moment, je raconte à qui me pose la question que je suis en quête de nouvelles expériences musicales africaines pour développer mon jeu, que je pars bientôt en tournée au pays de la Téranga, et ce, dès que les contrats seront finalisés. Ce énième subterfuge reste crédible, car dans les foyers où je squatte entre Bamako et Dakar, je ne manque pas une occasion pour sortir mon saxophone et souffler quelques improvisations bien inspirées.

La musique instrumentale, et le saxophone en particulier, est un lien universel, une clef pour capter instantanément n'importe quelle personne qui est à l'écoute et prête à recevoir ma flopée de mélodies que je sculpte au fur et à mesure de la vibration profonde que je reçois de je ne sais quel monde parallèle. Je pars du principe qu'un bon musicien n'est pas celui qui est le plus fort techniquement, mais celui qui est capable de bien retranscrire, peu importe son instrument, les émotions qui le traversent. Je pense sincèrement que, nous, les musiciens, nous sommes uniquement des transmetteurs, et c'est encore plus vrai dans la musique improvisée, celle de l'instant. Vivre, partager, donner la création de l'instant.

Pour subvenir à mes besoins primaires, je vends à Loufa une partie de mon matériel de musique entassée et bien camouflée dans mon

bolide que je déplace souvent pour ne pas attirer l'attention et brouiller les pistes de ma présence en ces lieux. Je reste vigilant et sur mes gardes en permanence, les trous du cul du FN ne sont pas loin. Ces abrutis n'osent pas, pour le moment, venir me dénicher sur mes nouvelles terres africaines, trop colorées pour eux, je suppose. Je me déplace rapidement et en général de nuit, accompagné par deux grands Baye Fall aux dreadlocks mystiques. Ils sont issus du culte musulman dérivé du mouridisme.

Le mouvement Baye Fall a été fondé par Ibrahima Fall, lui-même adepte du cheikh Ahmadou Bamba. Leur engagement est total et sincère envers l'œuvre de ce dernier. Il voue une dévotion totale et une croyance absolue en Dieu et au Marabout, messenger de la parole divine. Le Baye Fall revendique un désintérêt total pour les affaires du monde et, pour cette raison, vit détaché de toutes possessions matérielles. Les Baye Fall d'origine portaient toujours un outil de type sabre, machette ou hache pour les travaux agricoles, dont ils pouvaient se servir comme arme pour se défendre. L'administration coloniale française au Sénégal, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, interdit le port d'armes blanches par crainte de leur utilisation lors de révoltes, ce qui explique le port du gourdin chez les Baye Fall d'aujourd'hui.

Mes nouveaux gardes du corps qui n'ont pas conscience que je les manipule un peu afin de déplacer ma voiture en toute sécurité, se foutent royalement des interdits du passé colonial et à leur ceinture de cuir est enroulé couteau, petite machette ou gourdin dissimulé sous leur grande tunique traditionnelle. Je suis rassuré par cet arsenal d'un autre temps. Je les embarque souvent dans mon véhicule pour me garer sur un autre spot. J'en profite également pour les véhiculer vers l'obtention de plantes nécessaires à nos échanges créatifs. Je déambule ainsi avec eux armés jusqu'au slip. Eux aussi doivent survivre dans cette jungle urbaine. Ils me font découvrir d'autres lieux bien plus discrets que Salamatan où la beuh africaine rythme le commerce illicite dans ce Montreuil secret.

Dans mes déplacements réguliers entre les différents foyers africains, je croise par hasard l'Imam de la mosquée de Montreuil.

— Alors, tu ne viens presque plus à l'appel de la prière depuis la fin du ramadan. Que se passe-t-il ?

— Oh pas d'inquiétude, je poursuis ma quête spirituelle, mais de manière plus internationale.

— De quoi me parles-tu ?

— La découverte du ramadan à l'américaine, le culte du soufisme chez les Baye Fall et leur fleur spirituelle sont à mon sens plus adaptés que vos prêches à sens unique, le Grand Voilà comprendra ! Je m'extirpe rapidement et sans autre explication. Cette rencontre brève doit paraître complètement absurde pour cet homme de Dieu qui s'évertue chaque jour à rassembler et guider ses fidèles.

Comme le mouton noir échappé de son enclos religieux, je file rejoindre mon véhicule qui à ma grande surprise ne démarre plus. Action, réaction, j'enfile ma djellaba et me pointe au garage qui par chance se trouve à vingt mètres et dans lequel j'ai repéré que certains mécanos, et peut-être même le patron, se trouvent souvent à la mosquée. À base de « Salam mon frère », « s'il te plaît mon frère », « aide-moi mon frère », « je dois me rendre en urgence au commissariat, on m'a volé mes papiers et ma CB, ma voiture ne démarre plus, je viendrai te régler plus tard, inch Allah »... Je deviens tellement crédible dans mon rôle de « Djellaba système » que les mecs viennent me dépanner sur le champ, changent la batterie, vérifient d'autres trucs de mécaniciens chevronnés et, en prime, m'offrent un thé pour patienter !

Au volant de ma break des années 80, le moteur vrombit de nouveau et je m'engage dans la circulation dense de la rue de Paris, direction l'Île de la Cité où j'ai pris l'habitude de tendre le chapeau Quai des Fleurs. Les touristes à l'écoute, souvent distraite, de mes improvisations au saxophone, me glissent quand même la petite piécette qui va me permettre de dévorer en début de soirée les nombreux mets de Bamako.

En repartant ce soir-là, je remarque encore une voiture qui me file. Putain, je suis fatigué de ce petit jeu à la con ! Dans cette période où je vis au jour le jour, avec des périodes très courtes de sommeil, à même le sol, en compagnie d'une petite partie de ces hommes et de ces femmes d'Afrique échoués dans ces refuges de fortune dans cette France qu'ils ne comprennent pas. Je navigue au gré des rencontres et je ne me soucie que de l'instant présent. Je suis incapable de me projeter, ne serait-ce qu'au lendemain.

Mes humeurs sont très changeantes, du rire aux larmes, de la colère violente au calme le plus olympien, tous ces troubles qui s'opèrent en moi et au quotidien auraient dû alerter quelqu'un. Sauf que je ne reste jamais très longtemps avec la même personne, je bouge en permanence dans une suractivité de mille occupations. Mon cerveau bouillonne, déborde. Mon corps se familiarise parfois très difficilement à cette demande d'énergie physique et mentale intense. Je m'endors quelques fois sans m'en rendre compte, dans des endroits improbables.

Comme cette fois où j'étais grimpé en haut d'un arbre massif dans un parc sur les hauteurs de Montreuil. De là, tel un rapace en quête de sa proie, je scrutais l'horizon et les petites rues aux alentours pour dénicher mes éventuelles têtes de con du FN. Comme il ne se passait strictement rien, le sommeil a eu raison de moi. Je ne sais pas comment, mais cette position, tel un oiseau débile perché sur les cimes à roupiller, ne m'a pas été fatale. Allez savoir comment, je ne me suis pas écrasé au sol. Cette pause inattendue où Morphée m'a chopé sans crier gare s'est terminée par un réveil en sursaut.

Des gamins du quartier âgés de 13 ans environ s'amusaient à me viser avec un ballon de foot tiré de toute leur force. Heureusement, aucun petit Zidane en devenir. Le bruit des frappes à répétition et les rires stridents de ces petits mongols de rue, qui se croyaient à la fête foraine, m'ont extirpé de mon sommeil d'oiseau perché. Sur les larges branches du conifère, j'entendais ce projectile en cuir qui s'écrasait sous mon perchoir un peu bancal.

— Bande de petit con, putain si je vous chope...

— Hé ! Monsieur, Wallah ! T'es une chouette ou quoi ? T'as pas un lit ?

Ils partirent à toutes jambes dans un fou rire général.

Baby Blue

Assis dans ce couloir où nous attendons tous les premiers examens pour passer notre diplôme d'état d'ambulancier urgentiste, je suis pétrifié par la peur de l'échec. J'attends mon tour avec un tiraillement dans le ventre qui ne me lâche pas. Mes mains tremblent. Je ne me souviens plus de mes cours que j'ai pourtant travaillés comme un acharné. Retourner sur les bancs de l'école à plus de 40 ans, reformater mon cerveau à l'apprentissage d'un métier qui est à mille lieues de mon univers artistique et d'intermittence du spectacle, remonter la pente de la dépression profonde en acceptant mon internement psychiatrique, la séparation forcée d'avec mes enfants, le deuil de mes aînés et mon crash de vie qui en découle a été pour moi la plus grande épreuve que j'ai traversée.

Durant la période où j'ai été hébergé chez mes parents, soit pendant 18 mois, j'ai mené une vie monacale. 1 h 30 de RER et de métro le matin, les cours toute la journée, ma petite salade du midi, et le soir, le retour du banlieusard fatigué, entassé dans des rames bondées où j'essayais de relire mes cours, car j'avais souvent beaucoup de mal à capter le contenu et le jargon des médecins qu'il fallait ingurgiter. Le week-end, je m'entraînais pour assimiler les gestes précis du

module si redouté de la mise en situation de l'urgence vitale. J'utilisais les coussins de la maison comme des victimes. Ma belle maman faisait aussi parfois office de cobaye. Elle devait simuler différentes situations d'urgence clinique et en fonction de ses signes, je devais adapter mon intervention pour sauver la pauvre femme en détresse. Allongée dans ma petite chambre à mimer la mort imminente, je commençais mes différentes « suspicions de... » et palpations pour créer un rapport complet à transmettre au médecin du 15. Elle partait souvent dans un fou rire joyeux et intense, incapable de se concentrer pour jouer ma victime.

Cette femme merveilleuse est encore là, prête à tout pour m'accompagner dans ma reconstruction. J'ai l'impression étrange de revivre mon adolescence lointaine où elle me boostait sans relâche dans mon apprentissage catastrophique au collège. Je souhaite du fond de mon cœur à tous les enfants orphelins de mère d'avoir cette chance d'aimer et de se laisser aimer par une telle figure maternelle. Le fait de partager à nouveau au quotidien la vie de mes parents me donne cette chance de mesurer l'amour de ceux qui composent cette famille. Une entraide naturelle et bienveillante qui s'opère en cas de coup dur entre les parents, les frères, les nièces, les cousins et toute la tribu qui s'y rattache...

Si seulement j'avais compris plus tôt. Si seulement, je n'avais pas glissé dans cette dépression, qui heureusement a été passagère et ne m'a pas été fatale, si seulement j'avais compris ce système familial... Si seulement... Ils ne m'ont jamais jugé et ont su chacun à leur manière me communiquer les encouragements nécessaires à ma remise en selle douloureuse et longue.

J'ai travaillé d'arrache-pied pour ces putains d'examens que je vomis ! J'ai reformaté mon cerveau, comme en musique (définitivement enterrée au fond de moi) j'ai répété mes partitions du diplôme d'état sans relâche et avec une détermination comme si ma vie en dépendait. Je ne peux pas me planter. Ma formation me donne la chance de toucher chaque mois un petit salaire qui me

permet d'éponger mes dettes et de faire face à l'énorme pension alimentaire qui est encore basée sur mon ancien salaire et qui ne correspond plus à ma réalité d'étudiant. Diplôme en poche, je trouverai du boulot en un clin d'œil, car dans ce secteur le chômage n'existe pas. J'attends de passer le stress de mes examens pour repartir dans les couloirs sombres de la justice pour cette fois-ci, être en capacité de prouver ma solidité psychologique et financière et pour enfin retrouver régulièrement mes enfants et m'en occuper, comme je l'ai toujours fait quand ils étaient petits.

Sur plusieurs jours, les épreuves écrites et pratiques s'enchaînent dans cette angoisse de l'échec qui ne me quitte que très rarement. Je dois passer le module le plus difficile de la formation, celui au cours duquel un médecin-urgentiste te met une pression de dingue sur un sujet d'urgence vitale tiré au sort.

Dans ce couloir silencieux, j'attends mon tour avec un camarade de classe qui joue le rôle d'auxiliaire-ambulancier et qui doit me seconder en étant à l'écoute de mes instructions précises. Sac de premier secours sur les épaules, bouteille d'oxygène, aspirateur à mucosités, défibrillateur, gants, masques, je suis prêt. Nos instructeurs nous ont fait répéter maintes fois de nombreuses situations d'urgence. Ils s'amusaient à dessiner, à la suite de nos mises en situation, bien souvent mal gérées, des têtes de mort sur le tableau pour signifier que notre intervention était catastrophique et que la victime était morte, car le protocole précis n'avait pas été respecté. J'ai tué virtuellement un nombre incalculable de personnes en détresse vitale.

Ils disaient toujours qu'au jeu du tirage au sort des situations d'urgence à résoudre lors de l'examen final, il ne fallait surtout pas tomber sur le sujet de la mère en panique totale qui vous refourgue son nourrisson qui ne respire plus. C'est le plus difficile à gérer tant les gestes et le protocole y sont méticuleux et précis pour ramener à la vie ce petit être à l'apparence bleue par manque d'oxygène. 95 % des élèves se cassent les dents, le médecin est intraitable sur le sujet. Mais rassurez-vous, qu'ils disaient, il y a environ trente situations

proposées à l'aveugle. Toi et ta chance... Évidemment au jeu du tirage au sort je suis tombé sur le sujet qu'il fallait éviter !

À cet instant, dans l'attente de cette épreuve ultime où je devrais être au maximum de ma concentration, mon esprit s'évade sur un passé proche, mais qui me paraît déjà étrangement loin. Je repense à tout ce parcours chaotique effectué, ce petit village où j'habitais dans une jolie maison avec mes enfants, « Ici Montreuil », ma course avec les RG, le quai des Fleurs, les bouffons du FN, mon « djellaba système », les concerts, Moussa, Momo, la religion, la rue, ma potence, Falou, la salle de boxe, Fatoumata, Kader, Fouad, le commissariat, ma Triumph et la vitesse, mon saxophone soprano qui brûle, mon hôtel roulant, les Baye Fall, l'Imam, mon arbre confident, mes enfants sur les chevaux de bois, les Roumains de Transylvanie, le Grand Voilà, les enterrements, la psychiatrie... Tous ces souvenirs se mélangent étrangement à ce moment dans ma tête.

Je suis extirpé de ma rêverie par la porte qui s'ouvre violemment sur ma droite. Une formatrice très convaincante joue le rôle d'une femme complètement folle et en panique qui tombe à mes pieds en hurlant, « pitié, sauvez mon bébé, il a changé de couleur, il meurt ! ». Les mises en situation pour l'examen sont jouées de manière très réaliste pour coller au maximum à la réalité et nous apprendre à garder notre sang-froid dans n'importe quelle situation d'urgence. Il ne faut surtout pas se laisser embarquer par l'entourage qui en général pète les plombs et ne sait que très rarement gérer les émotions liées à la détresse d'un proche. Je me retrouve donc le bébé dans les bras, avec cette femme qui ne me lâche pas et qui hurle accrocher à mon mollet. Je pénètre, avec mon boulet au pied et le gosse cyanosé dans la salle d'examen où deux formateurs positionnés sur une table, stylo à la main, ne loupent pas une miette de cette situation qui d'un point de vue extérieur peut paraître burlesque. Le médecin lui est positionné sur ma gauche, debout, bien droit dans sa blouse blanche d'homme de science. Il

suivra le moindre de mes gestes et analysera chacune de mes prises de décisions. Quant à mon auxiliaire, il me seconde, prêt à recevoir mes ordres. Comme avant un concert, je prends le temps d'une respiration profonde et souffle toutes mes angoisses, mes doutes, mes craintes. Elles valsent hors de mon corps par une expiration franche et salvatrice. Je suis prêt. J'ai trois minutes. Comme ce nourrisson, ma vie en dépend.

Star mondiale

Dans la circulation dense de cette fin d'après-midi, je scrute mes rétros pour voir si je suis encore suivi. Difficile de s'en rendre compte tellement la circulation progresse lentement dans ses artères parisiennes bondées. Je regarde l'étui de mon saxophone ténor, calé debout sur le siège passager, ceinture de sécurité enclenchée. Je lui parle comme à un être vivant, un compagnon de route muet. Sur le haut de son étui, qui épouse la forme de mon instrument, j'ai vissé ma casquette et une paire de lunettes, histoire de crédibiliser mes conversations à sens unique.

— Merci mon grand tuyau sacré ! Aujourd'hui, très bon, tu as été très bon, après-midi au top. Le Grand Voilà devait être là. Le chapeau est bien garni, les touristes ont été généreux pour notre musique improvisée.

Je connais quelques endroits à touristes où je joue de temps en temps pour subvenir à mes besoins primaires. Heureusement que dans les foyers africains les repas ne dépassent pas les 3 euros. Pour me laver, j'emprunte les lavabos communs. Je nettoie de temps en temps au savon les quelques affaires qu'il me reste et je les fais sécher sur une corde étendue coincée entre les deux vitres arrière de ma voiture. Par chance, le début de l'été est chaud et les pluies ne viennent troubler le soleil que rarement.

Sur le trajet, je continue de discuter avec mon instrument bien calé dans le siège passager.

— À ton avis, je retourne sur Montreuil ou je brouille les pistes ? Putain, faut qu'on fasse gaffe au carburant, l'aiguille indique qu'il ne reste plus qu'un quart du réservoir.

J'ai développé une conduite très économique. Je débraille sans cesse pour consommer le moins possible, j'utilise le relief des routes et toutes les descentes se font au point mort. En ligne droite, je profite de l'aspiration des gros véhicules pour encore réduire ma consommation. À Montreuil, je ne fais que des sauts de puce avec mon véhicule juste pour éviter les prunes et d'être trop visible pour mes assaillants.

Ce break des années 80 est ma dernière bouée, mon dernier rempart avant la rue. Heureusement qu'elle est là, ma voiture magique, mon hôtel roulant, ma copine à large pneu... J'ai encore pas mal de matos de musique, ma valise en carton, mon sac de boxe et du bordel dissimulé à l'arrière dans son grand coffre. Ce sont mes derniers trésors matériels... À elle aussi, je lui parle souvent. Je l'implore de ne pas tomber en panne, de démarrer au quart de tour, ce qui n'est pas toujours le cas... Je caresse le volant et le levier de vitesse comme pour lui prouver mon amour et je la remercie de continuer de vrombir et de partager mes escapades.

Je décide, en accord avec mon saxophone, en cette fin d'après-midi chaude et sous le soleil encore brûlant, de rouler vers la ville de mes parents, afin de changer d'air. Sur l'A13, le trafic s'éclaircit enfin. Dans cette ville, que je connais par cœur, j'emprunte des chemins qui me permettent de vérifier facilement que personne ne me suit. Comme une invitation providentielle, une place est disponible juste devant la petite maison de ville dans laquelle j'ai passé la fin de mon enfance et mon adolescence.

Mon père, surpris par cette visite qu'il n'attendait pas, m'ouvre la porte et comme à son habitude m'invite à entrer. Il me questionne sur ma situation présente. J'évite ses questions et lui sers un

mensonge de perte de carte bleue. J'ai faim et soif. Il m'offre un repas au Mac Do du coin que je m'empresse d'aller chercher. Dès mon retour, j'engloutis cette malbouffe dans la cuisine. Je commence à me sentir coincé par le questionnement insistant de ce que je considère comme une embuscade paternelle. Le ton monte et une fois de plus mon humeur changeante prend le dessus. Je crache à la gueule de mon père mes quatre vérités. Je lui vomis des insultes et le rends responsable de la mort de ma sœur et de sa pute de leucémie. Dans un mouvement de colère, je m'extirpe de cet endroit pour sauter dans ma voiture, mon père tente de s'interposer en vain. Il se place au milieu de la rue pour faire barrage à ma fuite. J'enclenche la marche arrière et remonte à toute vitesse cette petite rue à sens unique pour échapper à cet interrogatoire camouflé en invitation culinaire.

Je me retrouve à errer, destabilisé par cette engueulade avec mon paternel, dans cette ville où mes souvenirs lointains viennent parasiter le peu d'équilibre qu'il me reste. Pour occuper mon esprit toujours en demande d'occupation créative, je pars à pied dans la nuit pour photographier les monuments encore éclairés par une lune bien ronde et rayonnante.

Dans cette chasse à l'image nocturne, je fais la connaissance de trois jeunes qui squattent non loin de la gare. Ils m'expliquent qu'ils sont en galère, car ils ont raté le dernier train qui devait les ramener vers Paris puis prendre une correspondance vers Rouen pour rentrer chez eux. Je remarque le ventre proéminent qui annonce la vie sur cette jeune fille que je découvre. Je ne sais pas pourquoi, je décide de les aider. Cette grossesse me touche. Leur histoire et leurs galères de vies qu'ils me décrivent avec beaucoup d'humour résonnent en moi comme un appel à l'aide. Ils ont à peine 18 ans.

Je les entraîne à l'hôtel Ibis de la gare qui ne ferme jamais. À l'accueil, le réceptionniste de nuit dort à moitié. Je prends trois chambres avec petit déjeuner. Armé de mon aplomb et mon bagout, un chèque en bois avec ma carte d'identité en guise de garantie passe comme une lettre à la poste.

— Vous prendrez votre train demain. Rendez-vous au petit déjeuner. Bonne nuit.

Ils me remercient cinquante fois. Ils sont heureux d'avoir eu la chance de me croiser et sont surpris de ma générosité. De mon côté, retrouver un lit et une douche pour une nuit me paraît merveilleux. J'ai l'impression d'être dans un quatre étoiles en tournée mondiale pour mon spectacle qui bat son plein à guichet fermé. Je commence à perdre pied.

Je m'invente une histoire et m'en persuade... Je suis un musicien célèbre, traqué par la presse people internationale, mon spectacle cartonne à l'étranger, et là, j'essaye de passer incognito en France où j'ai quelques engagements avant de m'envoler vers l'Afrique qui m'attend à bras ouverts. J'aimerais tant enfin côtoyer cette reconnaissance d'un public qui s'userait les mains à applaudir ma musique dans des salles bondées, à l'ambiance surchauffée. Enfin une belle histoire où le succès viendrait combler ce trou béant du manque affectif qui me ronge depuis la vision atroce de ma mère rejoignant la voûte céleste des anges. Ce trompe-l'œil créé de toute pièce par cette maladie qui s'installe et ma situation en perpétuel déséquilibre, prend une dimension réelle dans mon cerveau malade qui refuse cette réalité de mort à répétition, de séparation trop violente à encaisser, à accepter. Toute cette fatalité mortuaire raisonne violemment dans mon corps et ma tête meurtrie, je suis incapable de faire face.

La dépression profonde m'entraîne dans une spirale que je ne contrôle plus, je me laisse envelopper et bercer dans cette réalité virtuelle douce et confortable où je glisse inexorablement vers un abîme habité par des ombres qui, comme le diable, se déguisent en costume de lumière pour tromper mon esprit critique que j'ai définitivement perdu.

Je retrouve mes nouveaux amis de la veille frais et dispo au petit déjeuner copieux du matin.

— J'ai réfléchi à votre situation. Si vous le voulez, je vous engage pour m'aider dans ma tournée. Nous pouvons établir à mes frais, notre camp de base dans un appart hôtel que je connais bien. Là-bas, je pourrai recevoir les nombreux journalistes qui me courent après pour les interviews, et vous former aux différentes activités liées à une tournée. Aïcha, toi comme tu es enceinte, je t'apprendrai le métier d'attachée de presse. Boubacar, tu me seconderas dans le montage son et lumière, cela te donnera aussi l'occasion de découvrir et de te former à un métier. Tu pourras toujours utiliser cette expérience pour te trouver des cachets d'intermittents du spectacle quand tu devras subvenir au besoin de ta future vie de famille avec Aïcha et la petite. Hilal, toi, tu seras « road ». Cela consiste à porter le matos et à seconder Boubacar dans les différents montages pour le spectacle que je vous ferai découvrir petit à petit. Cette proposition inattendue les séduit instantanément. En cette matinée pleine de promesses de strass et de paillettes, je monte dans mon véhicule pour récupérer ma nouvelle troupe d'amis devant l'hôtel.

— Elle est un peu vieille ta caisse ? Confortable, grande, mais un modèle de vieux !

— Hilal ! Réfléchis deux minutes, quand tu es dans la lumière de la célébrité internationale et que tu veux rester discret sur la terre de tes ancêtres, roule avec une caisse de vieux, personne ne te fait chier. Imagine avec mon Audi A4 à la carrosserie et aux jantes rutilantes, je me fais repérer direct, abruti !

— Ah, c'est pour ça que tu n'arrêtes pas de regarder dans tes rétros, pour voir si la presse internationale nous suit ?

— Tu captes vite !

— C'est bizarre, je n'ai jamais entendu parler de toi ?

— T'écoutes quoi comme musique ? Du rap ? Un peu de RnB à la sauce commerciale ? Tu n'as jamais voyagé, tu ne t'intéresses qu'à ton quartier, tu ne sais pas ce que c'est que l'afrobeat, le jazz, la soul ou la world music. Laisse les grands ouvrir ton esprit jeune et obtus, et surtout ferme ta bouche !

Les deux autres se fendent la gueule, confortablement installés à l'arrière de mon vieux carrosse. Ils aiment l'aplomb avec lequel je lui fais fermer sa grande gueule, car il la ramène souvent d'après ce que j'ai compris.

Nous filons joyeusement sur les routes franciliennes où je m'amuse avec mon iPod mini branché sur l'autoradio à faire découvrir toutes sortes de styles musicaux à ces gamins incultes. Nous arrivons à bon port. La réceptionniste nous accueille avec un large sourire commercial.

— Bonjour, cela fait un moment que je ne vous avais pas vu.

— Oui, je travaille beaucoup, toujours entre deux avions.

— Je vais prendre l'appartement le plus grand, celui avec les trois chambres et la terrasse.

— Pas de problème, il est libre.

— Je vous règle en fin de séjour comme d'habitude ?

— Bien sûr, Monsieur, nous vous connaissons, pas de problème.

Mes trois acolytes et moi prenons l'ascenseur pour découvrir notre nouvelle demeure de luxe. Ils sont impressionnés par ma notoriété soudaine.

— Putain, même une réceptionniste sait qui tu es !

— Oui, j'ai mes petites habitudes de star discrète quand je viens en France.

La réalité, c'est que j'ai fréquenté cet endroit quand je venais le week-end avec mes enfants. Tout au début de ma séparation, mon ex m'obligeait à prendre mes petits dans un autre endroit que la grande maison que je partageais avec Fouad mon colocataire. Elle s'excitait toute seule au téléphone m'expliquant que cette grande bâtisse était un repère de toxicomane, que Fouad était un pervers, que sa demeure vibrait de mauvaises ondes. À force de persuasions, et parce que j'en avais ras le cul de ses discussions sans fond et que je voulais passer du temps avec mes enfants, je finissais par faire comme elle me l'imposait pour ne plus entendre ces conneries au téléphone.

Conforté dans ce personnage de star, je demande à Hilal de décharger mon matos et de le monter dans le grand salon. Nous installons les amplis, microphones, guitares, pédales d'effets, sax et le petit jeu de lumière pour créer une ambiance scénique.

— Voilà ! Je suis prêt à recevoir les journalistes pour mes interviews.

— Wahoo ! Mortel, tu vas leur faire un mini concert ?

— Oui, c'est bien plus efficace que de la parlotte !

Nous nous retrouvons tous en bas au bar, en attendant la venue de mes journalistes imaginaires, autour de cocktails exotiques alcoolisés qui s'ajoutent à ma note. J'ai cette attitude puante de la célébrité avec un ego de diva qui remplit et capte toute la salle. Je parle fort, je me fais remarquer par mes frasques, mon attitude et mes anecdotes avec les stars de la planète entière que j'invente au fur et à mesure, mais qui font mouche tellement c'est gros. Je vois Hilal rependre et propager mes propos mensongers auprès des petits groupes de jeunes à proximité qui tendent l'oreille pour boire mes paroles qui fusent à base de :

— Joe star, c'est mon poto, faut vraiment que je l'appelle cet enfoiré que j'adore ! Je ferais peut-être un crochet à Ibiza avant ma tournée africaine, David Guetta me saoule depuis des mois pour que je découvre enfin ses soirées où tout le gotha mondial de la musique électro se trouve. Enfin, bref, je ne veux pas mettre en retard mon projet avec Youssou n'Dour au Sénégal et ma tournée.

Comme seul sait le faire l'aimant de la célébrité, les petits groupes se sont rapprochés de moi comme des mouches à merde avec leur verre à la main.

Ces jeunes, plus mûrs que ceux de ma petite troupe, chambrent Hilal, de ne pas connaître Youssou n'Dour, ce chanteur des bidonvilles devenu une star mondiale et ministre de la Culture de son pays. Ils se mêlent de manière détendue à mon manège et se prêtent aux jeux des questions sur les people que je semble bien connaître. Je jubile tellement ça marche.

— Mais c'est quoi ta musique ? Me lance un des garçons hypnotisés par le fait de toucher, lui aussi, par mon intermédiaire la vie secrète des stars.

— Je m'adapte à la demande, je crée des arrangements de cuivres pour Johnny, Florent Pagny, Zazi et toute la clique... Mais je préfère être à l'étranger, c'est là qu'il y a le plus de liberté pour mes créations de musique instrumentale.

— On peut écouter ?

— Ça tombe bien j'attends la presse, le matos est prêt dans l'appartement, venez passer un petit moment de musique live.

Une trentaine de personnes tout excitées par ma rencontre se retrouve dans le grand salon. Je demande de fermer les rideaux pour une meilleure mise en lumière de ma modeste personne.

Je revêts en vitesse mon habit de lumière, mes lunettes noires et j'applique mon désormais légendaire « djellaba système » pour recréer instantanément un personnage qui, dès son entrée, déstabilise le public qui ne s'attend pas à cette transformation mystique et spirituelle.

Une bougie à la main, pour rejoindre mon espace scénique, je récite en marchant au ralenti quelques bribes des sourates du Coran en arabe qu'il me reste encore dans ma tête complètement partie dans un univers délirant. J'obtiens un silence quasi instantané à la seule apparition de mon personnage étrange. Tout est prêt pour ce début de concert privé.

Comme une redite de cette nuit au cours de laquelle j'ai fait découvrir mon univers instrumental à mes Roumains de Transylvanie, mon saxophone ténor déchire ce silence et mon public est immédiatement au diapason de ma vibration créative improvisée sur le moment.

Je flirte avec les mélodies arabisantes à base de triolets et de musique modale, j'explore à loisir les modes phrygiens, myxolydiens, et toute la palette qu'offre les tensions et détentes de ce son qui remplit les oreilles non averties de mon public scotché par la proximité de ce qu'il entend et ressent. Mon instrument en

bouche, je suis heureux de projeter mon souffle de vie avec vitesse et précision, dans les méandres de ce tuyau doré que je considère comme sacré.

Malheureusement, ce début de concert s'arrête au bout de dix minutes, car nous entendons tous un violent tambourinement qui fait trembler la porte d'entrée. J'arrête de jouer et coupe mes amplis. Une jeune femme se lève pour aller ouvrir. Nous pouvons entendre les insultes en allemand du mec du dessus qui, même si je ne comprends rien à son langage, essaye désespérément de se reposer tranquillement. Dans mon accoutrement scénique, je débarque pour l'envoyer chier, on ne dérange pas une célébrité ! Le personnel de l'hôtel s'en mêle et je suis obligé, malgré mes protestations de diva, de faire évacuer tout le monde et de cesser de jouer. « Ce n'est pas une salle de concert ici ! » me dit-on d'un ton sec et déterminé. Le personnel de l'hôtel regarde médusé, mon public qui sort en file indienne, déçu, mais en me félicitant.

— Nous aurions bien voulu que ce moment dure un peu plus, mais bravo !

Pour ne pas perdre la face, je leur dis que je leur ferai parvenir des invitations VIP pour mes prochaines dates en France et qu'ils peuvent toujours acheter mes albums qui sont encore bien présents dans les bacs. Cette dernière information étant vraie, je m'empresse de donner à Aïcha les flyers qu'il me reste pour qu'elle les distribue séance tenante à mes fans.

— Comment tu vas gérer avec la presse qui arrive ? Tu ne peux plus jouer.

Hilal, toujours à l'affût et gonflé à bloc par ma présence solaire de star mondiale, pose pour une fois la bonne question.

— T'inquiètes, je passe quelques coups de fil pour décaler cette entrevue à un autre jour et dans un autre lieu plus adapté. Ce n'est pas un problème pour moi, mon carnet d'adresses est bien rempli ! C'est essentiel d'avoir des contacts pour durer dans ce métier et de savoir s'adapter en permanence !

— T'as les numéros perso de toutes les célébrités ?

En lui montrant mon iPhone qui me sert uniquement à prendre des photos ou aller sur Facebook quand je trouve un réseau wifi gratos, car je n'ai pas honoré ma dernière facture, je lui réponds de manière princière.

— Évidemment ! Et dans mon Mac j'ai également toutes leurs adresses !

J'aurais dû fermer ma gueule. Un mensonge de trop que je vais payer cher, très cher...

Pin-pon

Le soleil n'est pas encore levé, il doit être 6 heures du matin. Je poursuis assidûment et quotidiennement l'écriture de ce récit. Assis sur une chaise, mon ordinateur calé sur une immense table rectangulaire en bois, recouverte d'un plastique aux motifs verts et blancs, j'observe cette immense serre dans laquelle je me trouve pour écrire. Elle est accolée à notre maison de vacances. Il émane une atmosphère douce et apaisante. La demi-lune se reflète dans les grandes vitres qui s'élèvent tout autour de moi. Je peux voir à travers cette grande structure transparente l'horizon qui se colore petit à petit d'un rouge bleu annonçant une journée chaude et joyeuse de bord de mer. Un oiseau, pris au piège, virevolte. Il fait des sauts contrôlés sur les armatures en fer qui composent la structure de ce chapiteau de verre pour trouver une issue. Ce petit volatile se pose enfin et me regarde, puis repart se cacher dans le paysage de fleurs qui décore l'intérieur de cette maison transparente. Délicatement, je me lève, j'ouvre la porte et je l'observe. De nouveau affolé, il reprend son envol pour se placer sur la grande table entre mon ordinateur et les pots de fleurs remplis de tournesols et de marguerites. Un cadeau végétal offert pour mon anniversaire dans ce lieu de vacances dédié à la nature. Comme un signe des anges, il me fixe une dernière fois puis décolle rapidement

pour sortir par la porte. La symbolique de cette liberté retrouvée vibre en moi.

Je compare ce moment de grâce au jour où, en file indienne derrière mes camarades de promo, dans cette classe où j'ai passé des heures à étudier, à répéter inlassablement les protocoles qui soignent et sauvent des vies, je reçois l'écusson de la Croix Rouge Française qui représente le symbole de la réussite de mon diplôme d'état d'ambulancier urgentiste.

Enfin libre, libre de repartir sur cette ligne de départ imaginaire d'une nouvelle vie. Pour certains de mes camarades de classe, ce diplôme n'est qu'une formation de plus pour un boulot, mais pour moi c'est bien plus. Personne ne connaît le parcours chaotique que je viens de traverser. Toutes ses épreuves passées sont bien gardées à double tour au fond de ma mémoire. Personne ne doit savoir, jamais, au risque de passer encore pour un menteur, un fou, un schizophrène ou ces trois pathologies réunies.

C'est avec une immense fierté retrouvée que j'annonce à mon père et ma belle maman l'obtention du précieux sésame qui m'ouvre à nouveau les portes de l'autonomie. C'est également avec un immense sourire qui doit remonter jusqu'à mes oreilles, que je me place fièrement au volant de cette ambulance dédiée à tous types d'interventions. Le premier jour où je pilote enfin ce véhicule médical dont j'ai maintes fois rêvé durant mes études, est pour moi l'aboutissement du possible. Putain de bordel de fion ! Je me revois encore sur le parking de l'hôpital psychiatrique à boire des cafés durant mes petites sorties autorisées et au plus bas de mon existence. Je me revois posant mille questions à cet ambulancier, fier dans son uniforme impeccablement moulé sur son corps, et qui a pris le temps de me présenter son métier et tout le matériel à l'intérieur de son véhicule d'urgence. Qui aurait pu croire que 18 mois plus tard je serais à mon tour dans cet uniforme moule couille, diplôme en poche...

Un ambulancier chevronné, lui aussi diplômé d'état, a été désigné pour me transmettre les bonnes pratiques du métier. Nous filons donc ensemble vers nos premiers patients de la journée. Évidemment, il ne comprend pas le sourire qui ne me quitte pas.

À la suite de cet accompagnement par ce vieux briscard de l'urgence qui parfait ma formation en me refilant les nombreuses ficelles du métier, la société d'ambulance m'attribuera un auxiliaire ambulancier, ainsi mon binôme sera créé.

Pour la première fois depuis longtemps, je ne suis plus dans mon « djellaba système » à revêtir un déguisement pour me faire passer pour quelqu'un d'autre. Dans cet uniforme sur lequel la croix de vie est apposée devant, derrière et sur les côtés de mes épaules, je me regarde dans la glace du vestiaire, je me trouve beau et je suis fier de le porter. Ce symbole, je l'ai mérité et il représente à mes yeux un vrai travail d'utilité publique.

Je ne joue plus, je suis.

Être là pour les autres, aider, soigner, rassurer, porter et accompagner ces nombreux patients en difficulté, bien souvent cassés durement par leur maladie ou leur crash de vie qu'ils me confient secrètement à l'arrière du véhicule, tout cela devient mon quotidien. Comme les psychologues, j'écoute avec bienveillance leurs souffrances. Je reçois toutes sortes de récits dans ce petit habitacle roulant. Je suis attentif à toutes les histoires qu'ils me racontent avec cette confiance qu'ils placent en moi et qui m'étonne toujours. Toutes ces personnes diminuées me donnent l'occasion de relativiser et mesurer la chance qui m'est à nouveau offerte par la vie.

Tel est pris qui croyait prendre

Mon réveil de célébrité internationale se passe dans l'opulence d'un petit déjeuner copieux, commandé et livré dans mon appartement avec terrasse avec ma petite troupe. Ce moment de partage annonce encore une journée sous mes projecteurs imaginaires.

— Aujourd'hui, j'ai un rendez-vous d'affaires important, vous avez quartier libre.

Tel un seigneur avec ses sujets, entre deux croissants au beurre et un café, je leur explique que je dois me rendre à Mantes-La-Jolie où m'attend mon nouveau sponsor à l'usine de fabrication des saxophones Julius Keilwerth.

— Comme il fait beau et chaud, je vous conseille, en attendant mon retour, d'aller découvrir l'immense base de loisirs qui se trouve à 800 mètres d'ici.

Après ce gargantuesque petit déjeuner à base d'œufs, de saucisses, de petits pains, de croissants, de jus d'orange fraîchement préparé et j'en passe, je file vers mon rendez-vous qui lui est bien réel.

Quelque temps auparavant, j'ai réussi à convaincre le représentant commercial de cette firme bien connu des souffleurs de m'offrir son meilleur saxophone soprano, le mien ayant malencontreusement

brûlé sur ma moto. En retour de ce don, je m'engage à exposer et placer son produit dans mes différentes activités musicales autour de la planète. Ma discographie et mon bagou l'ont définitivement convaincu de l'opportunité publicitaire que je représente. Il m'ouvre les portes de cet endroit qu'il me tarde de découvrir.

Je teste pendant deux heures tous les modèles récemment fabriqués qui brillent de mille feux. J'ai l'impression que chaque instrument m'implore de le choisir pour le faire vivre et vibrer sans attendre. Mon choix se porte sur un modèle qui coûte deux bras et demi. Qu'importe, mon génie de musicien célèbre n'a pas de prix. Je rajoute dans ma besace de braqueur extravagant, mais sympathique, tous les accessoires qui peuvent me servir.

Je lui promets de le tenir informé par les réseaux sociaux de ma tournée en terre africaine, de l'enregistrement de l'album avec Youssou N'Dour et de mes différents concerts qui s'enchaîneront à New York, Chicago et Montréal. Je serre quelques mains, tel un Premier ministre en visite officielle, le patron, son assistante et tous les employés-artisans qui m'ont fait visiter et découvrir l'envers du décor de cet endroit où est créé de toute pièce et à la main, cette mécanique d'orée qui m'hypnotise et me fascine depuis plus de 25 ans.

De retour dans cet appart hôtel qui respire le luxe, je jubile devant ma nouvelle acquisition dans son étui qui respire le neuf. Je le déballe religieusement. Ma joie et mon enthousiasme transpirent dans ce grand salon où j'explique à ma petite troupe de retour de leur escapade au bord de l'eau, les principes rudimentaires pour émettre un son.

— Ce soir, nous partirons en vadrouille sous le pont rouge de la base de loisirs. Il y a un amphithéâtre d'extérieur à l'acoustique parfaite. Je pourrai souffler fort pour que vous preniez conscience de l'étendue sonore de ce joyau.

Je leur parle chinois, je ne me rends absolument pas compte, tellement je suis emmuré dans ce personnage fantasque, qu'ils ne

sont plus trop à l'écoute de mes ordres tel un seigneur envers ses vassaux.

Le soir venu, je réalise ma prestation en acoustique qui attire de nombreux promeneurs. Une fois de plus, les applaudissements viennent gonfler mon ego qui a définitivement pris l'ascendant sur mon être bien abîmé par la maladie de la dépression profonde.

Emprisonné dans mes humeurs changeantes que je suis bien incapable de comprendre, je pose mon sax et sous ce pont rouge, sur la scène dédiée aux arts d'expression, je me lance dans une démonstration de « shadow boxing ». Toute ma violence ressurgit. Cette danse traduit à la fois ma rage et mon désarroi immense. Une fois de plus, je vocifère, je frappe, je tourne, j'enchaîne la partition du combattant prêt à mourir pour son art.

Fatigué et avec une respiration mal gérée lors de mes accélérations fulgurantes de boxeur aguerri, je m'écroule, mon corps me lâche, mon esprit rentre dans un brouillard épais et noir. Allongé sur le dos, j'essaye de reprendre l'oxygène qui me manque pour alimenter correctement mes muscles tendus par ce combat contre mes ombres noires. Au milieu de la scène, toujours au sol, dans ce KO que je m'inflige, je tourne légèrement la tête, mon cœur s'emballe, mon ventre actionne la mécanique du va-et-vient qui me fait mal, ma bouche cherche désespérément cet air vital à ma survie qui a du mal à pénétrer mon corps endolori par ce combat inexplicable. Avec le peu de lucidité qu'il me reste, j'aperçois la peur profonde et l'incompréhension dans les yeux d'Aïcha, Boubacar et Hilal. Ils ne comprennent rien de ce qu'il vient de se passer. Ils me laissent gisant ici, seul, vautré dans ma défaite. Je les vois s'éloigner discrètement dans la nuit.

Ma récupération prend du temps. Je me relève désespérément seul et hagard sur la scène de ma vie. Je côtoie les spectres malveillants qui m'ont entraîné dans une danse macabre. Je laisse glisser maladroitement mon saxophone soprano flambant neuf dans son étui, puis, ne sachant pas trop depuis combien de temps je suis

allongé là, sous ce pont rouge à reprendre mon souffle, j'emprunte sous la nuit étoilée le petit chemin du retour qui borde le lac pour rentrer à l'appart hôtel. Mon esprit est confus, une autre salve de colère et de tristesse mélangée vient frapper mon corps, ma tête, je ne me sens pas bien du tout.

Pour récupérer d'un mal que je n'identifie pas, je m'assois sur un petit banc que je trouve en chemin. Dans ce coin de nature enveloppé d'une obscurité oppressante, j'essaye de ressentir la vibration du monde, je hurle ma colère, puis mon corps tout entier se met à trembler comme une réponse à mes appels violents. Je fonds en larmes, je pleure toutes ces injustices de cette chienne de l'ombre qui fauche à tout âge et sans aucune raison des êtres dans la fleur de l'âge, ma mère, mon frère, ma sœur.

— Putain, mais vous êtes où ? Parlez-moi ! Dites quelque chose !

Mes larmes coulent comme une rivière sans fin. Je me tords de douleur. À bout de nerfs et de fatigue et dans un état second, j'entame un monologue, mon instrument est lui, à mon écoute.

— Tu sais, j'te mérite pas. J'suis désolé, tu es avec le pire des musiciens. J'suis qu'un clodo en sursis. Peut-être que j'veis retrouver ma sœur ou ma mère ce soir ? J'sais pas... Toi t'es un bébé qui vient d'être créé, tu es tellement beau, honnête et vierge de toute cette merde. Si tu restes avec moi, tu vas te salir, mentir et peut-être finir sur le bûcher comme ton frère sur ma moto. Je ne peux pas te faire ça ! J'suis sûr et certain que tu as un grand destin devant toi.

Mes sanglots coulent toujours. Je dispose délicatement l'étui de mon instrument sur le banc, je l'ouvre. Comme sur un lit de mort, cet instrument m'apparaît magnifique, majestueux, ses tampons et sa nomenclature reflètent la lune qui nous observe, il se repose, apaisé, il est calme.

— Je te promets que la personne qui te trouvera sera quelqu'un de bien. Tu vas faire un heureux, ta vie va être enfin merveilleuse. J'te mérite pas.

Je bredouille quelques incantations mystiques pour que mon trésor

soit découvert par la bonne et merveilleuse personne que j'imagine, puis je m'éloigne tranquillement. Ce rite, ce sacrifice m'a étrangement enlevé un poids. Je me sens calme et détendu, mes douleurs de l'âme sont probablement restées sur ce banc avec l'abandon de ce saxophone soprano flambant neuf. Mon corps réclame le repos du guerrier en cette nuit déjà bien avancée. Arrivé à l'appart-hôtel, je m'écroule dans ma chambre et sombre une fois de plus dans les ténèbres de ma vie inconsciente.

À mon réveil, je découvre qu'il n'y a plus personne. Mes employés sont partis. Ces petits enculés à qui j'ai donné de mon temps, un toit et à manger, m'ont volé, m'ont dépouillé ! Mon ordinateur, mon disque dur avec toutes mes musiques et l'album photo de mes enfants depuis leur naissance, mon iPhone, le peu de tee-shirts sympas qu'il me restait, mes casquettes... Je suis sonné ! Celle-là, je ne l'avais pas vu venir. Je cours à la réception en quête d'informations.

— Ah, vous tombez bien ! Vos amis sont partis très tôt ce matin. J'ai ajouté à votre note les repas qu'ils ont pris. Vous partez également aujourd'hui ?

Surpris et pris de court, je hoche la tête.

— Vous devez libérer l'appartement avant 11 heures et les règlements se font jusqu'à midi.

Pris de panique, je remonte ranger les quelques affaires qu'il me reste, ma valise en carton, ma guitare, mon sax ténor, le rack, mes amplis. Je range à la hâte le tout dans ma voiture, qui elle est bien là, heureusement, mes clefs étaient restées dans ma poche ! Le personnel observe mes allées et venues, le directeur est de la partie. J'ai foutu un tel bordel avec mon extravagance que ça jase dans les couloirs... Les femmes de ménage sont déjà prêtes pour le grand nettoyage et attendent que je finisse de débarrasser le plancher. Le directeur me réprimande du manque de discrétion, me signifie de payer et de partir, et surtout de ne jamais revenir. Je l'envoie se faire foutre, mais il me talonne, je vais avoir du mal à faire de « l'hôtel

basket »... Je demande à passer un coup de fil à la réception. Mon père, à qui je raconte une énième connerie, vole à mon secours financier. Je tourne comme un lion en cage dans ce grand bâtiment où le personnel garde un œil sur ma voiture et sur moi.

Enfin, mon père arrive. Je lui bredouille des explications qui n'ont pas trop de sens pour lui, l'histoire de mon agression du FN, mes filatures et tout un tas de mensonges que je rajoute pour faire passer une pilule bien trop grosse pour lui. À l'accueil, il découvre la note astronomique qu'il doit régler.

— Mais c'est horriblement cher !

Je me cache comme un petit garçon derrière son imposante, mais rassurante stature. Mes humeurs se mélangent encore, la honte m'envahit. Après son chèque providentiel qui me sauve sur ce coup-là, il veut des réponses sur mes agissements. Encore une fois, je lui raconte que c'est la faute du banquier. Fatigué par mes histoires qui n'ont ni queue ni tête pour lui, il me somme de le suivre à ma banque qui se trouve non loin de là, puisque la ville dans laquelle nous nous trouvons est celle où j'ai habité avec mes enfants et mon ex, celle où j'ai squatté chez mon ami Fouad.

Nous nous suivons en voiture pour atterrir dans le bureau du banquier. Je découvre que je suis à plus de 2 500 euros de découvert, que je n'ai plus les indemnités chômage des intermittents du spectacle. Le banquier souligne également que je n'ai plus de versement de cachets depuis un long moment et que des crédits toujours en cours. Mon père négocie habilement un délai de remboursement.

De retour sur le parking devant l'agence, il me donne encore de l'argent pour que je puisse faire le plein, car mon réservoir est, comme moi, dans le rouge. Il est convenu que nous nous retrouvions chez lui pour faire le point sur cette situation urgente qui l'inquiète vraiment. Il ne me reconnaît plus.

Une fois ma voiture rassasiée au diesel, je repars sur la route avec dans la tête bouillonnante des événements récents. La colère me

reprënd, je n'accepte pas le vol de mes affaires, je n'accepte pas l'attitude de ce banquier hautain, je n'accepte pas d'avoir quémandé de l'argent à mon père. Je redeviens cet animal traqué, car encore une fois, je pense être suivi.

Les autres jours à Paris et à Montreuil, j'en ai eu la preuve à maintes reprises, mais là, au volant de ma caisse au milieu de la campagne de la grande banlieue, sous un ciel gris et changeant comme mes émotions, réalité ou fiction ? Je suis dans un état d'agitation extrême. Je me remémore l'entretien avec ce bon vieux flic moustachu qui m'avait conseillé après ma plainte pour agression de me faire aider par les gars des renseignements généraux basés à Levallois. La perspective de régler cette histoire de disquette et de prise en chasse devient définitivement mon obsession. Tout peut arriver et cette situation que je ressens dangereuse peut se transformer en cauchemar sanguinaire. Je ne veux pas mettre ma famille en danger. Je suis adulte, je dois me démerder seul et régler mes affaires scabreuses.

D'un coup de volant sûr et précis, je fais demi-tour. Mon père attendra. Direction le ministère de l'Intérieur et ses soldats. Quarante minutes plus tard, je traverse le pont qui s'élève fièrement au-dessus de la Seine, Levallois s'ouvre à moi. Je demande à quelques passants l'adresse du ministère de l'Intérieur.

— Vous devez parler de la DGSJ ?

— La quoi ?

— La Direction générale de la Sécurité intérieure.

— Oui, ça doit être ça.

Dans mes souvenirs avec le flic moustachu, j'avais retenu ministère de l'Intérieur...

— Facile, vous longez la Seine qui se trouve sur votre droite, c'est la troisième à gauche, au 84 rue de Villiers, un grand bâtiment avec des grilles et des caméras, vous ne pouvez pas le louper

— OK merci beaucoup.

Dans ma tête, le mot sécurité intérieure me rassure, ces mecs-là doivent forcément être au courant de tout. Ils ont obligatoirement un

moyen de m'aider à régler cette merde ! Je suis en danger. Je suis français après tout ! Ils ont une obligation de protection, putain ! Mais c'est ça ma solution finale ! Faire équipe avec ces combattants armés, histoire de choper les connards qui me traquent depuis trop longtemps.

Je gare mon véhicule sur une place de livraison devant l'imposant bâtiment de la DGSI. Un garde armé contrôle les entrées dans sa petite guérite accolée à l'immense grille d'entrée où trône une multitude de petites caméras pointées dans différentes directions. À ce moment précis, dans ma voiture silencieuse, j'écoute Miles Davis, l'album « In a silent way », sa trompette me susurre quelques notes douces et chaudes. Dans cette ambiance cosmique, je me prépare à entrer dans cette forteresse qui me paraît infranchissable. Tranquillement, j'échafaude mon plan. Évidemment, je suis encore à mille lieues d'imaginer la folle cavalcade qui va découler de cette rencontre avec les agents de la sécurité intérieure de mon pays.

Ambulancier un jour, ambulancier toujours

Comment décrire un métier qui vu de l'extérieur ressemble souvent à un jeu de pousse mamies et papis ? Dans le monde de l'ambulance, il existe de nombreuses sociétés qui proposent des prestations différentes suivant leur taille et la région de France où elles sont implantées. Au début, je suis engagé dans l'une des plus développées, car implantée depuis très longtemps dans la ville de mes parents. Faire mes armes dans ce type de structure me paraît cohérent pour apprendre toutes les ficelles de l'urgence. Il existe plusieurs secteurs d'activités dans le transport sanitaire.

Le saint Graal, en général, c'est d'être au SAMU sous le feu de l'urgence et des horreurs qu'il faut gérer en arrivant sur le lieu du drame, le transport spécialisé pour les enfants, le transport en hélicoptère, le transport des rapatriements en sortie d'avion, l'appel 15....

Le plus commun de tous est ce que l'on appelle le transport chronique. Mon binôme doit assurer le transport des malades, aller et retour, de l'endroit où ils résident (domicile, maison de retraite, hôpitaux...) aux différents rendez-vous ou examens liés à leur pathologie, et ce, toujours sur prescription médicale. Nous devons effectuer la prise en charge complète depuis leur lit jusqu'au lieu médicalisé, s'occuper des papiers administratifs, en général, les attendre, puis les ramener à bon port.

Je découvre une multitude de situations de transport bien différentes en fonction de la maladie du patient et de sa destination finale. Des cancéreux sous oxygène, des personnes en situation de handicap physique ou mental, voir les deux, des transferts entre hôpitaux pour des examens spécialisés ou des opérations, des traitements de longue durée, des femmes enceintes, beaucoup de personnes âgées avec parfois Alzheimer qui leur ronge le cerveau, des dialysés, des accidentés de la route... Bref, la liste est longue.

La première difficulté pour nous ambulanciers, est la manipulation de ces corps bien souvent en piteux état. Imaginez une patiente de 100 kg sous oxygène se trouvant alitée 24 heures sur 24 et sous nutrition liquide, avec des aides-soignants qui viennent tous les jours pour sa toilette et ses besoins primaires et des infirmières pour le suivi médical. Il s'agit d'une organisation de vie à domicile parfois très compliquée. Imaginez cette femme dont l'espace de vie se résume à un lit duquel elle est incapable de se lever, au troisième étage de sa petite maison avec un escalier en colimaçon. Sur ordre du médecin, je dois la faire hospitaliser rapidement, car sa situation n'est plus tenable. Malgré ses protestations et différentes insultes envers tout le corps médical, j'essaye de la raisonner avec bienveillance. Elle n'a plus le choix. Imaginez la difficulté que j'ai eue avec mon auxiliaire pour l'extraire de cet environnement inadapté afin de la transférer à l'hôpital. J'ai bien sûr été formé à toutes les techniques de portage et de prise en charge, mais je découvre que la psychologie est également nécessaire et indispensable dans certains cas. Je ne suis plus à l'école, sur le terrain la réalité est tout autre ! Je dois faire face et résoudre des situations qui demandent souvent un engagement très physique et génèrent une fatigue nerveuse. En général, avec des patients trop lourds à manipuler, il existe un service d'ambulance bariatrique, mais pour une histoire de rentabilité ce service est quasi inexistant. Je n'avais pas bien compris les propos de mon formateur à la Croix Rouge française quand il m'avait dit qu'en moyenne la durée de vie professionnelle d'un ambulancier était de cinq ans. « Protégez votre

dos, c'est votre outil de travail ! » qu'il disait sans cesse. « Utilisez ce que vous avez appris pour les transferts des patients sans aucune mobilité, travaillez avec vos jambes, toujours le dos droit ! Protégez votre dos, protégez votre dos ! ». En salle de classe, à répéter ces gestes sur mes camarades de 60 kg qui jouaient aux tétraplégiques et qui rigolaient comme des ânes, c'était plutôt confort et drôle. Sur le terrain, en vrai, la chose est bien différente.

Cette femme lourde, au corps mou et inerte, que nous essayons désespérément de descendre est sanglée comme une énorme saucisse mole sur une chaise de portage inadaptée. Notre trio reste coincé dans le dernier virage étroit de ces putains d'escaliers en bois. Et là, elle se met à vomir sur mon auxiliaire qui assure la bonne prise du portage devant. L'endroit est tellement petit que nous devons forcer un peu. Elle vocifère, nous insulte en raison de notre manque de délicatesse. Mon coéquipier manque de glisser sur le vomi marron qui se répand sur lui et qui coule sur les marches. Positionné derrière, je retiens de toutes mes forces, mes mains agrippées sur la barre transversale jaune de cette chaise inadaptée, le poids lourd saucissonné qui est prêt à s'écraser. Heureusement, à force de batailler nous rétablissons de justesse cette situation périlleuse. Enfin arrivés en bas, en nage et à bout de force, nous reprenons notre souffle. Je remarque que ses poches de caca et de pipi se sont arrachées dans notre combat contre l'attraction terrestre. Mon auxiliaire me regarde dégoûté par l'odeur de vomi qu'il porte sur lui et des deux poches qui se répandent sur le sol stratifié décrivant ses repas de la veille. Je pourrais écrire un livre sur ce qu'il se passe dans le monde si particulier de ce métier, mais comme nous le disons souvent et avec beaucoup d'humour entre collègues, « Ce qui se passe en ambulance reste dans l'ambulance ». Je ne dirai donc pas tout !

Ce travail est harassant, en moyenne 50 heures par semaine. Je suis aspiré au quotidien dans ce boulot que j'adore, je me sens utile, en vie, une nouvelle personne investie d'une mission d'aide et de sauvetage de mes congénères en grande difficulté. Cette activité

capte toute ma personne, je respire ambulance, je dors ambulance, je mange ambulance, je vis ambulance, cela m'évite de trop penser à la situation catastrophique concernant mes enfants qui me manquent cruellement.

Je trouve quand même le temps de refaire une demande d'audience auprès du juge aux Affaires familiales, pour enfin retrouver mon droit de visite et d'hébergement. Bien dans ma tête, avec une situation stable en CDI, après un an et demi de remise à niveau financière et psychologique, j'ai déménagé de chez mes parents qui ont été pour moi de vrais anges gardiens. J'ai trouvé un petit studio très propre et fonctionnel à deux pas de chez eux. Je l'appelle ma tente « Quechua » en référence aux SDF que j'ai côtoyés par moment dans ma dérive passée.

Aujourd'hui, cela devrait être une évidence et une formalité pour la justice de comprendre enfin que je suis en parfaite capacité pour m'occuper de mes petits, même si mes rapports avec leur mère restent inchangés et qu'elle me considère toujours comme un malade, un bipolaire mal soigné avec un lourd passé psychiatrique qui reste dangereux et instable. Le combat des pères divorcés en France qui hurlent leurs droits reste encore très inégal face à la mère nourricière censée être plus à même de s'occuper des enfants. Pourquoi ? Je l'ignore.

J'entends souvent les revendications des femmes sur tout un tas de sujets et depuis de nombreuses années, je trouve cela légitime et normal, mais dans mon cas, quand c'est l'inverse, tout le monde s'en fout. Les arcanes de la justice que je vomis depuis mon divorce donnent toujours raison à la sacro-sainte mère, en plus, je n'ai pas de chance, mon ex brandit toujours sa carte d'éducatrice spécialisée pour jeunes enfants.

Je me souviens lors d'une audience passée et après vingt minutes durant lesquelles elle me décrit comme un monstre violent et irresponsable, elle balance à cette juge acquise à sa cause dans un jargon que je ne comprends pas vraiment sur le moment :

— Madame la Juge, je me retrouve souvent avec mes dossiers face aux instances de votre calibre. À l'ASE, je gère des cas similaires, alors on se comprend, n'est-ce pas ?

Et cette putain de juge lui répondant par un large sourire approuvateur. Ce sniper, de papa paumé dans les procédures administratives et implorant simplement le droit d'embrasser ses mêmes, me regarde droit dans les yeux. Elle me fusille d'un regard noir et incendiaire.

— Et vous, Monsieur, que voulez-vous ?

Je réponds naïvement tellement sa question me paraît stupide.

— Bah, retrouver mes enfants.

Ah, si seulement j'avais eu les moyens pour me payer un bon avocat à cette époque...

Dans mon ambulance, posé tranquillement à l'arrière je surveille un patient silencieux, car trachéotomisé. Je ressasse ces échecs de justice passés puis je les chasse rapidement de ma tête, car ma situation a changé. Je suis prêt, guéri, passionné par mon job, avec un petit appartement. Les choses doivent enfin changer. Je regarde la photo de mes gosses que j'emmène partout en intervention. Je souris, je suis certain que la justice aujourd'hui va me donner raison. J'ai un putain de job pour lequel il faut sacrément avoir la tête sur les épaules pour gérer certaines interventions d'urgence surtout quand je me retrouve de garde en appel 15.

C'est certain, avec ma vie actuelle, je vais les retrouver mes deux amours d'enfants. Encore une fois, je suis loin de me douter dans quelle circonstance hallucinante, ces retrouvailles vont avoir lieu.

Les cowboys

Je me présente à la petite guérite face à ce garde armé qui surveille et contrôle les entrées et sorties de cet immense bâtiment de la Direction générale de la Sécurité intérieure.

— Monsieur, vous avez rendez-vous ?

— Non, je viens parce que je suis suivi et en danger de mort. Je dois rencontrer des agents en urgence.

Le garde interloqué par ma réponse m'explique très solennellement que ce n'est pas possible d'entrer sans y avoir été invité, que je devrais plutôt me diriger vers le commissariat de quartier pour régler ce genre d'histoire. Mon humeur changeante commence à venir chatouiller mes sens, la colère monte, mon regard se durcit féroce, mes muscles se tendent, mes poings se ferment, je suis prêt à en découdre pour entrer à n'importe quel prix.

— Écoute l'abruti, soit tu préviens quelqu'un dans ton blockhaus à la con, soit je te saute à la gorge pour signaler ma présence ! Je suis prêt à tout pour être entendu ! Si j'suis là, c'est sur les conseils d'un commissaire après une plainte ! Tu comprends ce que je te dis ? Alors tu prends ton téléphone et tu préviens ton supérieur, compris ?

Mon agression verbale et l'attitude bestiale que j'ai à ce moment-là, surprennent et déstabilisent le jeune garde. Reprenant un peu

d'aplomb, il me demande mes papiers. Je lui donne mon passeport sans sourciller.

— OK, calmez-vous, je préviens mon supérieur.

J'observe les caméras, ils doivent me scruter. Rien à foutre, je ne suis pas un terroriste ! Le garde ressort de sa petite guérite qu'il a fermée pour que je ne puisse pas entendre sa conversation. Un agent arrive. Le garde lui remet mon passeport et repart aussi sec. Ils doivent se renseigner sur mon identité et peut-être mon casier...

— Monsieur, cela va prendre un petit moment, vous devez patienter, et toujours à l'extérieur, désolé.

Je fais oui de la tête. Je me place dans une attente incertaine, assis par terre, le dos appuyé au mur de cette forteresse, à 50 mètres sur la gauche dans l'angle, hors de la vue du gardien. J'attends. Je suis fatigué de ma situation qui change en permanence, je suis fatigué d'être emporté dans une spirale de vie que je ne contrôle plus, je suis fatigué de la suractivité de mon cerveau qui m'envoie mille informations à la seconde, ma vue se brouille même par moment. Combien de temps vais-je encore pouvoir tenir ? Combien de temps ?

Au bout de vingt minutes environ, je suis extirpé de mon sommeil léger par cinq agents en civil avec des flingues à la ceinture. Ils m'entourent. Depuis ma position assise, je les regarde la tête levée vers le ciel, le cul vissé sur le sol en béton. J'ai l'impression qu'ils font tous trois mètres de haut.

L'un d'eux s'accroupit pour se mettre à ma hauteur, les autres soldats en jean basket et sweat à capuche gardent leur cercle de distance avec la main sur leur arme comme des cowboys.

— Monsieur, que se passe-t-il ? Expliquez-nous.

Il me tend mon passeport. Je le prends tout en me relevant. Bien face à lui, je lui expose ma situation de cible face à un groupuscule d'extrême droite. Je raconte l'enregistrement en « off » sur la disquette de ma caméra, je décris le pugilat nocturne et ma fuite à moto, le message téléphonique, je lui explique brièvement mes

planques à Montreuil, toutes les fois où j'ai grillé ces connards à mes trousses... Je finis ce court résumé de ma situation par les conseils avisés reçus lors de mon dépôt de plainte au commissariat de police. Mon objectif est simple, régler définitivement cette histoire, ici, avec les agents la DGSI. Après une petite pause pour digérer les informations que je viens de lui balancer, il me regarde droit dans les yeux.

— Vous pouvez prouver ce que vous dites ?

Mon humeur changeante fait à nouveau des siennes. Une vague de violences et d'agitations qui me submerge.

— Mais bordel, comment voulez-vous que je prouve ce merdier !?! Cette putain de disquette je ne sais même plus où elle est !

Il me répond du tac au tac, comme pour un interrogatoire où je serais le suspect :

— Et votre portable avec le message téléphonique, je peux l'entendre ?

— Je viens de me faire dépouiller ce matin par une bande de jeunes petits cons que j'avais aidés ! J'ai plus ce putain de téléphone !

Les hommes armés se regardent furtivement. Je suis certain qu'ils me prennent pour un dingue, un marginal de plus, et qu'ils pensent que mon histoire n'est que pure invention, comme à chaque fois où j'ai essayé d'en parler maladroitement à quelqu'un et qu'on m'a fermé la porte en disant qu'il fallait prendre soin de moi, que les choses iraient mieux avec le temps et tout le blabla à la con. Je ne supporte plus d'être traité comme un vulgaire menteur.

Je commence sérieusement à ressentir cette spirale de violence qui envahit mon corps. Je suis prêt à frapper le premier, je suis agité et sur les nerfs. J'aimerais leur hurler à la gueule de faire leur taf et de me protéger. Ils se rapprochent de moi tout doucement, le cercle est en train de se refermer, je me sens pris au piège comme un animal traqué face à ses bourreaux.

Je me prépare à un combat perdu d'avance, je le sais, mais s'ils me touchent, je compte bien faire des dégâts et peu importe les coups qui viendront entamer ma carcasse en tension extrême.

Habilement, leur chef vient délicatement et doucement poser sa main sur mon épaule pour transmettre son fluide rassurant qui me calme un peu. Je reste bien ancré sur mes deux jambes dans la position du boxeur en garde basse, les bras le long du corps, prêt à frapper le premier. Je le fixe intensément.

— Écoutez, détendez-vous, je ne dis pas que votre histoire est fausse, mais si ces gens vous veulent du mal, vous devez partir, vous éloignez quelque temps hors de la région parisienne. Vous avez un ami, de la famille peut-être ? Un point de chute temporaire, histoire que les choses se calment un peu pour prendre du recul ?

— Non ! J'ai que dalle ! Personne ne me croit ! On me ferme la porte systématiquement ! Je suis un putain d'animal en fuite et tout le monde s'en fout ! Vous pouvez m'aider oui ou non ?

— À ce stade, non.

Ma colère éclate d'un coup. Je les insulte de tous les noms, je m'extirpe rapidement de ce cercle humain qui m'opprime pour me diriger vers ma voiture garée de l'autre côté de la rue.

— Bande d'enculés, regardez-moi bien, si demain il y a un meurtre, tant pis pour vos gueules de rats, bande de bâtards, avec vos guns à la con ! Branleurs, vous ne servez à rien, incapables de protéger un citoyen français ! Vous vous paluchez dans vos bureaux pourris de ce ministère à la con, gardez bien les images vidéo de vos putes de caméras, gardez bien la copie de mon passeport avec ma face, mais maintenant, c'est eux ou moi, vous aurez au minimum un mort sur la conscience !

Je suis dans une telle rage, que je n'ai même pas conscience des voitures qui pilent et klaxonnent dans cette rue de Levallois où je fous un bordel urbain monstrueux en traversant n'importe comment et en insultant ces agents restés sur le trottoir des planqués.

J'étais certain qu'ils allaient me protéger, m'aider à former une équipe pour stopper cette traque dans laquelle je représente un gibier meurtri par sa vie. Dans un démarrage en trombe, j'exécute un demi-tour sec et précis au milieu de la rue sans faire attention aux passants, aux bus, aux vélos et avec un bruissement de pneus

comme dans les séries américaines. Je baisse ma vitre en leur donnant l'opportunité de bien profiter de mon doigt d'honneur.

Mon cerveau bouillonne encore. Que faire ? Où aller ? Ma colère est encore vive, je conduis vite et avec beaucoup d'imprudence. En un quart de seconde, je décide de partir loin de Paris, loin de tous, d'attirer mes poursuivants vers un endroit de France où ils ne pourront plus se cacher derrière l'architecture parisienne et de la banlieue. Il leur sera impossible de se dissimuler comme dans cette population dense de la région parisienne, à calculer le bon moment pour me tracter. Je dois créer un guet-apens pour les obliger à se mettre à découvert, dans un relief différent d'ici. Oui ! C'est ça mon plan, c'est ça ma solution finale. Je vais me les faire, seul, je vais les défoncer un par un. Je regarde la jauge de mon réservoir, elle est presque pleine. Direction la Normandie, la Bretagne...

La roue tourne

Mon métier d'ambulancier-urgentiste m'apprend chaque jour à faire face à des situations si particulières que j'intègre en accéléré certaines valeurs qui m'étaient bien étrangères dans mon passé d'artiste. Mon ego qui m'a joué de vilains tours par moment est définitivement bien rangé, loin au fond de moi. La bienveillance, la compassion, l'altruisme, l'écoute et cette envie incroyable d'aider mon prochain deviennent au contact de cette profession difficile, mais passionnante, mes nouvelles lignes de conduite. J'adore plaisanter avec toutes ces petites mamies dans leur mouvoir dont certaines me racontent leurs histoires de cul passées. J'aime faire rigoler et détendre l'atmosphère d'un patient en fin de vie que j'accompagne régulièrement et avec qui j'ai tissé des liens de sincérité à l'arrière de mon ambulance. J'adore enclencher « les bleus », cette sirène deux tons qui annonce une intervention en urgence et pour laquelle il faut être prêt physiquement et mentalement à gérer certaines situations qui peuvent vraiment mal tourner. Toute cette vision au quotidien de la déchéance physique et mentale met en relief ma propre histoire que je relativise. Je suis en bonne santé, je travaille et j'ai un toit. Aujourd'hui, tout va mieux. Mon corps et mon esprit se réparent à la vitesse de la lumière de cet abysse que j'ai visité et qui a bien failli m'engloutir à jamais.

Un élément nouveau va venir bousculer mon quotidien bien rempli d'interventions et de transports médicaux en tout genre. Une nouvelle audience est prévue avec la Juge aux Affaires familiales. Le dossier que j'ai constitué, seul, a enfin abouti. La pension alimentaire astronomique que je paye toujours et qui a été calculée sur mes revenus d'il y a deux ans va enfin être revue à la baisse au regard de ma situation actuelle. C'est certain, je vais enfin pouvoir revoir mes enfants dans de bonnes conditions et leur faire découvrir ce papa soigné, devenu soignant. Une immense joie me parcourt à la lecture de la convocation du tribunal. Le rouleau compresseur de cette justice à sens unique pour les papas divorcés, qui m'a également broyé, va enfin s'arrêter.

Heureux et confiant, j'annonce cette nouvelle pleine d'espoir à mon coéquipier en ambulance. Mickael deviendra plus tard un vrai frangin, un membre de ma famille. En ambulance, quand vous passez douze heures par jour avec votre collègue, à gérer des situations aussi périlleuses qu'hilarantes, à parcourir un nombre incalculable de kilomètres, à l'avant de votre véhicule, dans ce petit habitacle, la proximité fait que des liens forts se tissent. Après mon premier contrat pour une société dans laquelle j'ai travaillé pour le SAMU et les appels 15, je décide de changer d'environnement pour une société plus familiale et qui paye un peu mieux. Cette société me fait principalement travailler en transports chroniques, sans urgence et surtout jamais de garde la nuit. C'est à cette occasion que je rencontre Mickael.

Ma première expérience professionnelle fut exceptionnelle et très formatrice, mais franchement se faire réveiller à 2 heures du matin pour une suspicion de suicide et débarquer au 13ème étage sans ascenseur avec tout le matos sur le dos en dégoulinant de sueur, et découvrir que la présumée victime a besoin d'un Doliprane ! Putain, la bouteille d'oxygène et la chaise de portage, je lui aurais bien foutu dans la gueule ! Ou se déplacer pour une patiente qui a chié sur ses murs et pissé dans son appartement rempli de détritus et qui hurle à la mort, car elle veut faire ses courses aux magasins

alimentaires ! Bonjour la misère humaine ! Au cours de cette intervention odorante et lunaire, je l'ai quand même convaincue que j'étais le chauffeur de Carrefour et que je venais spécialement pour elle, pour l'aider à se réapprovisionner dans les rayons frais ! Après mon bilan téléphonique au médecin du 15, nous l'avons déposée directement en psychiatrie. Tiens, ça me rappelle des souvenirs... Mais je garde ça pour moi, tout au fond à jamais, personne ne doit savoir, c'est du passé.

Je n'ai plus vingt ans et les 3/8 avec le stress de l'appel 15 la nuit ce n'est plus de mon âge. Il y a beaucoup de « bobologie ». La vraie urgence, c'est pour le SAMU. Là encore, j'ai eu la chance d'y faire un passage et d'y découvrir un monde incroyablement humain. J'y ai rencontré des équipes très professionnelles. J'y ai découvert aussi son lot de situations extrêmes et d'une rare violence humaine !

Donc, c'est avec beaucoup de plaisir que j'entame cette nouvelle expérience censée être moins fatigante. L'avantage dans ce métier c'est que vous pouvez trouver du travail très facilement, les boîtes sont toujours en demande tellement c'est usant, le personnel tourne beaucoup, mais je ne me plains pas, j'avance, fier, très fier ! « Ambulancier un jour, ambulancier toujours ! »

Mon nouveau coéquipier, Mickael, a déjà beaucoup d'expérience dans le métier. Français d'origine algérienne, j'adore ses mimiques « rebeu » qui provoquent nos nombreux fous rires quand il imite certains patients très bizarres que nous rencontrons parfois. Ses yeux noisette trahissent sa gentillesse et son cœur très généreux. C'est lui qui facilite notre travail commun, il connaît toutes les adresses, les raccourcis, les salles d'examen dans lesquelles nous devons acheminer nos patients dans les nombreux hôpitaux de la région parisienne, et croyez-moi, trouver certains services relève parfois d'une enquête de l'inspecteur Clouseau ! J'apprends également beaucoup avec lui. J'ai peut-être un beau diplôme d'état et une première très belle expérience dans l'urgence, mais lui, il possède un vrai savoir acquis au fur et à mesure des années. Nous nous complétons parfaitement.

Ce qu'il faut bien comprendre c'est que dans cette profession, l'entente dans un binôme est essentielle pour affronter les longues semaines de cinquante heures voir bien plus sur certaine période. Elle est également essentielle pour gérer certaines situations. Par exemple, si le patient s'enfoncé dans un délire inattendu comme ce fut le cas dans certains transferts de psy que nous avons dû effectuer en urgence. Lorsque nous faisons face à un malaise lié à la pathologie d'un patient, dans ces moments où tout peut basculer, la réactivité, la complicité, la précision des gestes de premiers secours constituent le socle du binôme. Nous devons faire face en équipe avec une confiance absolue l'un envers l'autre. Cela paraît évident, mais avant la rencontre de Mickael et cette équipe de rêve, j'ai vécu une situation avec un auxiliaire en carton qui avait passé son examen d'habilitation de deux semaines pour trouver un job. Il n'avait pas conscience de ce que pouvait devenir une situation d'urgence dans le monde du transport sanitaire. Ce petit con avait déclenché une peur panique face à la réaction de la famille qui pétait les plombs, car leur grand-mère faisait un simple malaise vagal. J'ai dû gérer la grand-mère en premier, puis avec autorité j'ai calmé sa famille pour cadrer la situation qui partait en sucette. Mon auxiliaire en carton a pris peur, il est parti en courant et est rentré chez lui à pied. Je ne l'ai jamais revu !

Bien rasé, cheveux courts, veste et chemise bien mises, le sourire aux lèvres et confiant, je me présente pour l'audience de la révision du jugement relatif à mes enfants. Dans ce bureau encombré de dossiers et face au juge, j'écoute. Je me fais laminer, trucider, défoncer, écraser comme une merde par mon ex. Encore cette juge acquise à la cause des mères parfaites et convaincue que les pères sont des crétins incapables de rien. L'argumentation repose exclusivement sur mon passage en psychiatrie. Encore ce putain de passé qui me colle à la peau et qui m'enterre. Dans l'inconscient de tout le monde, la psychiatrie, c'est un mec dans sa camisole de force complètement violent, instable et shooté. Si tu passes par la psy, tu

es forcément estampillé taré pour ta vie entière. Je me rappelle bien ce que me disait ma psychiatre :

— Quand on se casse un bras, tout le monde trouve normal d'avoir un plâtre, mais quand on touche à la tête, tout le monde assimile ça à la folie. Ici, et c'est le cas pour vous, je fais le même travail, j'offre à votre mental un plâtre symbolique pour soigner une période de vie compliquée, ça n'a rien à voir avec la folie.

Après tout ce parcours, après m'être relevé du KO sur le ring de ma vie, après tant d'efforts pour récupérer, reprendre le combat, gagner des rounds patiemment les uns après les autres, cette juge me cingle violemment en s'alimentant des propos fallacieux de cette femme que je ne connais plus et qui me voue une haine sans limites. Je me retrouve avec une pension alimentaire réduite seulement de 20 euros et l'obligation de trouver un organisme pour voir mes enfants en visite médiatisée deux fois par mois et qui coûte 150 euros de l'heure. Je vais devoir payer pour voir mes propres gosses ! Si mes calculs sont bons, je dois verser 480 euros de pension alimentaire, 300 euros à un organisme qui va me surveiller pour seulement deux visites d'une heure par mois. Putain, plus de la moitié de mon salaire y passe, sachant que je dois aussi payer mon loyer et acheter à manger ! Comment je vais faire ? C'est ça la justice ? C'est ça l'équilibre pour mes enfants ?

Je suis usé et fatigué de me battre pour un droit que j'ai gagné ! Bordel, mais regardez-moi ! Je me suis relevé, je suis debout avec des études puis un boulot, un toit, et tout mon amour pour mes enfants. Cette femme et tout ce système de pseudo-justice me refusent la manière douce ! Ils me cassent encore et encore...

Je me prends une gifle monstrueuse. Mais je ne suis plus le même. J'encaisse, j'ai mal, je suis blessé, mais cette fois, je suis bien droit dans ma vie. Alors je vais me battre, pour mes enfants, pour moi.

Le matin, de retour dans mon ambulance aux côtés de Mickael, ma bouche et mon visage restent fermés. Comme lors d'un combat de boxe anglaise où la confiance en votre supériorité technique est

votre pire ennemie, je viens de prendre une droite bien sèche et je récupère difficilement de ce round face à l'injustice de cette juge que je vomis. Mais mon combat n'est pas terminé.

Pour ne rien vous cacher, le vrai prénom de mon coéquipier est Malek, mais comme nous sommes tombés sur quelques patients racistes, je lui ai trouvé ce surnom pour que cela ne déclenche pas un refus de transport ordonné par ces raclures ignorantes de la richesse que l'on peut trouver dans la différence, et comme dit mon patron Abdel :

— On ne choisit pas ses patients, nous devons faire fi de la connerie humaine, restons professionnels.

Depuis donc, je l'appelle comme ça et nous rigolons bien de ce petit subterfuge.

Mickael voit bien ma tronche d'enterrement. Je lui raconte l'audience, il hallucine également ! Il me dit avec beaucoup de bienveillance que dans la vie la roue tourne, que je ne dois rien lâcher, et je suis un mec en or. Il dit que ça se ressent dans mon travail et les longs moments que nous partageons ensemble.

— T'inquiète, la roue tourne.

Je ne suis pas très convaincu de tout ça sur le moment, pourtant il avait raison, mais comme d'habitude je suis loin, très loin, de me douter à quelle vitesse cette roue de la vie va tourner et m'offrir ce que je suis incapable d'imaginer dans mes rêves les plus fous... Non, pas les plus fous, les plus merveilleux...

Champion du monde

La musique à fond, je roule vite, trop vite, vers un terrain propice à la réalisation de mon plan d'embuscade. Hyper agité, le regard furieux, les épaules rentrées, bien calé au fond de mon siège, j'enfonce mon pied sur la pédale d'accélérateur. Je veux savoir ce que ma caisse a dans le ventre. Quand je l'ai achetée, le mec du garage m'a dit qu'elle appartenait à son père fraîchement décédé, coffre avec double fond et super moteur légèrement modifié, la voiture d'un ancien flic mort en service. Mon gros break vert métallisé aux larges pneus vrombit. Je bloque le compteur sur 220 km/h, elle monte encore. Je me détends, rassuré dans cette ivresse de vitesse. Certes, je ne suis plus à moto, mais ma vieille copine, ne bouge pas, elle transperce le vent, et reste bien collée sur l'asphalte de l'autoroute. À cette allure, je double tout le monde, appel de phares, klaxon.

— Dégagez la route, bande de trous du cul ! Poussez-vous !

Gueulant seul dans mon espace sécurisé, je jubile, je me régale de la puissance de mon bolide déguisé en carcasse vieillissante. Je m'ouvre le chemin vers une liberté que je dois retrouver quoi qu'il en coûte. Dans cette frénésie de conduite, j'arrive très vite au premier péage. Rempli de colère après ma rencontre avec les agents de la DGSJ qui ne m'ont pas apporté de soutien, je ne fonctionne plus qu'à l'instinct animal primaire. Je suis obsédé par mon plan

d’embuscade. Je veux devenir le chasseur et plus la proie. Je deviens le combattant, seul, dans l’anneau de lumière sombre, prêt à mourir sur le ring de sa vie pour ses convictions. Les détails importants pour y arriver m’échappent complètement.

Au péage, au moment de cet arrêt forcé, je me rends compte que je n’ai aucun moyen de paiement. Arrivé à hauteur de la guérite, une charmante jeune femme probablement en job d’été me demande mon ticket. Putain, quel abruti, j’aurais pu anticiper qu’il fallait payer quand je l’ai pris tout à l’heure ce putain de ticket ! Trop occupé par ma colère, trop concentré sur mon plan, trop en éruption volcanique, je ne me contrôle plus, trop, toujours trop... Cette situation me calme instantanément. Mon cerveau surentraîné au « djellaba système » reprend du service en une fraction de seconde.

— Bonjour, désolé, je suis musicien, je dois rejoindre mes amis pour un concert et je suis déjà grave à la bourre, j’ai oublié ma CB et mes papiers, pouvez-vous faire une exception et lever la barrière, s’il vous plaît Mademoiselle ?

Je plonge mon regard insistant dans ses grands yeux bleus, avec un grand sourire de saltimbanque maladroit, j’essaye de la séduire, de la sensibiliser à ce pauvre musicien étourdi, mais rempli de bonté. Gentiment elle refuse, gentiment j’insiste. Je ne sais pas pourquoi, je me saisis de mon mini iPod offert par mon ex avec mon nom d’artiste Gregsky gravé au dos et lui offre en guise de cadeau. Très gênée, elle le prend quand même.

— Écoutez cette musique, il y a tous mes albums et plein de nouveaux titres qui ne sont pas encore sortis, en plus, il y a une playlist de rêve concoctée par mes soins, vous allez adorer !

Cet iPod contient bien ce que je viens de lui dire. Ma persuasion et mon pot-de-vin l’emportent. Elle rougit, et avec un grand sourire amusé laissant découvrir sa magnifique dentition blanche, elle ouvre la barrière.

— Ah ! Si j’avais du temps et ma CB, je vous inviterais à dîner pour vous remercier ! Vous me sauvez la vie, merci beaucoup du fond du cœur !

— Bon concert, et ne soyez plus étourdi Monsieur le musicien !

La route de nouveau s'ouvre à moi, sauf qu'il faut maintenant que je prenne la dernière sortie avant le prochain péage, là, j'ai eu du bol. Je n'ai aucun GPS, pas un sou en poche, il me reste mon téléphone qui ne peut plus émettre d'appel, mais que je branche sur mon poste radio pour écouter ma playlist que j'ai confectionnée pour mes entraînements de boxe. Va falloir la jouer serré.

Je roule à 180 km/h, me concentrant sur les panneaux pour ne surtout pas rater la dernière sortie. À cette vitesse, je remarque qu'une berline rouge me colle au train, je ralentis et me place sur la file de droite. Elle me dépasse. Je reste méfiant de tous les véhicules sur la route, les molosses sont féroceement à mes trousses, d'une manière ou d'une autre. J'observe ce véhicule luxueux et puissant s'éloigner devant, mais qui lui aussi se rabat sur la droite et réduit les gaz. Un motard sur une 1200 BMW et vêtu de noir vient se placer à ma hauteur sur la file du milieu en regardant droit devant. Mon instinct de bête traquée m'indique que ce n'est pas bon, pas bon du tout. OK, je dois en avoir le cœur net. Est-ce mon cerveau fatigué qui me joue des tours ? Ou mon instinct de survie qui voit juste ?

J'accélère progressivement et me place sur la voie totalement à gauche. À fond, je dois aller à fond, je bloque le compteur et double par la file du milieu les voitures qui ne se rabattent pas quand j'arrive à grande vitesse derrière elles. Pas le temps de faire des appels de phares, je dois me faufiler sur cette autoroute qui heureusement reste fluide. Je scrute mes rétros, putain, j'avais raison, la berline, un coupé sport me suit sans problème. Étant donné le modèle de la voiture, je n'ai aucune chance en ligne droite. Le motard est également bien sur le coup, mais légèrement en décalage non loin derrière. Bordel, c'est qui ces mecs ?

Un sentiment de rage et de peur m'envahit, je crains vraiment pour ma vie. Je roule pied au plancher et zigzague pour éviter les tortues qui doivent être à 160 km/h. Mon cerveau s'enflamme de mille

questions. Comment vais-je échapper à mes poursuivants mieux armés grâce à leur monstre mécanique ? Quitte à mourir aujourd'hui, je dois me faire flasher, au moins la police pourra retracer mon parcours s'il m'arrive quelque chose de grave. Le radar arrive, je ralentis pour passer à 160 km/h au lieu de 130, j'en profite pour baisser la vitre et présenter mon doigt d'honneur, une habitude qui va perdurer pendant un petit moment, comme pour défier symboliquement l'autorité qui a refusé de me protéger.

Aujourd'hui je me souviens de la tête de mon père qui recevait chez lui toutes mes amendes, et moi incapable de lui avouer la vérité quand j'habitais sous son toit, sous peine de repartir à l'asile avec cette histoire qui ne peut pas être vraie, et pourtant... Heureusement que les photos de ces délits routiers n'étaient pas jointes.

Après ce premier cliché témoin de ma cavalcade, je reprends ma vitesse de croisière avec l'aiguille bloquée en bas à droite du compteur. Putain, ces connards ne me lâchent pas.

Comme en boxe, je dois m'adapter à mon adversaire. Je suis le plus faible, c'est indiscutable, mais je peux trouver l'ouverture qu'ils n'attendent pas pour les surprendre. Je regarde la jauge du carburant, ma formule1 suce sévère, je dois garder de l'autonomie pour me les faire ces bâtards. OK, changement de tactique, je ralentis et me place sur la voie du milieu, en attendant une station-service vers laquelle je pourrais me diriger au dernier moment, sauter de ma voiture et m'engouffrer dans la boutique de la station. Je pourrais les observer de loin s'ils arrivent à me suivre et me mettre sous les caméras histoire de me protéger et de reprendre mon souffle. Mon objectif, élaborer une tactique pour le round suivant.

Je vais leur faire à la « Top Gun », freiner et braquer au dernier moment pour qu'ils me passent devant et que je puisse m'engager dans un virage serré sur le chemin qui mène à la station. Oui, mais là, je dois adapter mon plan au plancher des vaches, je ne suis pas dans un avion de chasse, et encore moins Tom Cruise. Là, c'est pour

de vrai, je risque ma vie si je foire cette tentative à 180 km/h. Un seul essai.

Je repère le panneau qui annonce 10 km avant mon arrêt pipi ou ma tête dans le cendrier. L'instant périlleux se prépare. Je répète mentalement ma manœuvre. Le motard est légèrement derrière moi sur la file de droite, le coupé berline, sur la file de gauche également en retrait, nous formons un triangle presque parfait qui se dessine sur le bitume.

Le moment fatidique arrive enfin. Je regarde dans mon rétro central, aucune voiture derrière mon cul. J'enclenche violemment la pédale de frein couplé à un débrayage sauvage, le frein moteur m'aide à ralentir rapidement tout en gardant mon bolide bien dans l'axe pour ne pas me planter, et au dernier moment, je tourne mon volant auquel je suis bien agrippé, penché sur mon siège je traverse les couloirs de l'autoroute et m'engouffre précipitamment sur ce chemin, synonyme de « Dans le cul ! Vous ne l'avez pas vu venir celle-là ! ».

Je me gare rapidement devant la boutique, saute de mon véhicule et je me place en position du soldat scrutant l'ennemi qu'il ne voit plus. Personne. J'attends environ dix minutes et observe attentivement la moindre voiture qui rentre. Des vacanciers, des familles, des routiers. Rassuré, j'emprunte le chemin des toilettes pour pisser et me passer la tête sous l'eau, car j'ai eu chaud. Il fait chaud, très très chaud.

En ressortant de ma petite affaire, je regarde de l'autre côté de la boutique, il y a une autre entrée. En me rapprochant, à travers les vitres sales de cet endroit de passage, j'aperçois la berline garée sur le parking, au fond de l'air d'autoroute. Putain ! Je n'en crois pas mes yeux, ils sont bien passés devant moi lors de mon freinage d'urgence ! Ils ont manqué l'entrée de la station, je les ai vus ! Ces enfoirés ont dû prendre la bretelle de sortie de cette aire d'autoroute en sens inverse pour me rejoindre.

Là, à l'intérieur de cette boutique, je commence à paniquer et en même temps je rentre dans une colère noire. Si cela doit finir

maintenant, pas de problème, je suis prêt pour le combat final. Je remonte dans ma voiture et doucement, toujours sur mes gardes, je me dirige vers la sortie de cette station maudite. Arrivé presque à la hauteur du coupé sport aux vitres teintées, sur le grand espace vide réservé aux poids lourds, je décide de me garer de l'autre côté du parking et en marche arrière, faisant ainsi face à mon adversaire. Rien ne bouge. Après cinq minutes d'observation en face à face, je jette un coup d'œil dans mon rétro, je découvre une petite barrière qui ouvre sur un vaste champ et la campagne.

La minute de repos est terminée. Comme les ouvriers du ring, je suis prêt à repartir à la besogne bestiale. Je descends de mon véhicule brûlant sous le soleil d'été, j'ouvre mon coffre, et je prends mon sac de boxe. Je l'ouvre et prends mes bandes. Maintes fois répété avant mes séances de sparing, j'entoure soigneusement mes mains de ce tissu censé protéger et amoindrir la douleur de mes frappes qui s'annoncent meurtrières. Je saute la barrière avec mon sac de boxe, pour me retrouver sur le petit chemin parallèle aux champs qui va faire office de carré magique pour ma ceinture de champion du monde que je veux décrocher à tout prix.

Je démarre ma séance bien en vue de ce véhicule muet et statique qui m'observe. Je m'échauffe comme avant le dernier combat de ma vie. Je commence en souplesse par le haut de mon corps. Chaque partie des rouages de mon armure de chair doit être sollicitée pour progressivement être au maximum de ses capacités destructrices. J'ai bien en tête les combats du champion du monde en anglaise, le plus titré de France, une personne que j'admire vraiment, qui s'est battu partout dans le monde, qui a botté le cul aux Américains sur leur sol, dans la catégorie redoutable des mi-lourds. La science du ring, toute une philosophie dans laquelle je suis plongé depuis des années. J'ai même eu cet immense privilège, quand j'étais intermittent du spectacle, d'avoir participé à l'organisation des réunions de boxe au niveau européen et mondial. Je me suis retrouvé à 10 cm du ring pendant les combats à observer mes idoles et à entendre le bruit des frappes qui touchent les corps affûtés et

préparés à recevoir et donner tout ce qu'ils ont.

L'image la plus frappante et qui me reste gravée dans ma mémoire pugilistique est la vision de ce monstre sacré sortant des vestiaires, juste avant son combat chez les lourds, catégorie dans laquelle il venait de monter, un défi qu'il s'était lancé. Jean-Marc Mormeck est un personnage très doux et sympathique dans la vie, mais là, à cet instant, en l'accompagnant vers le ring avec son staff, je découvre un animal de combat déterminé, une autre personne se dévoile, son regard que j'ose croiser quelques secondes m'exécute sur le champ. Il est déjà dans son match, concentré, imperturbable, avec un puissant regard noir et profond, un tueur. Mentalement, il est prêt, dans sa bulle guerrière, rien ne peut l'atteindre.

Dans ce coin de campagne, peu à peu, je me transforme en un animal de combat, une bête violente et blessée qui n'a plus peur. Mes gestes s'accélèrent, se précisent, je bouge, toujours en mouvement, je fixe le pare-brise teinté de la voiture, j'attends mon adversaire, mon regard devient méchant, très méchant, je rentre progressivement, à ma manière, dans cet état second où je suis prêt à mourir, mais pas sans combattre, pas sans prouver ma valeur de guerrier. Bien préparé, j'enfile mes gants noirs Everlast, je vois le motard qui se rapproche du petit chemin à quelques mètres de l'endroit où je me trouve. « Ah, il est là celui-là ! Ce sera donc lui mon adversaire ? » Je m'en fous royalement qu'il vienne !

Il s'arrête à cent mètres environ, sur son cheval mécanique. Il n'enlève pas son casque à visière impénétrable. Il m'observe. Je me rapproche en sautillant sur la pointe des pieds. Sur ma droite, un grand arbre bien planté me regarde. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une telle montée d'adrénaline que je me mets à boxer ce conifère qui ne bronche pas. Mes frappes s'enchaînent. Je tourne, je le fixe, je bouge, je danse, j'enchaîne les combinaisons et mes coups lourds s'écrasent à bonne distance sur cette surface inerte. J'hurle ma colère, je cris vers ce putain de motard qu'il vienne sur le champ, je lui fais signe entre deux droites bien précises, je lui

somme de venir, mes poings gantés lui demandent de venir, je l'insulte, toute ma colère explose. Je me remets à frapper frénétiquement le tronc de cet arbre que je ne sens plus à l'impact, je martèle sans relâche, les mots les plus salaces sortent de ma bouche, ils sont crachés dans une furie incendiaire.

Au bout de quinze minutes et gagné par la fatigue à ce jeu à sens unique, ma sueur abondante coule par tous les pores de ma peau, la solution saline et acide pénètre mes yeux, me brûle la rétine, mon effort est explosif et intense. En tournant légèrement ma tête et en regardant avec ce brouillard liquide qui remplit mes yeux de tueur, mon adversaire a disparu, il a fait demi-tour, sans même que je remarque cette retraite incompréhensible. Je souffle en me posant mille questions. Garde des forces, ce n'est pas fini, reste la garde haute. J'observe le parking, la voiture rouge a disparu également. Je lève les bras au ciel, je danse, je ris, je crie, je pleure, j'exulte de bonheur. J'obtiens ma première ceinture de champion ! Je le hurle haut et fort devant tout ce public absent. Le soleil comme un projecteur met en lumière cette écrasante victoire. Toutes sortes d'émotions contradictoires m'envahissent. « Attention ! » me dit ma petite voix, « Obtenir la ceinture de champion du monde c'est énorme, la conserver est un challenge bien plus grand. »

Qui sauve une vie sauve le monde

Mon travail d'ambulancier me rend très fier, il est utile à la société et me permet de développer peu à peu bienveillance et empathie pour ces êtres humains en difficulté auxquels j'apporte mon aide. Mon fidèle ami et collègue Mickael partage ces nombreuses aventures ambulancières. Je ne pourrais pas vous énumérer le nombre d'anecdotes sous peine d'écrire un livre totalement dédié à toutes ces situations dramatiques ou farfelues que nous avons partagées et vécues. Seuls les initiés comprendront. Ce qui se passe en ambulance reste en ambulance ! Bon d'accord, j'en lâcherai encore quelques-unes, celles qui m'ont vraiment marqué.

Pour l'heure, nous roulons joyeusement pour récupérer une dame qui doit effectuer un transfert vers un service plus adapté, car, paraît-il, son état se dégrade. Entre deux missions, nous discutons beaucoup de nos vies personnelles, de nos rêves, bref, on occupe le temps durant ces journées de plus de douze heures. Je raconte souvent mes aventures de cul à Mickael qui, oreilles tendues, ne rate pas une phrase. Il rigole franchement de ces femmes que je chasse sur les sites de rencontre.

— Greg, t'es un vrai George Clooney du cul !

— Écoute, les sites de rencontres, je les considère comme un bottin

moderne. C'est juste un outil pratique et rapide pour rencontrer une personne. Je ne reste jamais trois plombes à envoyer des mails enflammés ni ne passe des heures interminables au téléphone. La voir en face, c'est ça la vraie rencontre, pour le reste, comme tu sais, j'improvise...

À cette époque, je fais quelques rencontres très sympas, mais qui ne durent pas. Soit elles veulent un amant, soit un mec avec une belle CB, certaines veulent un enfant, d'autres ça coince sur le physique, bref, il y a à boire et à manger. Avec mon métier, je suis habitué à évaluer très vite la personne qui se trouve en face de moi. Je cherche une femme avec qui partager un petit bout de chemin, mais surtout pas de plan sur la comète ! Je suis vacciné à vie de mon premier mariage catastrophique. Plus jamais la bague au doigt ! Malgré tout, je ne regrette rien de cette union. Je préfère me souvenir des bons moments, le reste n'a plus d'importance, c'est du passé, définitivement bien rangé. La seule chose qui me tarabuste est de revoir mes enfants.

Je n'ai pas le choix, je dois payer cher pour les visites médiatisées et maintenir la pension alimentaire exorbitante. Mes recherches de structures pour ces visites médiatisées ont bien avancé, mais mon ex me colle en permanence des bâtons dans les roues pour en retarder l'échéance. C'est à moi de me démerder pour trouver les éducateurs spécialisés qui vont me scruter durant les rencontres avec ma progéniture afin de déterminer si mon comportement est acceptable ou non. Cette ex-femme, elle-même éducatrice de jeunes enfants, sait forcément mieux que moi ! Ma situation n'est pas simple, elle a réponse à tout et essaye encore et encore de m'imposer ses choix avec comme outil de chantage nos enfants. À force de batailler, j'ai quand même trouvé et non sans mal, une structure dans la ville de mes parents où les rencontres pourront enfin avoir se dérouler.

Je raconte souvent mes difficultés à Mickael, il m'encourage toujours. Je lui explique les merdes administratives et tout le bordel des audiences de cette foutue justice qui me déraille et me broie

depuis ma séparation et ce divorce chaotique. J'ai conscience que j'ai également merdé et je le paye cher. Mais ce sont les gosses les premières victimes de ces ex-conjoints incapables d'enterrer la hache de guerre. Les adultes sont parfois tellement encroûtés dans leurs rancunes passées, à se mesurer qui a la plus longue, qu'ils en oublient le principal, leur progéniture en souffrance. Mais aujourd'hui, je savoure ma victoire, je vais bientôt revoir mes petits, même si cela doit se passer de manière peu naturelle dans un bureau sous haute surveillance.

Dans notre ambulance, en roulant vers l'hôpital pour le transfert de notre patiente, je repense à la discussion que nous avons eue il y a quelques mois, au sujet de mes histoires de cul.

— Tu sais, je vais arrêter les sites de rencontres, franchement ras le bol ! C'est bien souvent sans lendemain.

Mickael toujours avec ce sourire malicieux me montre sur son téléphone le seul site que je n'avais pas encore testé.

— T'es sérieux ? Adopte un mec ?

Je ne sais pas comment, mais il est arrivé à me convaincre.

— OK, mais je te préviens, je ne ferai qu'un seul essai, après, basta, j'arrête ces sites à la con et je reviens à l'ancienne.

Étonnamment, je ne ferai qu'un seul essai, mais celui-ci, aussi étrange que cela puisse paraître, va transformer ma vie tout entière. Une rencontre amoureuse qui n'existe que dans les romans d'Alexandre Jardin. Cette merveilleuse créature va complètement bouleverser ma vie d'homme peu accomplie en matière d'amour et en relation de couple.

Nous arrivons à l'hôpital pour ce fameux transfert. Comme d'habitude, je vanne gentiment les infirmières avec mon sourire de séducteur en carton, Mickael rigole comme toujours de mes pitreries. Je me dirige avec le brancard et l'oxygène vers la chambre indiquée par les joyeuses et charmantes petites infirmières en blouse blanche qui laissent à mon esprit le temps d'imaginer leurs jolies

formes se dessiner sous cet uniforme médical. Mickael s'occupe à l'accueil des papiers administratifs et du dossier médical de notre patiente. Je frappe, j'entre et je découvre cette femme d'une soixantaine d'années assise sur le fauteuil avec sa fille accrochée à son corps, en pleurs. L'ouverture de la porte provoque une surprise qui déclenche un cri de détresse tellement puissant qu'il me surprend et me tétanise sur le moment.

— À l'aide, à l'aide, elle respire plus ! Au secours, pitié, pitié non, ne meurs pas maman !

Cette femme assiste en direct et dans les bras de sa mère au trépas qui se profile inévitablement. Une infirmière débarque dans les dix secondes et à deux nous essayons de raisonner cette fille cadenassée au corps de sa mère qui se meurt. Nous employons la méthode musclée, nous séparons avec force ce lien familial. La patiente est allongée rapidement sur le dos, elle git sur un sol blanc et froid, elle ne respire plus. Le médecin du service nous a rejoints avec son stéthoscope, en parallèle avec mon oreille près de sa bouche et ma main sur son bas ventre, nous constatons l'arrêt du cœur et de la respiration. Le doc prend l'initiative du massage, l'infirmière se bouge très rapidement pour la perfuser, le doc n'est pas en rythme, il masse n'importe comment, il le sait. Il me regarde. Je lui dégage ses mains peu ou plus habituées au secours de première urgence. Il se retire intelligemment et je masse, je masse, je demande à l'infirmière de dégager ses voies aériennes en lui maintenant la tête légèrement en arrière et droite. La fille de notre patiente en détresse profonde et à la vue de cette situation chaotique s'évanouit dans la chambre. J'entends dans mon dos le choc lourd de sa chute. Double victime ! Pas grave, elle est gérée par le personnel agglutiné dans l'ancre de la porte et qui se demande ce qui se passe. Mickael, derrière moi en soutien, me demande s'il peut me remplacer, car le massage cardiaque est très physique. Calme et concentré, je lui réponds non, c'est bon je gère. Je masse, je masse, je demande à mon binôme de choc de s'occuper de maintenir la poche de la perfusion en hauteur, mais qu'il doit être prêt à me relayer au cas où

je n'arriverais plus à maintenir le rythme. Je sens une côte qui se brise sous mes mains larges et actives qui font office de pompes de secours pour irriguer impérativement son cerveau. Aucune importance, il est courant de briser une côte ou deux... Je masse, je masse, le SAMU ne devrait plus tarder, leur base est dans les bâtiments en face. Toujours en massant, je m'adresse au médecin pour savoir s'ils ont un BAVU ou de l'oxygène pour insuffler l'O₂ indispensable à la vie, le bouche-à-bouche étant le dernier recours possible, mais peu conseillé avec les nouvelles normes en application en matière d'urgence vitale sans assistance médicale. L'infirmière percute à ma demande. Je masse, je masse. Tout mon esprit est concentré sur mes gestes, tout mon corps est entièrement dévoué à cette inconnue qui doit vivre encore, au moins juste pour dire correctement au revoir à sa fille. Je masse, je masse. Enfin, l'équipe du SAMU arrive avec l'artillerie lourde que je connais bien, pour prendre le relais. Nous dégageons rapidement de ce petit espace pour laisser la place à toute la mise en œuvre de la prise en charge médicale d'urgence. Ils sont venus avec un beau plateau technique que je connais bien pour l'avoir porté et aidé à son installation de nombreuses fois dans mon ancienne société. Dans le couloir avec Mickael, nous reprenons notre souffle et réalisons seulement après ce qu'il vient de se passer.

— Putain Greg ! Il y a qu'avec toi qu'il m'arrive des trucs de ouf en ambulance ! Nan, mais franchement, c'est hallucinant ! Si je racontais certains trucs, on me prendrait pour un mythe !

Ce qui se passe en ambulance reste en ambulance.

Nous rigolons comme des baleines. Mon ami a parfaitement raison, parfois il vaut mieux fermer sa bouche sous peine d'être pris pour un taré, un menteur, j'en ai fait l'amère l'expérience ! La pression nerveuse retombe et se transforme en un fou rire nerveux. Par respect pour le staff encore présent à côté et qui s'occupe de cette pauvre femme entre la vie et la mort, je sors, reprendre ma respiration, m'oxygéner et récupérer de ce que je viens de vivre.

Le médecin du service vient à notre rencontre et nous informe avec

beaucoup de gentillesse qu'elle est en vie grâce à nous. Il nous félicite chaleureusement de notre réactivité très professionnelle. Je me dirige vers la fille de la patiente dans le hall, bien entourée par les infirmières aux petits soins qui la réconfortent avec beaucoup de chaleur humaine dont elles seules ont le secret.

— Tout va bien se passer, elle est entre de bonnes mains votre maman.

Elle me remercie chaleureusement entre deux sanglots. Le sourire jusqu'aux oreilles. Avec un clin d'œil discret aux infirmières, nous remontons dans notre ambulance pour un autre transport qui vient de tomber sur notre iPad.

Avant de repartir sur notre prochaine mission, je téléphone à mon amoureuse, celle qui est en train de changer ma vie en profondeur, pour lui raconter ce qu'il vient de se passer, j'entends encore ses mots justes, cette phrase dite avec tout l'amour qu'elle me porte.

— Qui sauve une vie sauve le monde.

Silencieux, dans cet habitacle roulant, le cœur léger, je sais maintenant pourquoi je me suis dirigé vers cette profession. Je n'ai pas pu sauver ma mère à l'âge de 6 ans, je n'ai pas pu sauver mon frère, ma sœur, mais aujourd'hui à cet instant et consciemment je guéris symboliquement de ces injustices passées. Je comprends que pour sauver une personne, il faut d'abord se sauver soi-même. Devenu sauveur, je savoure cette situation imprévue qui remplit mon cœur et mon corps d'une émotion apaisante. Elle commence à guérir les plus profondes blessures de mon âme. Je suis heureux et conscient de recevoir ce cadeau des cieux, heureux, je le suis, pour de vrai.

Cavalcade

De retour dans mon bolide après mon écrasante victoire par KO sur ce ring champêtre, je roule tranquillement. Utiliser le moins de carburant et trouver la dernière sortie avant le péage payant demeure mon premier objectif.

En rangeant mon sac de boxe avant de repartir sur la route, je découvre un petit pochon d'herbe. Comment cette fleur spirituelle est-elle parvenue ici ? Mes baye fall de Montreuil et leur commerce de nuit ? Aucune importance, je me roule un joint pour couper la faim qui commence à triturer mon ventre. Les vitres ouvertes, la musique à fond, le vent, le soleil et la chaleur chatouillent délicatement mon corps en train d'inhaler cette substance qui alimente tranquillement les méandres profonds de ma dépression qui prend une ampleur dont je n'ai absolument pas conscience. Les bras tendus sur le volant, mon esprit s'apaise en apparence.

Je me perds dans les nombreux souvenirs pugilistiques de tous ses champions du monde de boxe que j'ai connus ou croisés dans ma vie. Ils seraient fiers de moi, c'est certain ! Je ne suis pas le plus fort, mais sur le ring de ma vie je me relève à chaque fois. Les images défilent dans ma tête, celle de Khalid Rahilou avec qui j'ai eu la chance de partager de très beaux moments dans sa famille en

France et au Maroc, Mahyar Monshipour quand il présentait les matchs comme consultant à la télé, ces réunions de boxe auxquelles je participais à l'organisation. Je discutais souvent avec les boxeurs, mes idoles que je croisais en chair et en os, Mormeck, Brahim Asloum, Attou, N'Dam, « titi » Vitu... la liste est longue. J'adorais discuter avec les arbitres, ses fameuses ombres blanches, les soigneurs, les coaches, les journalistes spécialisés comme Jean Philippe Lustik à qui j'ai appris le décès de mon grand frère qu'il connaissait, Jean-Pierre Cossegal, ce présentateur incontournable et légendaire des rings français, des promoteurs tels que Gérard Tesson, les championnes Aziza Oubaita, Gaëlle Amant, tous ses personnages que seules les personnes qui s'intéressent au noble art reconnaîtront, tous ces visages marqués par ce sport anobli par un marquis s'entremêlent dans mon esprit malade. Le monde de la boxe et sa philosophie ainsi que la pratique que j'effectue depuis longtemps m'aident à tenir, à me relever sans cesse avant la fin du comptage de mon arbitre imaginaire qui me regarde agonisant au sol en goûtant mon propre sang après les coups infligés par mon adversaire de l'ombre. Je suis au tapis, souvent, trop souvent. Une force inexplicable me pousse à me relever, à continuer de m'inspirer des vrais ouvriers du ring.

La dernière sortie avant le péage me tire de ma rêverie. Je bifurque pour m'engager sur des routes sinueuses de campagne. Un sentiment de liberté envahit tout mon corps. Je cherche une solution pour me débarrasser définitivement de mes assaillants. Pourquoi ne m'ont-ils pas attaqué physiquement dans ce champ ? Le motard vêtu de noir avait une arme de poing à sa ceinture. Il aurait pu facilement me coller une balle, pourquoi ne s'est-il rien passé ? Je me décide à trouver le cimetière américain près des plages du débarquement. Une idée germe dans mon esprit complètement englouti dans cette dépression qui me ronge jour après jour et m'aveugle. Je ne vis plus que dans l'instant. Mon état empire et je poursuis inconscient ma joyeuse destinée incertaine. Je me dis que

techniquement, si je me retrouve dans ce lieu de recueil américain, j'entre aux USA. Cela doit fonctionner comme une ambassade pour le droit du sol. Je pourrais donc expliquer que ma vie est en danger de mort et demander un asile politique. Je suis prêt à foutre le bordel là-bas au risque que la sécurité m'enferme. Le but est de pouvoir être entendu. Bonne idée, je fonce ! Je me dirige au feeling, mais j'ai faim et très soif.

Je m'arrête sur une petite place où il y a des petits commerces et une pharmacie. J'attends et j'observe. Un jeune couple s'engueule sévère avec des courses qu'ils viennent d'acheter. Ils les placent sur les sièges arrière et trop occuper à se prendre la tête, ils ne referment pas leur voiture et se dirigent à deux pas dans la pharmacie. Je saute de mon habitacle. Je me place de l'autre côté de leur véhicule qui me dissimule en partie. J'attends qu'ils sortent du champ visuel de leur carrosse, j'ouvre la porte, prends deux sacs et repars aussi sec. Putain, Arsène Lupin se foutrait bien de ma gueule ! Des tampons, des mouchoirs, du sirop. Il y a quand même du pain en tranches, des biscottes et un melon. Avec ce maigre butin, je peux tenir 4 ou 5 jours. Je trouverai de l'eau plus tard, c'est sûr, le « Grand Voilà » est avec moi.

Sur la route que j'ai reprise, je rigole en réfléchissant à comment je pourrais détourner l'utilisation des tampons de mon maigre larcin. Je repère encore le coupé sport et le motard. Bizarrement, je ne suis pas surpris, je reste calme et concentré sur mon idée. Je dois gérer le gasoil et trouver le cimetière américain pour arriver à bon port. C'est à pied que je pourrai les semer entre les croix blanches et le nombreux public de vacanciers et enfin vivre mon exil « made in USA ». Dans ma voiture, pour le moment, je ne risque rien. Je débraye souvent pour économiser mon carburant. La voiture et la moto restent à distance dans cette campagne où ils savent très bien que je les ai repérés. Qui sont-ils ? Que préparent-ils ?

Après avoir demandé mon chemin plusieurs fois et passé plusieurs heures sur la route, je découvre l'immense parking qui grouille de

touristes en cette période estivale. Ma destination finale s'ouvre à moi. Je tourne, j'attends une place au plus près de l'entrée, même si je ne vois plus mes poursuivants. Une place se libère enfin. Garé et à l'affût, mon sax ténor dans les bras, je saute de mon engin, m'engouffre dans la foule, je slalome et marche d'un pas vif et engagé vers les grands bâtiments que j'aperçois. J'entre.

À l'intérieur, il fait frais, la climatisation apaise la chaleur de mon être tendu et sur ses gardes. Un panneau « administration » m'indique le chemin. Je tombe sur une charmante demoiselle qui me demande ce que je fais là. Très gentiment, elle m'invite dans son bureau où je lui explique mon souhait, puisque je suis en terre américaine, de demander la protection de ce pays d'accueil. Elle sourit et m'explique que ce genre de démarche ne peut se faire qu'à l'ambassade à Paris et sur rendez-vous. Ici cela n'a rien à voir. Elle est profondément amusée par ce personnage saugrenu qui vient probablement égayer ses journées mornes de bureau. Mon plan est à l'eau. Elle m'offre un café et des petits gâteaux. Enfin une pause sympathique. La remerciant chaleureusement, je ressors pour me balader dans cet immense lieu de mémoire solennel.

Je réfléchis. Parcourir lentement les allées de ce cimetière luxuriant de vie et de verdure en tout genre me procure un sentiment de sécurité profonde. J'aperçois un musicien qui joue de la guitare acoustique près de la plaque d'un soldat mort au combat. Ça me touche, l'instant est beau et puissant d'une vérité simple. La musique est bien jouée, juste ce qu'il faut pour faire résonner en moi une sensation de plénitude. Je ne me soucie plus de ce qu'il peut m'arriver. Être dans le moment à goûter cet instant magique, voilà ce qui m'anime. L'atmosphère tellement particulière, dans ce lieu en bord de mer avec sa pelouse parfaite et sous un ciel bleu profond, fait naître en moi un sentiment mystique. Cet endroit mis en lumière par une arborescence végétale resplendissante de mémoires d'une guerre toujours absurde me capte complètement. Des larmes s'échappent discrètement.

Je passe le reste de l'après-midi sous un arbre à l'ombre de mon

ombre à contempler l'horizon et à sentir la terre fraîche sous mes pieds sans chaussures. J'apprécie la douceur de l'air sur ma peau et j'observe les gens qui passent dans un devoir de recueil pour certains.

Le repos du guerrier se termine par une improvisation au saxophone ténor. Je ne peux m'empêcher de souffler à ma façon l'hymne américain. Sur le petit muret qui surplombe une falaise abyssale, je joue, face à la mer calme, sans me soucier de rien, je joue encore et toujours. Je sors toute cette tristesse grâce à l'outil providentiel qui m'accompagne depuis tant d'années, je souffle ma douleur, ma tristesse et mon désarroi, l'instrument pleure ce désespoir de vie. Une pensée me traverse tout en créant cette musique de l'instantané, planté en haut de ma falaise vertigineuse. Et si je me jetais dans le vide, maintenant, tout de suite ? Et ainsi, j'abrégerais mes souffrances ?

Des applaudissements me ramènent à la raison. Me retournant, surpris par ces claps qui dérangent ma pensée mortelle, je découvre quelques personnes très touchées par ce petit moment musical. Ils m'applaudissent avec beaucoup d'enthousiasme, un sentiment de honte m'envahit. Qu'est-ce que je fous là ? Ils sont américains, russes, italiens, ils me baragouinent des choses que je ne comprends pas bien, je suis gêné et maladroit. L'un d'eux me prend la main et me glisse deux billets. Je le remercie dans un « franglais » approximatif et repars rapidement vers une fuite en avant qui ne s'arrête plus.

Vertige de l'amour

Ma vie prend encore un tournant inattendu. La rencontre avec cette femme merveilleuse est un bouleversement profond. La découverte du sublime. J'aimerais avoir le talent d'un Paul Éluard pour écrire sur cet amour en floraison parfaite. Notre rencontre se passe un jour de marché grouillant de monde sur la place à quelques rues de l'endroit où je vis, dans ce petit studio, symbole d'un nouveau départ, que je baptise ma tente « Quechua ».

Dès le premier contact, je me sens vraiment bien. Notre discussion est fluide, et en plus d'être très attirante physiquement, elle développe une pensée très ouverte et saine sur le monde et notre terre si ronde. C'est la première fois, dans mes nombreuses rencontres numériques, que j'ai envie de prendre mon temps, le sexe sans lendemain ne m'intéresse plus. Nous allons nous revoir très souvent. Cette délicate fleur aux mille parfums enchanteurs cherche également son jardin d'Eden. Je souhaite à tous les hommes et toutes les femmes d'avoir l'opportunité de vivre un jour une symbiose aussi enchanteuse. Je découvre la puissance merveilleuse du vrai sentiment amoureux, une complémentarité unique et vraie. Entre nous, il n'existe aucune compétition à savoir qui a tort qui a raison, juste l'échange et l'écoute, le respect et la bienveillance. Nous avons tous les deux vécu des histoires amoureuses compliquées. Nous sommes parfaitement en phase sur

ce que nous ne voulons plus. Les engueulades stériles sur les petites choses du quotidien et l'énergie négative des disputes n'existent pas dans notre relation, c'est une perte de temps. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'il était possible d'être dans un tel équilibre dans une relation amoureuse. Parfois, évidemment, nous ne sommes pas d'accord, mais c'est toujours la discussion calme et bienveillante alimentée de fous rires qui l'emporte. Jamais dans l'opposition, toujours dans l'échange et la complémentarité. La vie est courte, profitons de ce qu'elle peut nous offrir de meilleur.

Notre énergie amoureuse qui se propage merveilleusement et de manière fulgurante est utilisée pour cultiver notre terreau dopé par un amour inconditionnel qui nous inonde d'un bonheur fleuri et revigorant. Nous déployons ensemble nos ailes de l'amour. Nous planons à deux, toujours en conscience de la chance que nous partageons à profiter des hauteurs d'un ciel radieux nous offrant la lumière des possibles. L'amour avec un grand A, celui souvent décrit dans les livres ou les films. Ensemble, nous croquons cette vie qui malgré ses coups durs peut se révéler sublime, extraordinaire, majestueuse, un délice profond dont nous ne manquons pas de nous délecter du nectar sans pareil.

Mon amoureuse me pose souvent des questions sur mon passé. Je lui explique ma chute vertigineuse, la rue, la psychiatrie, la dépression, mes pensées suicidaires, ma cavalcade, mon combat lorsque j'étais chez mes parents pour retourner à l'école et obtenir mon diplôme d'état, ma lutte quotidienne, mais déterminée pour revenir à un équilibre de vie, la situation cruelle du papa écrasé par cette justice que je vomis, et mon acharnement pour revoir coûte que coûte mes enfants. Je passe sur beaucoup de détails, car j'ai peur, j'ai peur que ce passé encore très présent vienne assombrir notre relation qui dépasse le merveilleux. Elle m'écoute, ne me juge pas, car je suis honnête et lucide envers moi, envers elle, je ne me cache plus, je suis pleinement ce que je suis, une personne presque guérie. Ce qui me surprend après nos nombreuses discussions sur le sujet, c'est sa réaction.

— Et la musique ?

Depuis plus de deux ans, elle est morte et enterrée, plus jamais je ne jouerai. Je ne sais pas pourquoi, mais cette conviction est irrévocable. De toutes les manières, je n'ai plus d'instrument, mon studio a été volé, mon sax soprano a brûlé sur ma moto, l'autre je l'ai abandonné sur un banc, le ténor a été défoncé par mes nombreuses frasques lors de ma cavalcade en plus d'être vieux et usé par le temps, il est injouable. Et puis, cela me paraît loin tout ça maintenant, je me suis reconstruit autrement sans mes instruments, il s'est passé tellement de choses depuis, la musique fait définitivement partie de mon passé. L'amour de ma vie a pris le temps d'écouter tous mes albums, vu certaines vidéos de mes concerts qui traînent sur le web, elle a lu au début de notre relation le livre que j'ai écrit il y a une longtemp dans lequel je raconte comment je m'ouvre à la musique par un voyage au tour du monde à l'âge de 20 ans.

— Ce n'est peut-être pas le moment, mais tu rejoueras, c'est une évidence.

Je rigole sincèrement de cette remarque. Ses yeux rieurs me procurent toujours une émotion bienveillante et chaleureuse qui touche mon cœur à chaque fois. Notre amour n'est pas un risque, c'est la solution céleste, vibrante de vérité pure qui nourrit nos âmes sœurs.

— C'est du passé, aujourd'hui j'aide beaucoup de personnes dans mon métier d'ambulancier, c'est ça la vraie reconnaissance, ce n'est pas ce musicien du passé avec un ego parfois trop prononcé et qui ne vit que pour être dans la lumière à combler un manque affectif par des applaudissements éphémères.

Son sourire adoucit l'expression de son opinion bien tranchée à mon sujet.

— Tu joueras encore, ce n'est qu'une question de temps.

Elle le sait, elle me le prédit. Délicatement, je l'embrasse et la serre contre moi, notre amour infini me suffit, il comble ma vie de bonheur, le reste n'a aucune importance, la priorité n'est plus la

musique, mais l'équilibre que nous construisons au quotidien. Et puis, je suis encore trop occupé entre mes cinquante heures de travail par semaine et mes histoires de justice qui n'en finissent plus pour pouvoir retrouver mes enfants qui me manquent cruellement. Ma musique n'est plus, et c'est très bien comme ça.

Dans cette matinée radieuse, je parcours les routes avec Mickael au volant de notre véhicule sanitaire brillant de mille feux. Le matin de très bonne heure, nous avons fait le grand nettoyage quotidien avec option douche et savon pour l'extérieur. À vive allure, nous filons pour accompagner un de nos fidèles patients que nous connaissons bien.

Je suis très joyeux. Demain je vais, enfin, voir mes enfants, même si le cadre des visites médiatisées n'est pas très réjouissant et me coûte un bras ! Je l'accepte. Le principal est de les serrer très fort dans mes bras et de passer un chouette moment pendant une heure. Le reste n'a aucune importance, je veux juste les couvrir de bisous et d'amour. Je partage cette excitation avec Mickael sur notre trajet, lui étant papa également, il comprend la souffrance de cette séparation qui se compte en années maintenant. J'appelle tous les week-ends, avec plus ou moins de chance quand leur mère veut bien décrocher le téléphone, pour leur parler. Je me contente de ça, je n'ai pas le choix. J'aimerais tellement les aider à grandir en étant plus présent physiquement, mais bon, cela viendra peut-être un jour... ? Pour le moment, je dois prouver à cet organisme d'éducatrices spécialisées que ma situation est complètement différente, que j'ai un travail, un toit, une magnifique relation amoureuse, bref, un bel équilibre à offrir. Ma joie rayonne dans notre ambulance, quand tout à coup mon portable personnel se met à sonner en numéro masqué. Habituellement, je ne réponds pas, mais là intrigué je décroche.

— Allo

— Monsieur, bonjour, vous êtes bien Monsieur Grégory G. ?

— Oui.

— Je suis Madame T., en charge de la protection des mineurs. Je dois vous voir aujourd'hui impérativement et si possible rapidement dans mon bureau au commissariat.

Très surpris, je demande pourquoi.

— Vous avez bien rendez-vous demain matin, samedi, pour votre première visite médiatisée avec vos enfants ?

— Euh oui, cela fait des mois que je bataille pour organiser cette première visite, ça fait environ un an que je ne les ai pas vus. Pourquoi ? Quel est le problème ?

— Écoutez, la Présidente de l'association a appelé très inquiète, car elle a reçu la mère des enfants qui lui a rapporté des propos graves vous concernant. Mon travail est d'évaluer les dangers et peut-être de décider l'annulation de ce rendez-vous.

— Vous êtes sérieuse ?

— Très sérieuse, Monsieur. L'autre option envisageable, après notre entrevue, serait de vous accompagner avec mes collègues de la police dans les locaux de l'association où vous serez également encadré par l'éducateur pour cette première rencontre.

— Je suis au travail, je téléphone tout de suite à mon patron, je vous rappelle dès que j'ai une disponibilité.

Mon patron sensible à ce qui m'arrive, me donne le feu vert immédiatement. Mickael hallucine devant ce nouvel événement. Nous changeons notre destination pour le commissariat. Il se gare devant et attend, anxieux et impatient de connaître l'issue de ce rendez-vous imposé.

Je pénètre dans cet endroit que je n'aime pas beaucoup, en tenue d'ambulancier. Madame T., après le traditionnel enregistrement de mon identité, me reçoit dans son bureau du rez-de-chaussée. Assis, bien en face l'un de l'autre et les yeux dans les yeux, elle m'explique très calmement, que je suis accusé par mon ex-femme d'être une personne très dangereuse, instable et violente, un djihadiste embrigadé dans une guerre sainte, un père qui a déjà frappé ses enfants, un toxicomane toujours enfermé dans sa maladie

de bipolarité non soignée lors de son séjour psychiatrique. Elle a des preuves me dit Madame T. J'écoute ces oui-dire avec calme. Bien droit sur ma chaise, posé, je prends le temps de réfléchir à mes réponses à ces accusations complètement absurdes. Ma meilleure arme à ces conneries, c'est de résumer mon parcours chaotique et surtout d'insister sur ma reconstruction et ma vie actuelle qui est aux antipodes de ce tableau mensonger que je viens d'entendre. Raconter ma vie avec le plus d'honnêteté possible. Je perçois tout de suite la finesse de cette femme à décoder les nombreux cas qu'elle voit défiler dans son bureau depuis des années. Là, je ne dois pas jouer au malin, simplement lui décrire mon histoire comme ça me vient. Après dix minutes de récit durant lequel elle est très à l'écoute de ma voix, mais aussi de mes gestes, ma posture..., son visage se détend pour laisser place à un large sourire bienveillant.

— Je vais vous donner un conseil. Avec ce genre de femme, le combat pour retrouver correctement vos enfants sera long et difficile. Soyez patient et continuez à saisir la justice, mais cette fois avec un avocat, vous gagnerez du temps. Vos enfants ont besoin de vous.

Aujourd'hui encore je me souviens de cette personne admirable qui a bien compris ce qui se passait et de manière objective.

Heureux de cette rencontre improbable au commissariat, je remonte en ambulance pour enchaîner les nombreux patients que nous devons transporter et qui gueulent pour la plupart à cause de notre retard. Je les accueille tous avec un grand sourire et un amour de la vie qui transpire et rayonne de ma personne. Je vais enfin voir mes enfants, c'est tout ce qui compte. Seul Mickael comprend mon attitude pleine d'amour, de joie et d'humour qui désarme instantanément nos patients les plus récalcitrants.

Course poursuite

Je retourne vers mon véhicule sur ce parking plein à craquer des nombreux visiteurs qui prennent le chemin du retour, car cet endroit de mémoire verdoyant dédié aux soldats morts au combat va bientôt fermer. Je n'ai plus vraiment de but. Mon plan n'est pas réalisable ici. Retourner à Paris et tenter l'ambassade américaine pour une demande de protection et d'exil politique ?

Je me roule un joint pour réfléchir. La fumée nocive décuple mes idées de plus en plus absurdes et bizarres dans mon esprit toujours malade. À ce stade, je suis dans un état où la logique et la raison n'ont aucun sens, seul l'instinct de survie me guide. Mes émotions sont toujours très changeantes en fonction de mes besoins du moment. Je regarde toute cette masse de véhicules s'engouffrer vers la sortie, je démarre et me glisse dans ce troupeau mécanique.

Roulant tranquillement et sans objectif particulier, j'aperçois encore le coupé sport à deux voitures derrière moi. Un sentiment de violence et de ras-le-bol me traverse, j'enclenche un rythme de croisière très rapide, je vais les semer sur ces petites routes de Normandie. S'engage alors une course poursuite qui va prendre des allures de jeux pour moi. Le chat et la souris. Je me mets dans la peau d'un gangster en cavale, un pilote, un soldat, un agent secret, un boxeur, un SDF... Mon imagination pour échapper à cette traque

n'a plus de limite. Aucun problème mon « djellaba système » fonctionne à plein régime. Je vais les enfumer ces connards.

Les premiers jours, j'utilise les routes aux hasards, en faisant beaucoup de demi-tours inattendus pour croiser de face mes poursuivants avec toujours cette marque de respect du doigt d'honneur. Je joue, je jubile, je crie, je rigole de mon génie créatif dans cette course poursuite où je m'amuse à jouer avec ces mecs qui ne montrent jamais leur vrai visage. Ils n'ont décidément pas de couille. Ils refusent le combat aux poings comme des hommes, ils veulent rester à distance. Très bien, je vais leur montrer que je n'ai plus peur de rien. Je vais également rester à bonne distance, mais c'est moi qui impose le rythme, qui mène la danse. Comme sur le ring, je tourne, je bouge, j'avance, je recule, je virevolte dans tous les sens. Surtout ne jamais être statique devant sa cible, le mouvement est la clef. Alors je roule, puis tout à coup, je stoppe ma voiture en fonction de l'opportunité du relief qui défile sous mes yeux. Je me cache derrière la végétation, à l'abri dans un champ, puis je repars dix minutes plus tard dans l'autre sens. Je passe de ville en ville. Je m'arrête parfois pour faire semblant d'avoir un but. Je rentre dans une armurerie puis ressorts avec un sac déployé pour faire croire à l'achat d'une arme. Je me mets en scène par moment, comme un agent secret qui quand il est hors de son véhicule parle à beaucoup de personnes comme s'il les connaissait et qu'il était du coin, histoire d'embrouiller l'observation qu'ils font de ma personne.

Ce que je ne comprends toujours pas, c'est comment font-ils pour me retrouver systématiquement ? À la nuit tombée, je roule sans phare pour trouver une planque pour me reposer à la belle étoile, cours de ferme, champs, petite forêt, granges... Je remarque qu'ils me rattrapent toujours sur la route et souvent en milieu de matinée.

Le carburant et l'eau deviennent le problème à régler. Je trouve un bout d'autoroute pour un arrêt dans une station-service. Avec mes vieilles bouteilles en plastique, je recharge le liquide indispensable à

ma survie. Petit brin de toilette dans les chiottes. Au comptoir pour payer mon plein de gasoil, je reprends mon histoire de musicien en tournée qui s'est fait voler sa CB. Je laisse en gage de bonne foi ma carte d'identité et promets de revenir payer mon dû. Le personnage que je joue est très convaincant, le jeune pompiste accepte.

Dans ce périple complètement fou, je ferai trois pleins. Celui-ci est le premier. La deuxième sera une « station basket » dans un petit bourg je ne sais plus où en Bretagne, l'employé relèvera ma plaque et cela fera l'objet d'un courrier de plus sous forme de plainte qui arrivera chez mon père bien plus tard. Mon paternel, toujours de bons conseils, me demandera de lui envoyer un chèque pour régler mon dû avec un petit mot d'excuse, pour éviter les poursuites. Le troisième s'effectuera sur le retour de cette course poursuite sans queue ni tête. J'arriverai à convaincre ma victime que je repère en train de mettre le précieux carburant dans son automobile. Je déplace ma voiture juste devant la sienne pour l'empêcher de repartir. Comme en boxe, je le bloque dans les cordes. La pompe encore à la main, il écoute mon histoire du musicien paniqué d'avoir été détroussé de sa CB. Je lui tends mon passeport pour qu'il soit en confiance. Au début, il est un peu réticent et surpris par ma demande. Il se laisse lui aussi entourloupier par l'impact de mes mots. Je lui demande son adresse pour passer dans les plus brefs délais et le rembourser, mon subterfuge fonctionne encore.

Pour vous donner une idée du nombre de kilomètres parcourus durant cette cavalcade que j'ai calculé bien après, lorsque j'ai été recueilli par mes parents, j'ai vagabondé sur environ 2 300 km dans ce petit bout de France.

Ce premier ravitaillement en gasoil et en eau règle en grande partie mes soucis du moment présent. Il reste encore et toujours cette sensation de faim qui me brûle l'estomac. Je dois souvent trouver des solutions qui me poussent à saisir n'importe quelle opportunité qui s'offre à mon champ de vision rétrécie par la maladie. Ma voiture rencontre elle aussi des problèmes mécaniques. Parfois, elle

ne démarre plus et je dois insister et prier pour entendre le moteur repartir à nouveau. Je deviens de plus en plus paranoïaque sur ce bolide qui me suit tous les jours. Le motard a disparu depuis quelque temps. Même si je suis tout le temps en mouvement, elle me retrouve tous les jours cette berline de sport coupée rouge.

Pour me protéger, un après-midi au cours duquel on me pourchasse toujours, je décide d'écrire la vérité de mon quotidien en fuite et le danger potentiel que je subis. Mon témoignage est gravé sur les pages d'un livre que je vais remettre à un matelot posté dans sa guérite devant une base militaire de la marine en bord de mer. J'entoure ce livre qui parle d'aventures érotiques, avec du scotch noir pour que personne ne puisse lire le récit de ma situation. En arrivant à la grille, j'arrive à convaincre ce « mataf » que ma vie est en danger, et qu'il doit regarder quotidiennement les informations. S'il entend parler d'un meurtre ou d'une disparition qui correspond au personnage qu'il a en face de lui, il a pour mission de donner cette preuve à la gendarmerie maritime. Très étonné et surpris, il me demande pourquoi lui. Je lui réponds que je n'ai plus confiance en personne, la police ne m'aide pas, la DGSI n'a rien fait, et comme je suis un ancien marin qui a fait le tour du monde dans la marine nationale, je place uniquement ma confiance dans ce corps d'armée que je respecte profondément pour les valeurs qu'il transmet. « Marin un jour, marin toujours ». Je l'embrouille avec le jargon maritime et les anecdotes que j'ai bien vécues lors de ce voyage extraordinaire à l'âge de 20 ans. Inquiet, mais complètement acquis à ma cause, il exécutera sa mission, me dit-il. Je le salue solennellement et repars dans ma fuite d'animal traqué.

Un soir, pour me planquer, j'emprunte un chemin qui mène à une vaste étendue qui appartient à une usine. Je défonce la barrière pour entrer sur cet immense terrain formellement interdit au public. Je me gare à l'ombre d'une immense forêt de hauts bambous. Je camoufle mon véhicule, j'observe les alentours, personne, le silence. La nuit tombe, elle s'annonce étoilée et tranquille. J'enfile

mes gants de boxe et je travaille mes enchaînements. Je poursuis ce rituel pour être toujours affûté et en forme au cas où un corps à corps violent viendrait me surprendre. Toujours prêt, toujours en garde, ne pas relâcher mon effort. Je finis ma séance par de la corde et des étirements.

Détendu et calme, allongé près de mon hôtel roulant à regarder la voûte céleste qui se dessine peu à peu, je commence à comprendre pourquoi je suis systématiquement retrouvé malgré mes nombreuses manœuvres de cache-cache. Mon véhicule doit être tracé. Ils ont dû me coller une balise ou un truc comme ça. À l'aide de mon portable qui ne fait plus office de téléphone depuis longtemps, j'utilise l'application lampe torche et je cherche pendant plus d'une heure. Je sors tout mon bordel, je cherche frénétiquement comme un chien policier en chasse après sa dope, rien à l'intérieur. Je poursuis sur l'extérieur, me glissant également sous la voiture pour inspecter le moindre recoin. Rien, je ne trouve rien, que dalle. Je reste quand même convaincu par ma théorie. Mais si ces mecs sont capables de ça, cela ne peut pas être les abrutis du groupe d'extrême droite ! Putain ! Je suis filé par les agents de la DGSI ! Tout devient clair dans mon esprit. C'est pour cette raison qu'ils restent à distance, que le motard était armé. Ils observent si effectivement je suis bien en danger avec cette histoire de disquette. Tout le puzzle de cette histoire s'assemble très logiquement dans ma tête, malgré ma dépression profonde dont j'ignore totalement la présence à ce moment-là, à cet instant mon cerveau fonctionne correctement. Je n'ai pas complètement perdu les pédales. Je me suis juste trompé de cible. Je ne suis pas en danger de mort, je suis escorté et protégé.

Cet éclair de lucidité me met en joie, en confiance. Je me repose à même le sol dans l'herbe fraîche à l'abri des bambous. Un sentiment de bien-être m'envahit. Rassuré, mais épuisé, je m'endors paisiblement sous la voûte étoilée avec en gage la protection de mes anges gardiens.

Mon réveil se passe comme souvent quand je dors à l'extérieur de mon hôtel roulant, au diapason du soleil qui pointe à l'horizon. La faim vient encore tambouriner mon ventre. Je bois pour colmater la brèche. Confiant, je repars sur les routes du bord de mer avec une conduite détendue et le sourire aux lèvres. Comme à son habitude, ma voiture suiveuse apparaît en milieu de matinée dans mon rétro. Je fais coucou par la fenêtre, mes doigts d'honneur n'ont plus lieu d'être.

Je roule sur le bitume sinueux en contemplant comme un vacancier les paysages magnifiques qu'offre la Bretagne. J'entends un bruit de casserole qui traîne sous mon véhicule. Après un court arrêt, je constate que le pot d'échappement traîne en partie sur le sol. En regardant autour de moi, je vois le portail ouvert d'une petite maison avec un grand jardin. Dans un vacarme continu du pot qui traîne, je m'introduis dans cette propriété privée. La chance me sourit encore. Je tombe sur un père et son fils qui réparent leurs motos dans le garage. Sympathiquement, j'explique ma situation de musicien en tournée, de ma CB volée, bref, encore une représentation de mon spectacle « djellaba système » qui cartonne avec efficacité. Les gars vont refixer ce bout de métal à la con, me donner un sandwich, une boisson et des petits gâteaux préparés par la mère de famille.

Je continue mon périple aux hasards, m'inspirant du paysage pour définir le cap à prendre. Je prends des auto-stoppeurs pour me tenir compagnie. Je traverse cette région que je ne connais pas, en jetant de temps en temps un regard circulaire pour constater que mes soldats protecteurs sont toujours là, à me suivre par intermittence, toujours à bonne distance.

Un soir, après avoir voyagé tout l'après-midi, je fais la rencontre d'un Sénégalais qui vend sa camelote sur les marchés près d'une plage magnifique. Nous sympathisons rapidement, car je porte la chemise africaine que mon ami Elhadje m'avait offerte quelques mois plus tôt. C'est rare, un blanc ici avec ce type de vêtement me

dit-il. J'aime bien ce personnage, il me fait penser à tous ses Africains en exil avec qui j'ai partagé de nombreux repas au foyer à Montreuil. Il me propose de partager son pain et ses fruits, je reconnais bien la philosophie de la Téranga sénégalaise. J'accepte sans sourciller. Pour le remercier, je lui propose de monter mon set up de musicien à côté de son étalage coloré pour attirer les nombreux badauds vers lui et son commerce. Je prends le temps de sortir mes amplis, ma guitare, mes pédales d'effets et tout le système. Je me branche sur la prise électrique qui alimente les petites lumières qui mettent en avant ses produits africains. Je prépare mon sax ténor en dernier pour le placer sur son stand sur lequel il brille de mille feux. Je fanfaronne dans ce marché d'été où il fait bon vivre, histoire d'attiser la curiosité des passants et promouvoir mon petit concert improvisé. Je passe tellement de temps à rigoler avec mon nouvel ami en essayant de rameuter un public toujours en mouvement, je ne vois pas l'heure qui passe. Au moment où je décide de jouer le premier accord sur ma guitare, le courant électrique cesse instantanément. Cette coupure annonce la fin du marché. Mon Africain éclate de rire.

— Le concert le plus court de l'histoire !

La fin de soirée se passe joyeusement, je range tout mon matériel, j'aide également cet homme à porter les nombreux cartons et son étalage en kit dans son camion où il vit également. Le marché se vide de ses commerçants ambulants et des quelques vacanciers qui flânent encore. Quelques voitures reprennent leur place de parking à la place du marché. Je remarque que l'une d'elles est le coupé sport. Je n'ai jamais été aussi prêt. La voiture est immatriculée en Suisse. Elle est garée juste devant un petit hôtel du bord de mer. Intrigué par cette proximité nouvelle, je décide de placer ma voiture juste à côté pour la nuit. La soirée est déjà bien avancée, je m'assieds sur le petit muret dos à la plage, positionné de l'autre côté de la rue, face à l'entrée de ce petit hôtel où la berline coupée sport est stationnée. J'attends, j'observe les fenêtres et la porte d'entrée. La lumière intérieure rayonne sur cet endroit qui se prépare à une nuit calme

bercée par le ressac des vagues qui s'écrasent sur le sable encore chaud. Je suis tellement accaparé par mon observation de l'intérieur de cette bâtisse de vacanciers, à scruter le moindre mouvement des gens qui passe dans le rectangle des fenêtres, que je ne remarque pas cet homme qui discrètement remonte la rue. Je suis surpris. Il passe à cinq mètres de moi et de manière lente et précise. Il fait environ 1 m 90 pour 100 kg. Il porte un pantalon gris de costume parfaitement ajusté, un polo sport impeccable, des petites chaussures en cuir propres et cirées, son blouson léger en cuir marron adapté à la saison n'est pas fermé. Je distingue clairement l'étui et son arme parfaitement positionnée dans les passants de sa ceinture noire. Quand il arrive à ma hauteur, il ralentit. Je suis comme tétanisé, je ne sais pas comment réagir. J'étais pourtant prêt à aller en découdre avec ces hommes qui me suivent depuis des jours et des jours. Mais ici, dans la nuit venteuse, sur ce bout de trottoir, nous sommes seuls, je ne bouge pas et j'attends la rencontre finale. Cet homme me regarde droit dans les yeux, lui aussi me détaille de près. Il ne dira pas un mot et poursuivra sa route pour entrer dans l'hôtel. Ma théorie se confirme, c'est un agent de la DGSI. Son regard m'a transpercé.

Ce court moment muet lui a suffi pour me faire comprendre par ce regard que je n'oublierai jamais, qu'il a très bien compris qui j'étais et que tout allait bien. Épuisé, je m'écroule sur la banquette arrière de mon hôtel roulant. À mon réveil, pour la première fois depuis longtemps, j'ai vraiment dormi. Le soleil brille déjà dans les hauteurs d'un ciel bleu d'été. Le coupé sport rouge immatriculé en Suisse a disparu. Je ne le reverrai jamais.

Ombre et lumière

Mes enfants me sautent dans les bras, une étreinte sincère et profonde s'opère dans cette petite pièce. Dans ce lieu pourtant peu propice, nous renouons le lien familial. Ce lien se recrée en un instant à base de bisous et de câlins. Ce tendre moment se passe dans une ambiance joyeuse. J'utilise les jouets mis à notre disposition et nous nous racontons des blagues rigolotes. Ces échanges courts et intenses en émotions deviennent ma source d'espoir et de motivation pour les retrouver complètement et de façon normale, un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires. Pour le moment, en raison de ma situation financière, je ne peux pas les voir plus d'une heure par mois.

L'éducatrice spécialisée en charge de mon dossier et qui m'accueille au sein de son association est très surprise du papa qu'elle découvre. Elle me dira plus tard, son incompréhension de passer par une telle mesure, tant je ne corresponds pas au personnage dangereux décrit dans le dossier. Je lui ferai certaines confidences sur ma dépression et mon internement en psychiatrie. Avec le recul, je pense sincèrement que cette étape fut salutaire. J'ai lutté et travaillé dur pour être là où je suis et je m'en suis vraiment bien sortie. Mais malheureusement cette étiquette de fou reste collée sur mon front et mon ex est championne toutes catégories pour le rappeler et l'utiliser en permanence contre moi.

Je décide de prendre une avocate pour obtenir un nouveau jugement qui tiendra compte du chemin parcouru, de ce que je vis et suis aujourd'hui et me permettra de voir mes enfants dans un cadre « normal ».

Je me nourris chaque jour des bienfaits d'une relation amoureuse extraordinaire. Mon amoureuse si tendre, si compréhensive des épreuves douloureuses que je viens de traverser, si fière de ce combat que je n'ai pas lâché. Elle n'est jamais dans le jugement, toujours dans l'échange et la bienveillance. Tous ces rounds au cours desquels je suis tombé presque KO, toujours à me relever, toujours à combattre mes propres démons que je finis par vaincre à la fin de ce match d'une tranche de vie meurtrie, prennent aujourd'hui un sens profond. Ce qui ne tue pas rend plus fort.

Mon amoureuse me propose très rapidement que nous emménagions ensemble. Je fonce. Je m'envole sans crainte pour ce voyage amoureux lumineux.

« Je pars au Sénégal, j'adore ce pays ! » me dit-elle, « Tu viens ? » Je jubile et je la suis.

Un matin alors que nous faisons joyeusement et en musique notre lit, elle a un oreiller à la main et moi la couette, je la demande en mariage. Elle dit oui !

Le dossier pour la publication des bans est déposé in extremis en mairie entre deux voyages ! Nous sommes rentrés de New York le samedi matin et nous partons à Saly du Sénégal le dimanche. Nous vivons dans une intensité rare et précieuse. Je rêve ? Non je vis ! Je l'aime plus que tout.

C'est elle qui va réenclencher en moi la flamme de la musique. Cela fait plus de deux ans que je ne veux plus entendre parler de mon instrument. Mais je suis alimenté par une source d'amour si puissante à son contact, au contact également de mes enfants que je retrouve petit à petit, par les voyages et les rencontres que nous faisons, qu'enfin ma petite voix intérieure fait raisonner à nouveau

en moi l'envie d'exprimer toute sorte de mélodies joyeuses et métissées.

Mon amoureuse, ma maîtresse, ma pote d'armée, ma confidente, mon tout, va prendre l'initiative de m'offrir un saxophone soprano. L'ironie de ce geste est que c'est le même modèle de saxophone que celui que j'ai abandonné il y a quelques années sur un banc par une nuit sombre, jugeant que je ne le méritais pas.

La flamme est définitivement allumée. Nous partageons, nous vivons éclairés par la lumière incandescente de notre amour inconditionnel et entier.

Le mariage se passe dans la mairie de la petite ville dans laquelle nous résidons, sous le ciel bleu azur et la chaleur écrasante d'un mois de juillet que je n'oublierai jamais. Notre mariage est à notre image, sans fioriture, simple, sincère, authentique et généreux. Nous sommes entourés des personnes que nous aimons.

Je rejoue de mon saxophone. J'improvise en compagnie de ce guitariste génial avec qui j'ai partagé tant de concerts pendant dix ans. Je lui ai demandé de venir pour jouer sans lui préciser qu'il s'agissait de mon mariage. J'ai bien rigolé en voyant sa tête lorsqu'il a compris !

Devant toutes ces personnes que nous aimons profondément et qui se sont déplacées pour notre union, je joue. Mon amoureuse est en retard. Mais elle arrive enfin et monte les marches de la mairie. Elle comprend bien vite que ce n'est pas un CD qui accompagne son entrée au bras de son cher et tendre beau-frère nippé sur son 31. J'improvise ma surprise musicale et tente l'ensorcellement de sa magnifique personne par des mélodies arabisantes.

Je tente une hypnotisation amoureuse, musicale et joyeuse. Ça fonctionne, elle dit définitivement oui ! La vie est tellement merveilleuse.

Durant la journée de notre union, je vais sourire seul par moment à quelques flashes de mon passé. Un me revient en tête

particulièrement lors de la période de ma cavalcade. Les vitres électriques étaient à moitié bloquées, une pluie forte et venteuse se déversait dans mon hôtel roulant, trempé et frigorifié, je dus sortir à la hâte pour trouver un abri de fortune. Une poignée de SDF qui campait, non loin de moi, sous leur tente Quechua défoncée, m'offrirent leur gîte en carton, mais à l'abri et au sec sous cette tempête rageuse. Ces clochards, hommes et femmes, m'ont recueilli pour quelques nuits, le temps que le système électrique sèche et que ma voiture redémarre par je ne sais par quel miracle. J'ai écouté leurs histoires sordides de ces gueules cassées par la vie, partagé leur maigre repas, bu du vin infect. Nous avons chanté, dansé et ri ensemble. Nous avons partagé nos secrets. Cette humanité soudaine, trouvée dans le caniveau, fut une expérience d'humilité très riche. Ces personnes marginalisées par notre société ont vraiment réchauffé mon cœur et mon âme meurtrie. Alors dans ce restaurant italien aux mets délicieux et alors que tout le monde se régale en fêtant notre union, j'ai une pensée sincère pour eux. Je revois chaque visage, chaque sourire, j'espère qu'ils ont trouvé eux aussi une issue de vie aussi merveilleuse que la mienne. De l'ombre à la lumière, parfois tout ne tient qu'à un fil.

Ma vie va encore prendre un virage inattendu. En ambulance mon fidèle collègue et ami Mickael, a passé ces habilitations pour prendre un nouvel emploi dans le domaine aérien. Mes longues journées sont beaucoup moins marrantes sans lui et je change souvent de coéquipier. Je me suis battu pour être diplômé malgré mes difficultés et j'aime vraiment ce métier. Mais le nombre d'heures par semaine et certaines interventions commencent à m'user. Je n'ai plus 20 ans...

Mon épouse, toujours bienveillante et pleine d'idées, va me suggérer de changer de voie. De revenir aux sources. Elle aussi, son parcours professionnel prend un nouveau chemin. Nous nous accordons ensemble une année sabbatique, enfin pas tout à fait...

Direction le Sénégal où elle m'aide à créer des résidences d'artistes.

Je partage la scène et des enregistrements avec beaucoup de musiciens exceptionnels. La musique est pleinement de retour dans mon quotidien, et ça, grâce à l'amour de ma vie. Un album naîtra de ses allers et retours que nous effectuons régulièrement entre la France et le Sénégal. « Patchwork » est un assemblage de morceaux issus de mes productions passées et des enregistrements que nous effectuons sur place. Nous envisageons même de rester vivre là-bas. Je suis sollicité, il y a peu de saxophonistes dans ce pays qui fleurit bon le mafé, le tieb et le poisson grillé fraîchement pêché.

Nous rentrons en France dans le but de régler certaines choses avant notre départ définitif au Sénégal. Mais un matin, je lui explique que nous ne pouvons pas quitter la France. Quelque chose me dit que nous devons rester pour le moment. Une intuition ? Le message d'un ange ? Je ne sais pas ? Mais je suis convaincu de ce choix. Mon amoureuse me suit.

Les voyages que nous faisons sont organisés en fonction des visites médiatisées. Je ne manquerais pour rien au monde ce doux moment, même si furtif, avec mes enfants. Malheureusement, mon ex ne joue pas le jeu. Comme le jour de mon mariage. Je devais les voir le matin de notre joyeuse union. Puisqu'ils ne pouvaient pas y assister, je voulais en les voyant le matin même, les associer un peu. Je suis là, j'attends, les minutes passent. Ils ne viendront pas. Mon ex inventera un énième prétexte à cette non-présentation. J'ai payé la séance et je suis reparti déçu. Au bon vouloir de la mère comme d'habitude ! Et l'intérêt des enfants, quelqu'un y pense ?

Après une année au rythme des voyages, de la musique, des projets en tout genre et surtout au diapason de notre amour, je trouve un emploi dans le milieu médical grâce à mon diplôme d'état et mon expérience d'ambulancier-urgentiste. Je m'occupe de pathologies respiratoires. Appareillages et accompagnements sur le long terme de patients adressés par une flopée de médecins, cardiologues, pneumologues, ORL... Dans cette société, je gère ma patientèle

comme je le souhaite et les horaires souples me permettent de continuer mon travail de musicien. Juste génial !

Côté familial, le nouveau jugement me permet d'accueillir enfin mes enfants un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires et de manière progressive la première année. Mes petits découvrent un papa et une belle maman aux antipodes du discours toujours calomnieux de leur mère. Ils s'adaptent.

Très rapidement, cette routine, parfois chaotique, de parents divorcés va prendre une tournure stupéfiante. Lors d'un week-end où j'ai la garde des enfants, leur mère les abandonne. Sur un bout de trottoir, en bas de chez elle, ils sont là avec leur cartable sur le dos, un doudou à la main, la tête baissée et les yeux pleins de larmes. Elle me donne leur passeport, leur carnet de vaccination, me dit qu'elle n'en veut plus, que je n'ai qu'à les élever avec « l'autre » et me tourne le dos pour s'engouffrer dans le hall de son immeuble tout en vociférant des insultes à mon encontre. En quelques minutes, notre vie bascule, un vendredi soir d'un mois d'avril.

Je sollicite une audience en urgence auprès du juge aux Affaires familiales. Comment une mère peut-elle poser un acte aussi odieux ? N'a-t-elle aucune conscience des dégâts qu'elle inflige à ses enfants ? Le dossier est préparé et ficelé avec l'aide de mon avocate et le soutien sans faille de mon amour d'épouse. Me retrouvant encore devant cette justice qui me casse depuis le début de mon divorce, je suis très tendu et reste sur mes gardes. Mon ex déblatère des conneries sur moi pendant vingt minutes. Vingt minutes sur une audience de moins de trente minutes, c'est long ! Je reste silencieux et mon avocate aussi. Ce n'est pas normal que le juge la laisse autant parler ! Bon, je commence à vraiment penser que c'est perdu, encore une fois, elle va avoir gain de cause et le juge va lui trouver des circonstances atténuantes et ça va encore être de ma faute !

À la fin de son monologue stérile, calomnieux et mensonger, le juge prend la parole.

— Madame, j’ai bien entendu tout ce que vous venez de dire sur votre ex-mari. Donc, si je comprends bien, vous laissez vos enfants dans la gueule du loup ?!

J’obtiens la garde de mes enfants de façon permanente. Avec ma bien-aimée nous bouleversons notre vie à deux en l’espace de 48 heures, du jour au lendemain nous sommes quatre à temps complet.

Petit à petit nous construisons cette famille recomposée. Leur mère a disparu de la circulation. Nous avons bien reçu quelques mails d’insultes de sa part par-ci par-là, mais c’est sans importance.

Aujourd’hui, nous avançons tous les quatre ensemble. Ce n’est pas toujours facile, mais le socle solide et sain de notre couple et notre amour inconditionnel nous permettent de relever tous les défis et de passer les étapes de cette vie de famille avec succès. Nous transmettons à mes enfants les valeurs qui nous semblent essentielles, la bienveillance, le respect, l’amour fraternel, l’ouverture d’esprit et la sincérité. Notre objectif est de les accompagner vers une autonomie affective et intellectuelle, vers la capacité de penser par eux-mêmes. Ils sont encore jeunes, le chemin est long et semé d’amour.

Cette petite voix angélique au Sénégal avait bien raison de nous pousser à rentrer. C’est évidemment pour mieux nous y faire revenir, mais cette fois-ci en famille !

À l’arrivée de mes enfants dans notre appartement, nous redécorons ce lieu de vie avec différents tableaux d’artistes que nous avons chinés ici et là. Je tombe sur cette toile que j’avais créée au fusain qui représente un saxophoniste au graphisme futuriste.

Souvenez-vous dans un chapitre précédent, j’y décris l’époque de sa réalisation durant laquelle j’étais chez mes parents à espérer réussir le concours d’entrée de l’école de la Croix Rouge française. La musique s’était tue en moi et j’étais certain de ne jamais y revenir. Avec cet outil artistique, j’essayais de stimuler le peu de créativité qui ne voulait plus s’exprimer. Et pour je ne sais quelle raison,

j'avais signé de mon pseudo et accolé une date qui ne correspondait pas à l'époque de sa réalisation. J'y avais ajouté quatre ans. En accrochant cette œuvre, une émotion indescriptible me saisit. Je m'aperçois que cette date correspond à l'arrivée définitive de mes petits et à la sortie de l'album « Patchwork ».

Étrange coïncidence ?

Minute de repos

Je roule le long de la côte, le soleil se reflète dans cette étendue bleue liquide que j'ai bien connue à l'époque où sur l'avant de mon bateau, je scrutais cette immensité de laquelle la terre avait disparu. La marine nationale a été une expérience incroyable, avec un tour du monde qui a changé mon regard à jamais sur notre planète bleue, beaucoup de souvenirs, beaucoup d'aventures dans les ports des pays très différents dans lesquels j'ai accosté et toujours avec mon saxophone sous le bras à partager toutes sortes d'expérience musicales riches et sincères. La musique ouvre. En particulier la musique instrumentale, elle est un outil universel très puissant qui n'a aucune frontière linguistique.

De manière automatique, entre souvenirs et conduite tranquille, je surveille mes rétroviseurs sales pour vérifier si je suis encore filé par mes anges gardiens ou par les abrutis qui m'ont poussé à fuir la région parisienne. Personne depuis deux jours. Le calme plat. Détendu, je parcours les routes au hasard, je n'ai plus vraiment de but, tel un Robinson j'erre au gré de mes envies, libre comme l'air. Je fais quelques rencontres qui permettent de me restaurer à l'œil. Comme cette fois où je m'arrête dans un petit bourg pour demander mon chemin imaginaire, je repère que dans le jardin est donnée une

fête d'anniversaire pour un gamin en fauteuil roulant. Je propose de lui faire un petit concert privé, me faisant toujours passer pour cet artiste en tournée, mais qui cette fois a du temps pour flâner. Les parents acceptent ma proposition qui, je ne le sais pas encore, va vraiment égayer de joie ce gamin lui aussi cassé par la vie. Je joue le traditionnel joyeux anniversaire et délire comme un clown à improviser, à rire avec lui, pour lui. Je ne sais pas pourquoi, mais ma mission à cet instant est de faire marrer ce même qui vient d'avoir 13 ans pour qu'il oublie son handicap un petit moment. Et ça marche ! Nous mettons de la musique sur son gros poste CD, je goûte le cidre local. Je le fais tourner sur ses roues bien huilées. Je mange du gâteau, beaucoup de gâteaux. Je danse avec lui, je lui raconte des blagues, je monte le son. Je bois, je mange. Nous rions à gorge déployée. Les parents eux aussi, oublient un moment la croix qu'ils portent au quotidien grâce à mes pitreries et mon extravagance largement provoquées par mon état psychologique qui se dégrade chaque jour un peu plus. Ce gamin ne veut pas me voir partir. Je le serre fort dans mes bras et lui promets de repasser un jour.

Je ne sais plus trop vers où me diriger. La nuit commence à tomber, la lune est cachée, je ne vois pas grand-chose, mes phares me jouent des tours bizarres. Je vois un chemin qui semble aller vers un champ. Je pourrais placer là ma voiture discrètement le temps d'un repos nocturne bien mérité. Je roule doucement sur les traces qui semblent être celles d'un tracteur, la pente est quand même bien abrupte. Un aplatissement de terrain semble indiquer que je dois me trouver en bas. Je stoppe le moteur. Dans cette nuit très noire, je saute par-dessus mon siège conducteur et me place sur la banquette arrière pour retrouver mon lit. Plié en deux et avec des tee-shirts sales en guise de couette, je sombre au pays de mes ombres malveillantes. Depuis que je ne suis plus suivi, une grande fatigue me submerge, je mets ça sur le compte d'absence de repas régulier et mon rythme effréné qui dure depuis trop longtemps.

Au petit matin, mes yeux encore fatigués, je découvre la merde liquide dans laquelle je suis ! J'ouvre la porte de mon hôtel roulant et me retrouve les pieds dans l'eau, le liquide salé est presque à hauteur du bas de ma portière ouverte. Marée montante ou descendante ? En face de moi, je découvre le mont Saint-Michel. Putain ! Ce n'était pas un champ, mais le début de cette magnifique baie. Je sautille maladroitement pour rejoindre la terre sèche en laissant ma voiture derrière, dans cette vaste étendue d'eau. Je prie pour qu'elle soit également amphibie !

En remontant vers la route d'un pas décidé et les baskets trempées, je remarque une petite maison à deux étages de l'autre côté de la rue déserte. Je m'empresse de sonner à la porte. Un vieux papi aux yeux bleus angéliques ouvre. Je lui raconte ma situation. Il rigole franchement de cet hurluberlu de la région parisienne qui s'est fait prendre comme un bleu par les aléas de la nature. Il se dirige vers son épouse encore plus âgée que lui pour s'esclaffer sur mon infortune. Tous deux m'invitent gentiment dans leur jolie demeure avec jardin potager. Nous grimpons tous les trois au deuxième étage et je découvre une vue incroyable par les grandes fenêtres de leur salon bien propre et rangé. Nous pouvons observer ensemble ma voiture qui trempe en contre bas et l'immense baie où trône cette merveilleuse abbaye du mont Saint-Michel.

— Tu as de la chance ! » me répète-t-il sans cesse.

— La marée doit redescendre. Nous ne sommes pas dans la période où les marées sont grandes. Tu as de la chance ! J'ai un vieux copain, pas loin, qui possède un tracteur au cas où ton moteur est noyé et qu'il faille la repêcher.

Ces personnes âgées ont un humour incroyable. Je me fais vanner joyeusement durant le petit déjeuner qu'ils m'offrent en attendant que cette eau se retire progressivement. Ils vont me raconter leur vie heureuse et bien remplie dans cette région que je ne connais pas. Ils sortiront les albums de famille ainsi que le digestif local versé dans les tasses de café que je m'enfile goulûment pour atténuer ma nouvelle situation de piéton paumé.

Quelques heures plus tard, à marée basse, je tourne la clef en priant tous les bons Dieux de l'univers. Elle démarre, je n'en reviens pas. Très délicatement et en marche arrière, je remonte le chemin et sors de ce piège qui aurait pu mettre un terme brutal à ma vie de vagabondage. Mes anges me protègent encore. Je remercie chaleureusement ce vieux couple extraordinaire. Je serre dans mes bras cette épouse éprise de son mari depuis plus de soixante ans. Elle plaisante de cette étreinte chaleureuse en me disant qu'il faut que j'arrête, car son mari va me coller son pied au cul. Il a toujours été jaloux !

Je regarde la jauge de mon réservoir, c'est chaud, je suis presque à sec. J'ai déjà fait le coup de la carte d'identité, la « station basket »... Je m'engage sur l'autoroute, première station-service, je trouve une victime que je vais enfumer avec tous mes boniments pour obtenir le plein gratuitement. Soulagé d'avoir le plein, je reprends l'autoroute, j'aperçois un panneau « Paris ». L'été se termine, le temps n'est plus le même, ma tête et mon corps se dégradent également de plus en plus. Je décide de rentrer. Oui, mais rentrer où ?

J'emprunte l'itinéraire bis des nationales pour éviter les péages. Sur le chemin vers la capitale, je réfléchis sur ce que je viens de traverser dans cette cavalcade forcée, et je me demande si à mon retour les mecs de l'extrême droite me retrouveront.

Dans mon délire pourtant réel, je me mets en tête d'aller voir la presse, la télé pour tout raconter aux journalistes qui voudront bien m'écouter. Certes, je n'ai plus aucune preuve, mais si ma tête passe à la télé avec cette histoire incroyable je serai connu, donc protégé d'une certaine manière.

Après une longue journée à rouler sur des petites routes sinueuses, j'emprunte le tronçon gratuit de la A13 qui annonce mon nouvel objectif médiatique. Mon premier arrêt se passe à l'ambassade américaine. Je n'ai pas abandonné mon idée d'exil aux États-Unis

même après le fiasco du cimetière ! Je vais obtenir le statut de réfugié et je pourrai m'exiler juste après mes révélations aux journalistes. Fermé. C'est fermé ! Je prends quelques renseignements à la guérite à l'extérieur, je reviendrai.

En remontant l'avenue de la Grande Armée, dans une rue sur ma gauche, j'aperçois le bâtiment d'Europe1. Mon deuxième arrêt est pour tenter une interview à l'arrache. À l'accueil, je me fais passer pour un ancien ami de Coluche en prétextant que j'ai de grandes révélations à faire, un scoop ! Interloquée, l'hôtesse d'accueil se renseigne sur qui pourrait me recevoir. Épris d'une excitation soudaine, je repère le vigile qui ne fait plus trop attention à moi, je saute par-dessus le tourniquet de contrôle et court me cacher dans les toilettes. La porte des toilettes entrouverte, j'observe l'ascenseur sécurisé et attendant le moment opportun pour m'y engouffrer. L'espoir de m'introduire dans les étages d'Europe1 a été de courte durée, je me fais sortir de manière rapide et assez musclée. Je tente encore un esclandre dans le hall, mais les vigiles sont dans une catégorie bien supérieure à la mienne.

Je quitte les lieux en criant à l'injustice dans un langage particulièrement fleuri.

Je démarre sur les chapeaux de roues, mais toujours obsédé par ma brillante idée, je me dirige vers le groupe France Télévision. Il est tard, je me gare non loin des bâtiments près de la Seine. Je tombe de fatigue, la faim est devenue ma compagne de route, je l'ignore. Un peu d'eau fera l'affaire, demain est un autre jour. Je ramasse quelques mégots, à moitié fumés pour me rouler une cigarette neuve et stopper cette compagne qui triture mon ventre chaque jour.

Après une nuit froide et sans saveur, le ventre toujours vide, je me dirige dans cet immense hall. Mon objectif, trouver un journaliste à l'écoute de mon prétendu scoop. Je m'adresse à l'hôtesse d'accueil de manière beaucoup plus soft que la veille à Europe1. Je vais patienter deux heures dans ce gigantesque endroit où se décident les programmes audiovisuels de France télévision. Un jeune pigiste se dirige vers moi. Il me paye un café et un croissant. Sur un coin de

banc, je lui résume mon histoire. Après dix minutes de récit, il propose que je mette ça par écrit et me donne son adresse mail. Il doit vérifier mes ouï-dire sur le groupuscule d'extrême droite et les agents de la DGSI. Il ne me cache pas qu'il est submergé de boulot en ce moment et que son enquête risque de prendre du temps. Sympathiquement il me promet de voir tout ça, il attend mon mail. Déçu par la lenteur de sa proposition, mais le ventre rempli, une autre idée vient germer dans mon cerveau de nouveau en pleine excitation maladive.

Je repars non loin de là. J'emprunte le périphérique et je me dirige à grande vitesse vers le groupe RMC. Arrivé en bas, j'explique à l'hôtesse d'accueil que je viens visiter le bureau de mon grand frère décédé l'an dernier, qui était l'adjoint du patron.

Je suis reçu par une personne de la direction qui m'ouvre gentiment les portes de ce média très puissant. J'arrive dans ce lieu où mon frère a certainement passé des heures. J'écoute d'une oreille distraite cette personne qui a partagé un petit peu de sa vie professionnelle. En remarquant à travers la grande baie vitrée les nombreuses régies télévisuelles, je lui demande s'il serait possible de rencontrer un journaliste d'investigation. Curieux de cette demande qui n'a rien à voir avec ce pour quoi je suis là, il m'interroge sur mes motivations. Je lui fais une version soft et condensée de mon histoire. Il comprend vite que je ne vais pas bien. Je suis gagné par une agitation physique, car obsédé par mon idée de témoigner tout de suite dans un direct télévisuel. Il y a urgence, je dois parler, on doit m'entendre ! Il comprend qu'il y a un truc qui ne tourne pas rond. Très gentiment et calmement, il m'explique que pour le moment il n'y a personne qui peut m'aider pour ce genre d'histoire (qu'il ne croit probablement pas) et que de toute manière cela prendrait beaucoup de temps de vérifier mes dires. Il me raccompagne vers la sortie, avec cette phrase que je prends comme une insulte « Prenez soin de vous ».

Abrutis ! Lui aussi me prend pour un menteur. La colère me gagne

encore malgré mon corps et mon esprit fatigués par tant d'errances et d'aventures pour survivre sans un sou. Depuis trop longtemps, je suis dans les méandres tortueux et sombres de ce quotidien sans lendemain. Je suis devenu un SDF.

Alors que je suis encore devant les locaux de RMC, un grand black rasta remarque mon agitation et ma colère.

— Reste cool man !

Son sourire et son intrusion soudaine viennent casser ma colère. Naturellement, nous discutons. Il est graphiste et réalise des piges à droite à gauche. Je me propose de le ramener chez lui. Il habite dans Paris. Il accepte, à condition de pouvoir se rouler un gros deux feuilles dans mon automobile. Ravis, nous partons toutes vitres ouvertes avec la fumée dense et blanche qui s'échappe comme une trace de notre passage. Je lui raconte ma furieuse obsession de témoigner auprès des médias. Il réfléchit sans être trop surpris par mon récit et me propose de passer à Skyrock. Il connaît bien les filles à l'accueil.

Nous arrivons donc dans cette radio que je n'écoute pas. Dans le hall, il essaye de négocier avec ces jeunes femmes qui refusent catégoriquement. Un peu en retrait un groupe de jeunes rappeurs apparemment connu, sauf par moi, se fout gentiment de la gueule de mon nouvel ami qui essaye de m'aider. Ils attendent comme des princes que l'on vienne les chercher pour passer à l'antenne dans une émission censée promouvoir leur purée rapologique. Mes poings se serrent. Très rapidement, on en arrive aux insultes, je repousse le premier violemment, mon regard de tueur est enclenché, je suis prêt au massacre. Ma position de boxeur, mon regard profondément engagé dans leurs pupilles dilatées par le shit, mon engagement de combattant déterminé et prêt à mourir, les font immédiatement reculer. Ils ont vraiment peur. Mon ami rasta vient calmer le jeu, lui aussi a compris que je suis prêt à les défoncer, même s'ils sont en surnombre. Au moment où la sécurité arrive en renfort, mon ami me tire par le bras pour éviter l'escalade et me

pousse vers la sortie. Il ne loge pas très loin de là et préfère couper court à notre rencontre. Je ne lui en veux pas.

Seul dans ma voiture, je ne sais plus trop quoi faire et où aller. Toutes les portes sont fermées, je n'arrive à rien, personne ne veut de mon histoire, personne ne me croit. Trop à fleur de peau, je me sens tailladé dans ma chair par les affres destructrices de ma vie en sursis. Mes humeurs sont bien trop changeantes, elles me jouent des tours en permanence, je ne me rends compte de rien. Enseveli dans cette maladie qui peut se révéler mortelle, mon prisme de vie se referme un petit peu plus chaque jour qui passe.

Mon instinct de survie me pousse à trouver une solution pour trouver un endroit où je pourrais comme en boxe reprendre mon souffle entre deux rounds très difficiles. Je ne sais plus comment ni pourquoi mon portable fonctionne de nouveau. Je peux téléphoner ! Ça fait tellement longtemps que je ne l'ai pas utilisé pour passer un appel que je fais défiler mon répertoire. Peut-être vais-je trouver une personne pour m'héberger au moins une nuit, manger, prendre une douche et dormir un peu à l'abri de la rue.

Mon choix se porte sur un ami que je connais bien. Il me refuse son hospitalité. Une droite que je n'avais pas vue venir, j'étais tellement certain de notre amitié. Je fonds en larme, épuisé, fatigué et profondément seul. Par fierté, avec un ego toujours mal placé je me refuse d'appeler à l'aide ma famille. Je vais passer quelques jours à dormir dans ma voiture qui elle aussi a du mal à démarrer le matin. Je suis obligé de tourner pendant des heures pour trouver un stationnement dans une pente. Le seul moyen de démarrer est d'être en roue libre et d'utiliser l'inclinaison de la pente pour prendre de la vitesse. Comme c'est un diesel, j'enclenche la seconde, je débraye, et tourne la clef de contact pour faire repartir mon hôtel qui ne roule plus vraiment. Je squatte souvent du côté du cimetière du Père-Lachaise. Finalement, je suis un mort encore un peu vivant.

Et puis, je décide d'appeler un copain qui n'est plus vraiment proche, mais j'aime beaucoup sa philosophie, son esprit créatif.

Nous avons beaucoup de points communs, l'amour de la boxe, du dessin, la photo, la musique... Je l'ai rencontré à la salle de boxe il y a des années, il m'avait foutu une branlée sur le ring à mes débuts dans l'apprentissage de ce sport. C'est un artiste accompli qui réalise des albums de Manga extraordinaires. Quand je l'ai au bout de fil, je me garde bien de tout lui raconter. À partir de maintenant, je garderai le maximum de mes aventures sombres ou joyeuses dans ma mémoire, personne ne doit savoir, jamais, au risque d'être encore calomnié de menteur ou pire de fou ! Je lui décris juste l'urgence de trouver un endroit. Il m'engueule presque à me demander pourquoi je ne l'ai pas appelé plus tôt ! Il habite un petit studio du côté de Vernon.

Cet ange me sauve momentanément de la routine sombre de la rue. Je vais passer quinze jours chez lui à faire le point, me reposer, prendre enfin des douches. Je découvre également sa famille dans laquelle il règne un amour sans faille, de l'entraide, du partage. Son grand frère m'aide à comprendre pourquoi ma voiture démarre une fois sur deux et pourquoi mon pot d'échappement traîne encore par terre. Il me taquine avec beaucoup de bienveillance sur cette voiture bonne pour la casse, on rigole bien. J'adore cette famille qui, comme toutes les familles, a ses problèmes, mais qui respire l'amour et l'harmonie. En bonus, je découvre la cuisine de la maman qui est à tomber par terre ! Peut-être que c'est à leur contact que je décide d'appeler ma belle maman, mon père, lui, je n'ose pas. Elle fait le déplacement jusqu'à mon refuge provisoire. Je vois dans ses yeux une profonde inquiétude, elle a vraiment peur pour moi.

J'ai beaucoup maigri et certains de mes propos lui paraissent étranges et dénués de sens. Je me refuse de lui confier ce que je viens de vivre. C'est impossible. Je ne veux plus que l'on me prenne pour un taré, un menteur, un fou. Je comprends son message, son amour. Ma situation ne peut plus durer. J'ai des enfants, je dois assumer, je dois retrouver une vie stable, un équilibre. Cette grande dame qui me connaît depuis ma plus tendre

enfance, car elle était très amie avec ma mère, me touche, me déstabilise.

Après son angélique passage et notre conversation dans ce petit café, au coin de la rue, je rassemble tout mon fatras et quelques jours plus tard, je quitte cet endroit où j'ai trouvé un vrai ami. Une fois mon hôtel roulant chargé de mon bordel musical et de ma valise en carton qui ne me quitte plus, mon ami et son frère rigolent comme des baleines de devoir pousser «cette caisse pourrie» comme ils disent, pour qu'elle démarre. Oui, c'est vrai elle est pourrie, mais elle possède un très bon moteur, croyez-moi ! Elle démarre enfin. Je les remercie chaleureusement et sincèrement pour cet accueil inattendu qui m'a permis de trouver cette minute de récupération entre deux rounds.

Je commence à ressentir que j'ai un vrai souci. Je ne cerne pas encore complètement de quoi il s'agit. Je vais accepter de me faire interner dans une clinique dans laquelle la thérapie repose sur l'expression artistique. Ce premier internement, comme vous le savez, ne va pas se passer comme prévu. Il sera très court et je vais faire le mur et m'enfuir avec une complice pour échapper à la police prévenue par les médecins qui soupçonnent un trafic d'herbe généralisé à tous les patients. Heureusement, après cette première expérience ratée, et grâce au coup de fil que je vais passer à mon père, pour qu'il vienne me chercher en urgence dans cette maison où j'ai totalement échoué, je vais rencontrer cette merveilleuse chef de service en psychiatrie qui va m'aider à me remettre sur pied et y voir plus clair. Je vais essayer, tomber, me relever, trébucher, puis repartir du bon pied. Un début d'acceptation de soi.

Mon internement, durant cette tranche de vie si étrange, peut faire peur, étonner, ou faire franchement rigoler, mais ça a été le point de départ de ma reconstruction. Le début de la résilience. Aujourd'hui, je sais que l'important dans la vie n'est pas l'échec, mais de quelle manière on s'en relève.

Pourquoi ?

C'est ma merveilleuse épouse qui m'a suggéré d'ajouter ce chapitre pour conclure la fin de cette tranche de vie particulière. Pourquoi avoir écrit cette histoire vraie ? Pourquoi révéler en profondeur ce que je m'étais juré de ne jamais dire ou écrire par peur d'être encore pris pour un illuminé ou un affabulateur ? Cette émotion négative qui me paralysait s'est complètement envolée aujourd'hui. Libre d'être qui l'on est (ou : qui l'on veut ?), accepter ses échecs, ses doutes, ses erreurs. Accepter et vivre. Les années se sont écoulées et mes rencontres vertueuses m'ont soutenu que j'avais tort de ne pas partager cette expérience hors norme. Alors pourquoi pas ?

Je fais beaucoup référence au monde de la boxe dans ce livre. J'admire ces grands champions mis à terre et qui ne renoncent jamais à gagner le match de leur vie. Jean-Marc Mormeck, boxeur français qui a remporté six titres de champions du monde dans deux fédérations différentes, WBA et WBC, restent pour moi une référence, le plus titré dans sa catégorie en boxe anglaise à ce jour. Comme eux, ces ouvriers du ring courageux, je me suis relevé de mes K.O.

« Poser un genou à terre n'est pas une faiblesse, c'est un moyen de reprendre son souffle pour mieux se relever » propos d'Enoch

Effah, triple champion du monde en boxe française, avec qui j'ai également eu la chance d'apprendre sur le ring.

Mon ego inutile et néfaste est définitivement rangé. J'utilise ce moyen d'expression pour, j'espère, transmettre quelques messages simples. La vie, si l'on n'y prend pas garde, si l'on ne reste pas vigilant, peut vous entraîner vers un abysse si profond que le retour à la lumière peut devenir impossible. Croyez-moi, j'en ai croisé des spectres condamnés.

Mes nombreuses expériences professionnelles dans le monde de l'urgence et de la prise en charge médicale m'insufflent une pensée quotidienne : quelle chance d'être en bonne santé physique et mentale. Certains patients condamnés en raison de maladies incurables ou d'autres en parfaite conscience de leur âge avancé, mais qui se traînent au quotidien, m'ont souvent répété qu'il fallait croquer la vie à pleines dents et de manière saine et entière, car nous ne sommes rien qu'un petit grain de poussière dans l'immensité. Notre vie terrestre s'efface vite.

J'ai entamé une dépollution de mes faux problèmes, ceux qu'on se crée en permanence dans ce monde de l'immédiateté, du superflu, et dans lesquels on marche trop souvent sur la tête.

Prendre le temps de respirer, de s'occuper de soi, de vivre. Apprécier d'avoir un toit, de la nourriture. Prendre vraiment le temps de partager pleinement un moment avec les gens qu'on aime. Apprendre à mettre en lumière, en relief, le quotidien des choses simples de la vie. Vivre son moment présent.

J'aimerais vous transmettre également cette vérité que j'ai pu vérifier. Nous ne pouvons nous occuper des autres, tendre la main aux autres, que lorsqu'on s'est occupé de soi. Il faut avant toute chose balayer sincèrement devant sa porte, se regarder bien en face et nettoyer son corps, son cœur et son âme. Cette toilette salvatrice qui est source d'un immense bonheur doit s'effectuer tout au long de sa vie.

L'Abbé Pierre a dit : « On est vraiment sauvé que quand on est devenu sauveur. »

Mais pour devenir sauveur, il faut se sauver soi-même. Être en pleine conscience de qui l'on est vraiment et de quelle manière on veut évoluer dans cette vie. Nous avons le choix. Décider soi-même de quel côté va pencher la balance de son « clair-obscur ».

Être sauveur signifie pour moi être à l'écoute et répondre présent inconditionnellement à la personne qui demande de l'aide. Je sais, aujourd'hui, que seul, nous ne pouvons rien faire, c'est toujours grâce à une main tendue que l'on peut s'en sortir. Parfois, on ne la voit pas ou on la refuse pendant longtemps, par fierté, par honte. Nous possédons tous l'intelligence du cœur pour la saisir, mais il faut un premier petit « lâcher prise ». Accepter de recevoir, d'être aidé, d'être aimé. C'est alors qu'un début de sauvetage peut commencer.

Le mien a été périlleux. Je raconte cette histoire sans aucune arrière-pensée. J'écris pour transmettre. Je n'ai aucun compte à régler avec personne. J'ai un passé bien digéré, bien accepté. Je rigole encore très souvent avec mon amour d'épouse de toutes ces situations improbables que j'ai vécues. Et surtout, je m'abreuve des délices d'un présent que je vis pleinement heureux, épanoui et guéri.

Transmettre, juste transmettre. Je ne cherche à convaincre personne, sans aucun jugement ou moralité de comptoir. Je cultive la bienveillance et j'accorde mes violons quand c'est nécessaire. Personne n'est parfait, bien heureusement !

Cette histoire vraie, vécue il y a plus de 10 ans, a transformé ma façon d'aborder la vie. Nous ne sommes que peu de chose face à notre perception de l'infinie et le questionnement du sens de notre passage sur cette planète bleue. Aujourd'hui, fort de mon expérience de 35 ans de pratique du saxophone et de ma reconversion dans la prestation de santé à domicile depuis plus de 9 ans, j'ai décidé de combiner les deux et de proposer mes services

pour aider chaque personne désireuse de chercher en elle cette force que nous possédons tous pour apaiser nos maux et comprendre qu'il est possible et à tout âge d'être résilient. Grâce à l'appui sans faille de certains médecins et psychologues de mon entourage et de formations que j'effectue en musicothérapie, je développe une approche singulière du soin. Mes outils principaux sont le saxophone et la respiration. Il en existe beaucoup d'autres que j'utilise également. La dépression, l'anxiété, le stress et bien d'autres pathologies par lesquelles je suis passé peuvent être souvent gérées de cette manière et sans médication. Je propose sous forme d'atelier une pratique ludique et quotidienne. Cela fonctionne vraiment bien pour les patients qui prennent le temps de me consulter et de recevoir mon souffle. Le clientélisme ne m'intéresse pas. En général, je ressens clairement et très rapidement si je vais être utile à la personne ou non. Quelle joie immense de donner à un patient quelques clefs pour retrouver sa lumière intérieure et une forme de plénitude. Mon job consiste à ce qu'il devienne autonome et libre de cultiver son bien-être. Et probablement à son tour, un jour, il conseillera une autre personne en difficulté ou en quête d'un meilleur soi. Peut-être qu'il pourra facilement lui transmettre qu'un état émotionnel négatif n'est pas une fatalité permanente et qu'il est possible de le modifier, il faut juste le vouloir, se mettre en mouvement et le déclencher. Ainsi, j'espère contribuer à mon humble niveau à la diffusion de cette énergie salvatrice de manière vertueuse.

Que dire de plus ?

Heureux de vivre une vie de couple exceptionnelle, heureux d'être avec mes enfants et de les voir grandir, heureux de jouer de mes saxophones et de créer des albums : « Rebirth » (Renaissance), le dernier en date, dont le titre est lourd de sens ! Heureux d'avoir de nouveaux projets artistiques ! Heureux que mes nombreux patients me répètent très souvent et sans se concerter : « Vous êtes un ange ! » Gêné, mais le sourire en coin, je leur réponds : « Oui, mais

une poussière d'ange ». Je ne représente qu'un grain de rien dans cette humanité parfois bien désorientée.

J'ajoute enfin que n'importe qui sur cette planète bleue peut déployer ses ailes invisibles et emprunter la voix de l'amour, la sagesse et de la bienveillance. Sans le savoir, nous sommes tous des poussières d'ange. À nous de le décider...

Du même auteur

2008. « Voyage aux pays d'un souffleur » (France Europe édition)



-Discographie

GREGSKI

Albums

- 2025. B.O Poussière d'ange (à paraître)
- 2021. Rebirth (NobleArt Records)
- 2017. Patchwork (NobleArt Records)
- 2008. B.O Voyage au pays d'un souffleur (Cristal Records)
- 2007. Guerriers Pacifistes (Cristal Records)
- 2005. Villa mystique (Cristal Records)
- 2004. Pulse (Cristal Records)
- 2002. Implung (Ghost Records)

Featuring GregSky

- 2010. Colored-inc (Timec Records)
- 2010. Cristal Bar (Cristal Records)
- 2008. Molecule (Sounds-Around Records)
- 2008. Windstile (Cristal Records)
- 2005. Double Vue (Wagram Records)
- 2005. Kulchaklash (Timec Records)
- 2004. The Joslyns (Timec Records)
- 1998. Tanger (Mercury Records)

singles GregSky

- 2022. Nina Limon (NobleArt Records)
- 2022. Méditation (NobleArt Records)
- 2022. Muse (NobleArt Records)
- 2022. LoJo remix (Concours Fip)
- 2020. Fréro (NobleArt Records)
- 2020. Floozy Bankable (NobleArt Records)
- 2019. L'affro l'eau à la bouche (Youtube)
- 2018. Lettre chimérique (NobleArt Records)
- 2017. La quête (Youtube)
- 2017. Human Spirit (NobleArt Records)
- 2016. Libre (NobleArt Records)
- 2013. La danse du Shadow (Timec Records)

Musique disponible sur toutes les plateformes numériques.
www.GregSky.com



Bio GregSky

GregSky, saxophoniste ténor, soprano, Alto.

Née à Paris le 25 juillet 1972.

Un son puissant et des rythmes colorés se dégagent de ce musicien engagé. Sa musique, véritable invitation au voyage, à la croisée des chemins entre le jazz, l'électro, l'afrobeat, le hip-hop, le reggae, le funk, le slam, la transe ou la world Music, nous transporte en Afrique, en Orient et dans certaines contrées imaginaires. Performeur scénique, il est multi-instrumentiste (Saxs, voix, ewi, guitare, basse, percussions...).

Il aime le partage et l'exploration de registres métissés avec des musiciens débordant d'humanité.

Son parcours est jalonné de rencontres à travers le monde qui enrichissent son langage musical, et l'amène à de nombreuses collaborations.

Son dernier album « Rebirth » (2021 NobleArt Records) est une ouverture sur un métissage musical riche et inattendu. Les sonorités orientales qu'il explore à loisir aux saxophones, et l'utilisation de différents courants musicaux (Reggae, jazz, funk, électro...), viennent créer un lien unique sur cet opus résolument tourné vers la World musique.

C'est au cours de son dernier voyage à Saint-Louis du Sénégal qu'il rencontre de nombreux artistes d'Afrique de l'ouest. L'échange musical a lieu. Quatre morceaux viendront compléter « Patchwork » (2017 Noble Art Records). GregSky casse les codes stylistiques et mélange reggae, hip-hop, slam, world music... En bref, un album sans frontière.

A l'origine, GregSky est leader d'un trio atypique aux côtés de R. Savigny (guitariste) et de J. Schumacher (trompettiste).

Pendant plus de dix ans, ce trio parcourt les routes pour faire connaître sa Pulse Music tant dans les festivals, les clubs de jazz que les salles rock. Convaincu par l'universalité de la musique, l'artiste va l'utiliser comme un support à son message humaniste. Deux albums naîtront de cette union : Pulse et Villa mystique (Cristal Records).

Gregsky construit pendant deux ans, un projet ambitieux, en réunissant un collectif d'artistes originaires de France, d'Angleterre, d'Afrique, des Etats-Unis, du Moyen Orient...

La compilation « Guerriers Pacifistes » (Cristal Records) composée de 17 thèmes musicaux humanistes et universels voit le jour en 2007 et est distribuée dans 17 pays. Cette initiative est soutenue par Radio France Internationale (RFI) et des réseaux d'associations militantes telles que France Terre d'Asiles, MRAP, Droits Devant, etc...

Entre deux tournées et des enregistrements, GregSky se lance un nouveau défi et écrit un roman autobiographique « Voyage au pays d'un souffleur » qui est publié en 2008 (France Europe Editions). Ce roman est accompagné d'une bande originale qui l'illustre parfaitement (Cristal Records).

Il compose également de la musique pour le théâtre et la télévision.

GregSky a joué avec : Ablaye Cissoko (Sénégal), CharElie Couture (France), Tony Allen (Niger), Souleyman Faye « Jule » (Sénégal), Cheick Tidiane Seck (Mali), Amadou et Mariam (Mali), Jorelle Nicolas (France), Manu Dibango (Cameroun, France), Jean-Philippe Rykiel (France), Gipsy King (France) Brice Wassy (France), Myriam Betty (France), Black Sifichi (Etats-Unis), Akosh S (France), Pierre Bertrand (France), Tanger (France), Guitare Slim (USA), Guy konket (Guadeloupe France), Nofell (France), DJ Cam (France), Gael Horellou (France), les musiciens de Youssou Ndour (Sénégal) et bien d'autres, passé, présent... et ceux en devenir...

Découvrez d'autres récits

Catalogue en ligne : www.vosrecits.com

Éditions Récits

20 Les Yeux des Rays, Langast
22150 Plouguenast-Langast

Tél. : 06 52 22 72 23

Mail : contact@vosrecits.com

* *
*

Vous souhaitez être accompagné.e dans l'écriture de votre récit

Sollicitez Jérôme Lucas, passeur de mémoire

Tél. : 06 52 22 72 23

Mail : jerome@vosrecits.fr

POUSSIÈRE D'ANGE

GREGsky

À 40 ans, Grégory alias « GregSky » est confronté à un chemin de vie singulier. Le musicien traqué comme un animal, vit une chute vertigineuse. Pour survivre, il crée de nombreux subterfuges, rocambolesques parfois.

Comme dans les plus belles histoires de boxe, de l'ombre à la lumière, sa reconstruction sera lumineuse, angélique...

Une histoire vraie, un témoignage coup de poing pour hurler un hymne à la vie et à l'amour.

Une vie digne d'un thriller, un homme totalement malmené par le sort, et cette incroyable volonté de vivre malgré tout. Il écrit ici comme on raconte un film.

Il y a l'image, le son, les sensations. C'est brut, direct. C'est du vécu, livré sans filtre.

Valérie de La Peschardière



Couverture : Thierry**Ferrez
Illustration de couverture: Zapata
Crédit photo -LRG- ©

Prix 18 € TTC

ISBN 978-2-918945-87-1

